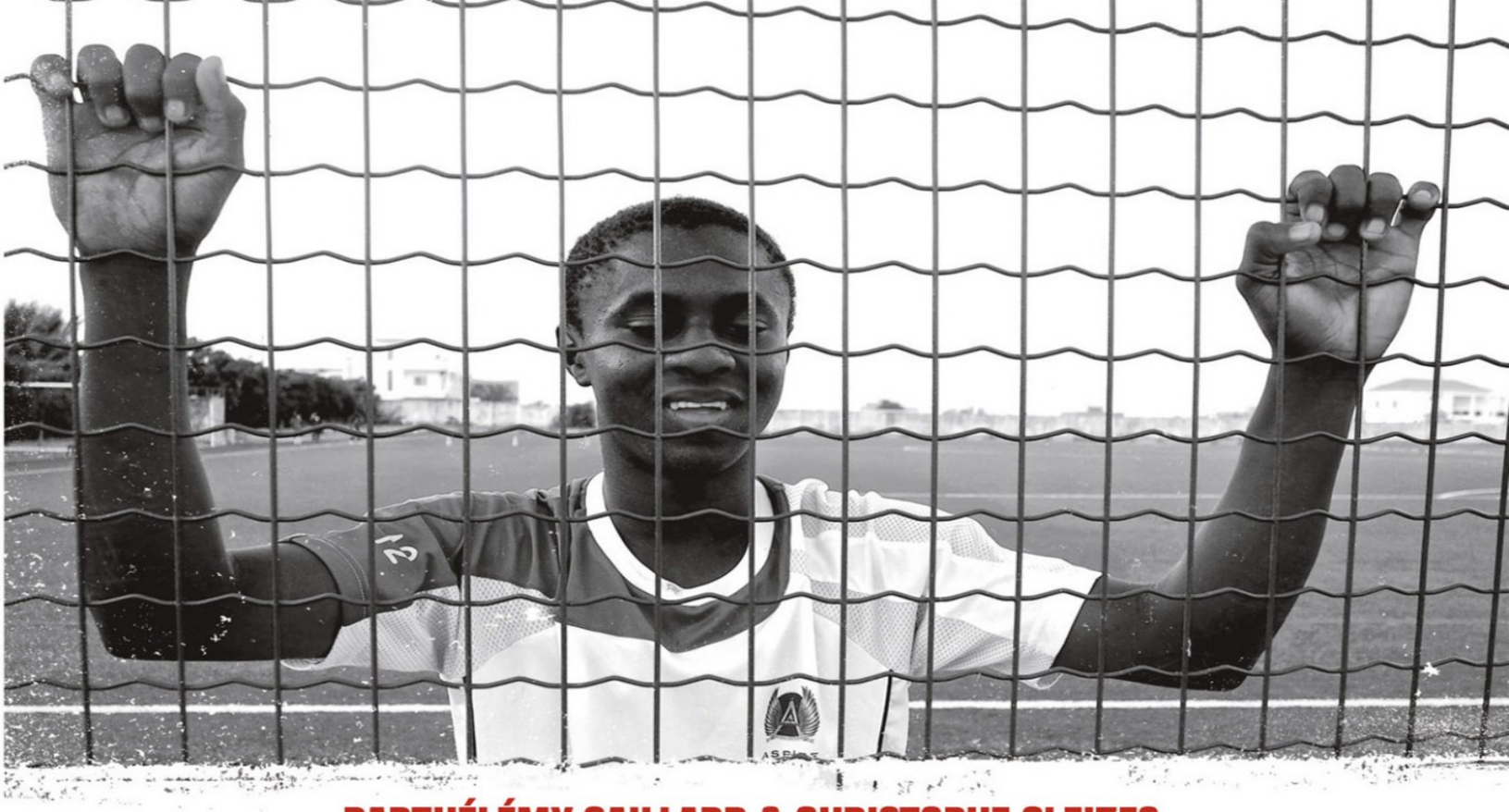


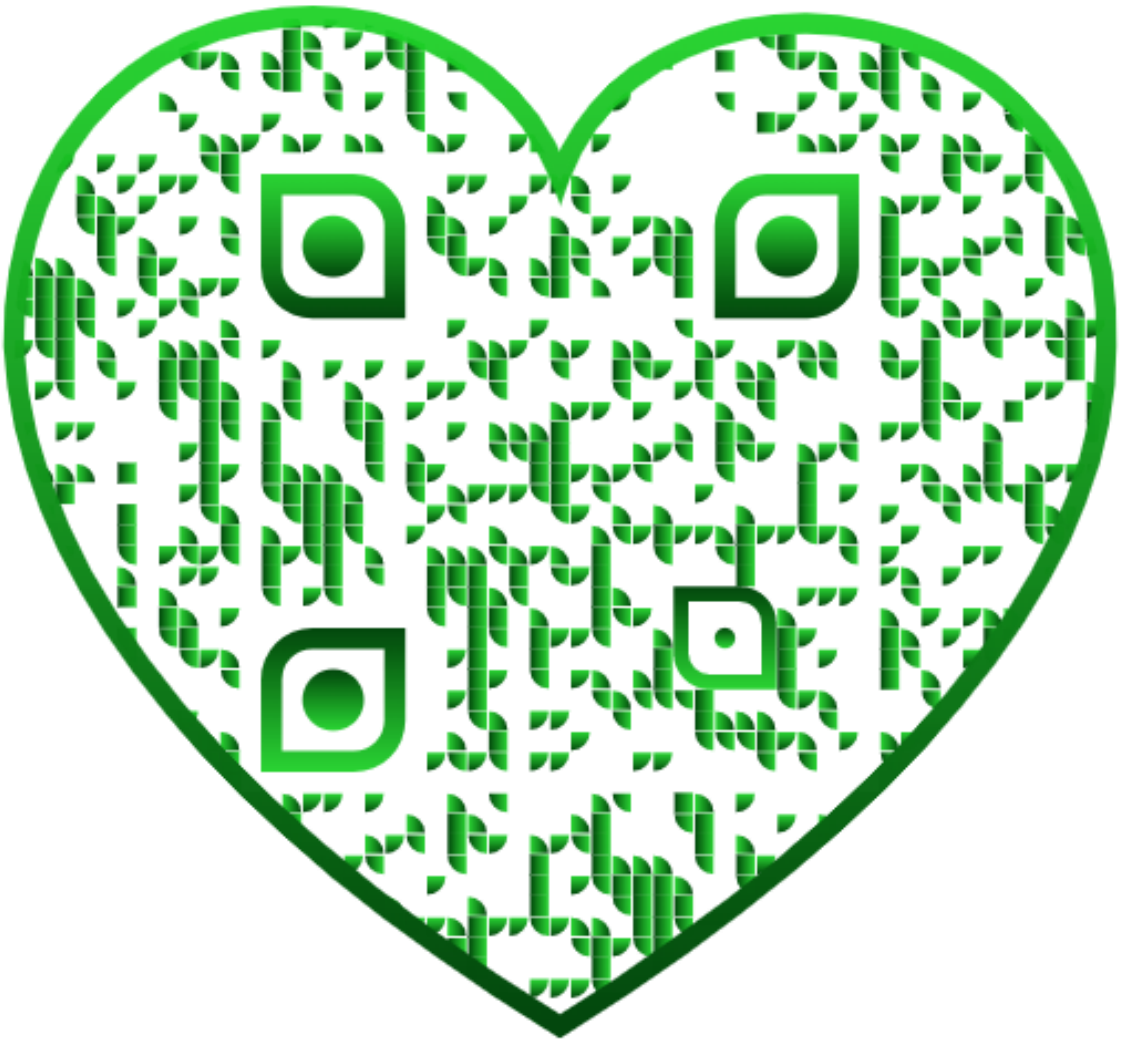
BARTHÉLÉMY GAILLARD & CHRISTOPHE GLEIZES

# MAGIQUE SYSTÈME

## L'ESCLAVAGE MODERNE DES FOOTBALLEURS AFRICAINS

PRÉFACE DE
CLAUDE LE ROY

MARABOUT



BARTHÉLÉMY GAILLARD & CHRISTOPHE GLEIZES

# MAGIQUE SYSTÈME

## L'ESCLAVAGE MODERNE DES FOOTBALLEURS AFRICAINS

MARABOUT

© Hachette Livre, Département Marabout, 2018

Crédits photographiques du cahier photo et de la couverture :
© Christophe Gleizes.

ISBN : 978-2-501-13156-8

*À Cheikh, Abibata, Smith, Viper, Oums, Petit,*
*Bocar et tous nos amis*
*sans qui ce livre n'aurait jamais pu voir le*
*jour. On est ensemble.*

# SOMMAIRE

Couverture

Page de titre

Page de Copyright

Introduction : Le nouvel or noir

I. Mensonges en série

1. Le trafic d’âge et d’identité

Entretien Joseph-Marie Minala « Parfois, il arrive qu’on fasse quelque chose de mal pour pouvoir faire quelque chose de bien. »

2. La multiplication des structures opaques

Entretien Benoît You et Mathieu Chupin « En Afrique, on vient chercher de la main-d’œuvre bon marché. »

II. Arnaques à la chaîne

1. La jungle des agents

Entretien Jean-Marc Guillou « On m’a volé des millions. »

2. L’impunité des clubs européens

Entretien Paulo Teixeira « Les clubs européens sont complices. »

III. Désillusions en pagaille

1. Un mythe immarcescible

Entretien Saer Seck « Les grands joueurs africains sont les meilleurs VRP du rêve européen. »

2. Au terminus des rêveurs

Entretien Jean-Claude Mbvoumin « Quand les enfants viennent nous trouver, la situation est déjà désespérée. »

Conclusion : Magique système

# Préface de Claude Le Roy

## Vagabondages aux crampons de vent

*Rimbaud écrivait qu'il était « un homme aux semelles de vent ». Je me contenterai d'en être un, aux crampons de vent. Que ce vent soit Tramontane, Libeccio, Mistral ou Alizé…*

*C'est par une énorme bourrasque qu'Eva et moi avons atterri à Yaoundé, le 19 mai 1985. J'avais rendez-vous avec le ministre Ibrahim Mbombo Njoya et son directeur des sports, Issa Hayatou. Le premier est aujourd'hui sultan, le second était, il y a encore quelques mois, le président de la FIFA.*

*Quelques heures plus tard, sans que nous ayons jamais parlé de contrat, le ministre me prenait de vitesse et annonçait devant une salle archi-bondée que je venais d'être nommé sélectionneur et directeur technique national du football camerounais. Une entrée en matière surréaliste… Puis, une conférence de presse interminable en anglais et en français, pour expliquer les raisons d'un choix que je n'avais jamais fait… Quelques minutes plus tard, le ministre me dit dans son bureau : « Félicitations, monsieur le sélectionneur. Vous savez, après la défaite en Zambie, je n'avais plus de temps à perdre. Il fallait que je vous force un peu la main. » Je ne regretterai jamais d'avoir défendu un contrat virtuel, pendant quatre ans.*

*On allait m'apprendre, le lendemain 20 mai, jour de fête nationale au Cameroun, que je m'envolais au Brésil pour un stage de cinq semaines. Je voyais les noms défiler dans ma tête : Pelé, Didi, Vava, Zagallo, Gilmar… Mes premiers émois de téléspectateur de la Coupe du monde 1958 ! Le rêve d'un môme prenait forme. J'économisais depuis tant d'années pour découvrir le football brésilien et soudainement Dame Chance m'offrait ce voyage à la tête des Lions indomptables.*

*Une délégation hyper-réduite partait pour Rio. Vingt-deux joueurs, mon adjoint Jules Nyongha, le kiné Moïse Mbengue et moi-même. Nous avons passé cinq semaines dans le camp militaire de Cefan, à 30 kilomètres de Rio, pour un prix de 15 euros d'aujourd'hui, par jour et par personne, en*

*pension complète. Vous imaginez le confort ! Trois lits superposés ; je dormais en bas, Jules au milieu, Moïse tout en haut.*

*J'avais pris tous les passeports pour voir si durant le séjour nous allions pouvoir égayer cet épisode monacal en fêtant quelques anniversaires. Le premier à fêter devait être celui de Victor Ndip. Je me rendis donc à Rio, en direction de la boutique Adidas, tenue par Alain Fontan, à l'époque, envoyé spécial permanent de* France Football *et de l'*Équipe *au Brésil. J'achetai un magnifique survêtement et organisai le soir même une petite fête d'anniversaire. Stupéfaction ! Au moment où j'appelais Victor pour lui faire la surprise, il éclata de rire et m'expliqua que souvent, sur les passeports, les dates de naissance avaient été mises au hasard par les secrétaires pour obtenir les visas à temps. Éternelle culture africaine de l'urgence ! D'entrée, je venais d'être initié « aux nés vers ». Jules et Moïse allaient même m'apprendre (nous sommes en 1985) que pour une Coupe du monde militaire on avait, à l'inverse, vieilli de quelques semaines un surdoué parce qu'il n'avait pas les 18 ans exigés. Son nom ? Roger Milla.*

*Vous comprendrez que cette initiation précoce allait faire de mon combat pour le respect des âges le fil rouge de cette exaltante aventure africaine. L'Afrique remporte beaucoup de Coupes du monde chez les jeunes, mais quid des seniors ? Le différentiel est trop important pour s'en contenter, et se dire que ça viendra…*

*Le trafic des dates de naissance remonte à cette époque. L'année 1985 marque aussi la véritable apparition des agents sur le continent. Avant eux, ces agents n'étaient que des amis des joueurs, liés par une histoire familiale ou une enfance passée en Afrique. Leur passion véritable pour le foot avait permis à certains grands footballeurs de débarquer en Europe, dans le monde professionnel. François Mpelé arriva à Ajaccio parce que certaines familles corses possèdent des hôtels et des casinos à Pointe-Noire et à Brazzaville. Sarr Boubacar, qui fera les beaux jours du PSG et de Marseille, a été recruté parce que le boucher-charcutier Bonadei, du marché Kermel à Dakar, est originaire de la rade. C'est ensuite que les choses vont se gâter. Les marchands d'esclaves s'installent. Ils sont prêts à tout. J'ai eu à me battre contre leur intrusion dans les séances d'entraînement ou dans les hôtels. J'ai même dû en expulser certains manu militari des chambres des joueurs.*

*Mais l'exemple le plus fort, le plus douloureux, j'aurai à le vivre en 2004 avec la République démocratique du Congo. La RDC est un pays-continent, complètement fou de foot. Il peut un jour devenir un finaliste mondial au même titre que le Nigeria. À l'époque, nous essayons de reconstruire une équipe avec une base de très jeunes joueurs locaux. Nous sommes en pleine qualification pour le Mondial 2006 en Allemagne. Des matchs amicaux sont organisés. L'un d'entre eux nous amène au stade de Colombes à Paris, face au Mali. J'essaie de superviser un maximum de joueurs, et j'opère donc plusieurs changements à la mi-temps. De retour sur le banc pour la seconde période, je remarque après quelques minutes que mon gardien titulaire, que j'avais remplacé à la pause, n'est toujours pas revenu. Je demande à un membre de mon staff d'aller le chercher. Ce dernier revient effondré : « Il a fui ! »*

*Il s'appelait Guelord Nkela. Il avait tout juste 18 ans, c'était un très grand espoir du football congolais, qui plus est, titulaire d'une équipe engagée pour la qualification en Coupe du monde. Du jour au lendemain, il a disparu. Et le plus incroyable est qu'il a fui avec ses habits de gardien de but et ses chaussures à crampons, laissant toutes ses affaires dans le vestiaire. Une carrière abîmée par la faute de quelques imbéciles, qui lui ont fait croire à l'eldorado européen. Il se retrouve aujourd'hui, à 30 ans passés, en troisième division belge, après s'être caché de nombreuses années. Un immense gâchis.*

*Durant ma carrière, j'ai souvent posé la question à des groupes de jeunes de 15 ou 17 ans. Qui veut partir en Europe ? Chaque fois ou presque, 100 % de réponses marquant une volonté de départ : coûte que coûte, peu importent les dangers, peu importent les risques. Des milliers de jeunes footballeurs quittent chaque année le continent africain à la poursuite de leurs rêves.*

*Que faire ? Il faut aider l'Afrique. Messieurs les donneurs de leçons de la coopération Nord-Sud, nous sommes encore trop souvent dans une diplomatie digne du XIX^e^ siècle. Beaucoup de nos diplomates sont encore à des années-lumière des réalités, chacun campant sur son quant-à-soi, n'ayant pas encore compris que l'aide à la professionnalisation africaine du football est un gisement représentant des dizaines de milliers d'emplois directs ou indirects. Un jeune footballeur qui pourrait avoir un emploi digne dans son pays n'aurait jamais envie de fuir par tous les moyens.*

*Il faut aider ceux qui se battent et mettre en place les académies avec un vrai suivi scolaire. Il faut aider les fédérations pour la promotion du professionnalisme. Il faut donner les moyens aux clubs pour qu'ils s'organisent. Ce n'est pas du pain et des jeux ! C'est seulement un désir profond que le football se rationalise. Qu'il émerge à l'échelle d'un continent, et non seulement dans quelques bulles, ici ou là.*

*Il faut rappeler sans cesse que l'immense majorité de ceux qui partent se retrouve en situation d'échec à son arrivée en Europe. Ils se cachent, sont terrorisés à l'idée d'un simple contrôle de routine, ont honte d'annoncer leur situation à leurs parents qui le plus souvent ont donné beaucoup d'argent à ces nouveaux marchands d'esclaves.*

*Il faut aussi rappeler que les Roger Milla, Abedi Pelé, George Weah, Samuel Eto'o, François Omam Biyik, Michael Essien ou Emmanuel Adebayor étaient déjà reconnus dans leur pays avant de tenter l'aventure professionnelle. Ce sont des soleils ! Pas des stars ! La star, « l'étoile », on ne la voit que la nuit dans le ciel, parce que tout est sombre autour. C'est exactement le contraire de ce que l'on recherche dans le foot. On veut des soleils qui mettent de la lumière sur leurs coéquipiers. Un soleil qui disparaît par pays et c'est toute une génération qui, brillante, redevient terne. Qu'aurait pu être le Brésil sans Pelé ? L'Argentine sans Maradona ? La France sans Platini ou Zidane ? C'est le danger qui guette ce continent avec cet exode incontrôlé.*

*Il faudra aussi suivre de près le programme Aspire. Il n'a pas déclenché assez de réactions selon moi, sous prétexte qu'il est puissant économiquement et que le football du continent africain est pauvre. Que vont devenir les bébés soleils qui vont rejoindre le Qatar avec ce programme ? Si le meilleur de chaque catégorie d'âge de chaque pays échappe au continent, c'est toute l'Afrique qui va se paupériser en talents. On ne peut pas s'offrir le luxe de perdre un soleil avant qu'il n'illumine la planète football.*

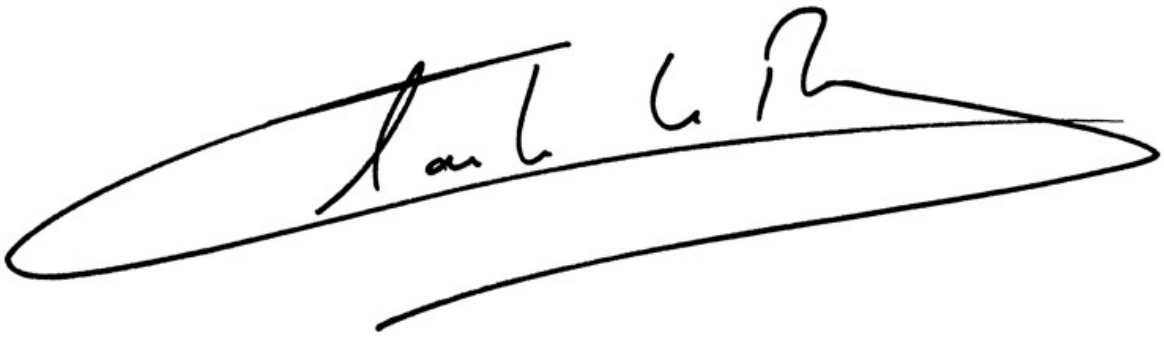
*C'est pour cela que j'ai accepté en décembre 2015 de donner mon nom au premier centre d'information pour la protection des jeunes joueurs de football en Afrique qui va bientôt voir le jour à Dakar. J'ai eu la chance dans ma carrière d'être décoré des plus hautes distinctions dans certains pays par le président Paul Biya au Cameroun, le président Abdou Diouf au Sénégal, le sultan Qabous à Oman. Mais je n'ai jamais ressenti autant*

*d'émotion qu'au moment où Jean-Claude Mbvoumin, créateur de l'association Foot Solidaire et magnifique combattant contre le trafic de joueurs, a annoncé le 8 décembre 2015 à Dakar qu'il avait été décidé, à l'unanimité, que le premier centre dédié aux jeunes footballeurs africains porterait mon nom.*

*Maintenant, il faut informer, expliquer, aider, éviter, préciser, donner. Donner tout l'amour qu'on a pour ces jeunes, qui pourraient avoir le privilège extraordinaire de vivre un jour de leur passion sur leur continent. Il n'y a plus de temps à perdre. On parlait d'amour. « L'amour est la seule chose qui double à chaque fois que vous le donnez », écrivait Albert Schweitzer, l'âme de Lambaréné.*

*Un jour, Aimé Césaire, dans son bureau de la mairie de Fort-de-France m'a dit que je correspondais à ce qu'il aimait. « Restez poreux, Claude, à tous les souffles du monde. » L'amour, les souffles, les vents, toujours.*

CLAUDE LE ROY



# INTRODUCTION

## Le nouvel or noir

Ils sont partout. En France, en Belgique, en Espagne. Au Maroc, au Qatar, en Chine. Aujourd'hui, les footballeurs africains s'exportent, dans des proportions jamais égalées. Les dernières études du centre international d'études du sport (CIES) montrent qu'en Europe les ressortissants africains représentent désormais 23 % de l'ensemble des footballeurs de première division. Plus d'un joueur sur cinq. En Asie, le pourcentage atteint un sommet de 27 %. Un joueur sur quatre. Dans le top 20 mondial des pays exportateurs de footballeurs, on retrouve ainsi pas moins de 5 pays africains, au premier rang desquels le Nigeria, le Sénégal, la Côte d'Ivoire, le Cameroun et le Ghana. Ils sont 28 à figurer dans le top 100.

Derrière l'objectivité des données, une réalité brute : le footballeur africain est le nouvel or noir que s'arrache le marché. La dernière bulle spéculative d'un business cadencé au son mécanique des tiroirs-caisses. Recrutés pour rien, revendus des millions, les jeunes talents noirs font le bonheur des clubs aux budgets serrés, en quête de plus-values. C'est ce qu'a maladroitement théorisé Willy Sagnol, l'ancien entraîneur des Girondins de Bordeaux, dans les colonnes de *Sud-Ouest* : « L'avantage du joueur, je dirais typique africain, c'est qu'il n'est pas cher, généralement prêt au combat, et qu'on peut le qualifier de puissant sur un terrain. » Comprendre : il est facile de s'offrir une armée de bouchers, pour une bouchée de pain.

Tout a commencé en 1995, avec la promulgation de l'arrêt Bosman. Avant, les joueurs africains – comme Abedi Pelé, Salif Keita ou Roger Milla – brillaient déjà en Europe, mais restaient l'exception dans des équipes limitées à trois joueurs étrangers. Brisant les quotas, la libéralisation du marché communautaire a favorisé l'immigration des joueurs issus de la périphérie. Entre 1995 et 2005, leur nombre a été multiplié par deux, selon les chiffres officiels. Mais sous les radars, en vérité, c'est un raz-de-marée qui se produit.

Basée à Paris, l’ONG Foot Solidaire estime que plus de 6 000 mineurs quittent chaque année l’Afrique pour venir tenter leur chance en Europe, avec une paire de godasses et leurs rêves en bandoulière. Ils empruntent pour ce faire des réseaux clandestins aussi huilés que les abdos de Cristiano Ronaldo, entretenus par des agents qui bénéficient parfois de complicités de très haut niveau au sein des administrations et des ambassades. Au bout du tunnel, l’essai tant espéré.

Multiforme, parfois brumeux, le système de la traite des joueurs africains a des ramifications nombreuses, qu’il est difficile de systématiser. Il répond cependant d’une seule et même logique : celle de la création de valeur ajoutée. Pour tous, l’objectif est simple : s’enrichir à foison sur la mobilité de jeunes talents crédules et consentants, que l’on trimballe de pays en pays comme de vulgaires marchandises, selon les opportunités du moment.

Tandis que les intermédiaires s’engraissent, les destins brisés s’amoncellent, d’un bout à l’autre de la chaîne de production. Une fois qu’ils sont arrivés en Europe, on estime qu’au moins 70 % des footballeurs africains connaissent une situation d’échec, à base de chômage, de blessures, de galères et de faux papiers. Pour ceux-là – dont on ne parle jamais – la même réalité amère, partagée entre les barres d’immeubles grisonnantes et les foyers. Devant l’ampleur des dégâts, les plus modérés parlent de trafic organisé, les plus virulents de traite négrière. Une chose est sûre : des milliers de victimes zonent en ce moment même à Paris ou ailleurs, à la recherche de leurs rêves déçus. Arnaqués, magouillés, trahis. Nous racontons ici leur histoire.

# Mensonges en série

# Le trafic d’âge et d’identité

Tout commence ici, dans le vacarme des capitales ou la moiteur indolente des villages. Au début, ce n’est qu’un jeu. Un plaisir partagé avec les copains. Un terrain, un ballon, et les maillots de contrefaçon s’agitent dans un nuage de poussière. On les croise partout, ces frêles silhouettes, quand on voyage en Afrique. Elles jouent sans discontinuer sur la terre piétinée, au milieu des toits de tôle, des ordures qui puent, et de l’anarchie de la ville. Ces footballeurs acharnés font partie de ce que le continent a de plus beau à offrir. C’est difficile à expliquer, mais leurs foulées distillent espoir et beauté dans les endroits les plus tristes. Elles écrivent la poésie des bidonvilles. Au bout d’un moment, cependant, on finit par remarquer au second plan les panneaux publicitaires qui s’affichent en grand. Ils vantent les tournois de détection sponsorisés par des multinationales, qui promettent à tous ces gamins un avenir de champion. C’est à ce moment précis que l’illusion s’estompe, et que le charme se rompt. Avec l’expérience, on apprend à déceler les ombres qui rôdent autour des terrains. À discerner, dans les yeux qui scrutent et observent, l’avidité. Les jalousies qui se créent, les destinées qui se croisent, les ambitions qui s’entrechoquent. Ce sont elles qui, insidieusement, ont fait du jeu un enjeu.

## Vieux avant l’âge

Il est 13 heures à Abidjan. Le soleil au zénith transforme le stade Robert-Champroux en une fournaise de pierre et de métal, où cuisent à petit feu les moins de 16 ans de l’ASEC Mimosas. Ces derniers sont en train de se faire dépecer par leurs homologues de l’USC Bassam, sous le regard distrait de spectateurs accablés de chaleur. Seul un homme, encore, a la force de gesticuler. C’est Julien Chevalier, l’entraîneur des équipes de jeunes de l’ASEC, qui hurle dans l’enceinte clairsemée : « C’est pas possible ! Le numéro 9 fait deux fois la taille de mon défenseur ; qu’est-ce qu’on est censés faire ? » Assis dans la corbeille, Koné Tiébé – le directeur technique national, adjoint de la Fédération ivoirienne de football (FIF) – ne sourcille

pas. Et concède, le regard désolé : « Je comprends sa colère, le combat est inégal. Du côté de l'ASEC, je dirais que les jeunes ont à peu près leur âge. Mais ceux d'en face ont largement dépassé la vingtaine. » Le ponte de la Fédé finit par compléter, les yeux plissés par le soleil : « En tout cas, c'est sûr, personne ici n'a moins de 16 ans. » Le décor est planté. Bienvenue dans un univers hypocrite et surréaliste, où arnaques et mensonges sont légion. Ici, à Abidjan, tout le monde le sait : pour un jeune footballeur, tricher sur son âge, c'est un passage obligé pour rêver. L'illusion n'opère que si tout le monde y met du sien ; alors on se voile la face, à tous les échelons, pourvu que le match continue.

Pour comprendre comment des jeunes de 20 ans se font passer pour des cracks de 15 ans dans l'indifférence générale, il faut poser les bases. La modification d'identité, communément appelée « trafic d'âge », s'est démocratisée dans les années 90. Attirés par les sirènes des clubs étrangers et la possibilité de multiplier leur salaire, les joueurs africains ont commencé à rivaliser d'ingéniosité pour changer d'horizon : France, Belgique, Portugal, Maroc, Vietnam, Thaïlande ou Roumanie, les destinations sont multiples et les chemins différents. Les meilleurs sont recrutés à la préadolescence. Les autres patientent avant d'être repérés, sans toutefois pouvoir attendre trop longtemps. S'ils n'ont pas été recrutés par un club étranger à 20 ans révolus, leur carrière est vouée aux bas-fonds des championnats locaux. C'est pourquoi, une fois dos au mur, beaucoup décident de plonger dans la fontaine de jouvence : « En s'enlevant quelques années sur le passeport, le joueur se rend plus attractif. Il sera plus fort et aura plus de muscles que ses jeunes concurrents. Grâce à cette astuce, il va passer pour une bête », résume Diego Garzitto, ancien entraîneur du Tout Puissant Mazembe, l'un des meilleurs clubs d'Afrique, basé en République démocratique du Congo. Ces dernières années, nombreux sont les joueurs africains à avoir été accusés de falsification d'identité, d'Apoula Edel à Obafemi Martins, en passant par Samuel Eto'o, Taribo West ou Basile Boli. Tous, bien sûr, nient avec aplomb, même quand ils sont retraités. Pour Koné Tiébé, leur héritage n'est pas près de s'arrêter : « Aujourd'hui, demander à un joueur africain moyen de ne pas tricher, c'est lui briser ses chances de carrière. »

## Fraude industrielle

Lever le voile sur cette fraude qui gangrène le foot africain depuis des années, c'est se plonger dans sa salle des machines, là où les destins des joueurs se fabriquent à la chaîne. Un atelier de faussaire à ciel ouvert, capable d'inverser le cours d'une vie en relançant les carrières, même les plus essoufflées. Vue d'Europe, la triche sur l'âge des joueurs africains n'est souvent qu'un sujet de plaisanterie, qui revient sur le tapis à chaque cas de fraude avérée, comme autant d'initiatives maladroites et isolées. Alors qu'en réalité c'est toute l'Afrique du foot qui est embourbée dans une politique de dissimulation systématique. Pour s'en assurer, il suffit de citer l'incroyable performance de l'équipe nigériane en marge de la dernière Coupe du monde des moins de 17 ans. À l'occasion de la campagne qualificative pour la compétition, la FIFA avait décidé, pour la première fois, d'instaurer des IRM du poignet obligatoires pour les joueurs, histoire de déceler de potentiels fraudeurs. Quintuple vainqueur de l'épreuve, le Nigeria a présenté un contingent de 60 footballeurs susceptibles de participer. 26 ont été recalés, dont tous les titulaires. En un rien de temps, les Super Eagles sont ainsi passés du statut de prétendants au titre suprême à celui de nation lambda du foot de jeunes. Tellement lambda que la sélection ne s'est pas qualifiée. Un mois plus tôt, 14 joueurs camerounais avaient subi le même sort, grillés par leur fédération.

Les compétitions internationales sont un terreau favorable pour la triche, mais elles ne sont que la partie émergée de l'iceberg. La pratique s'observe partout, à tous les niveaux. Pieds nus ou en crampons, au milieu des bouchons ou des étals de marché, les joueurs africains s'imaginent sur des pelouses où l'herbe est plus verte. En attendant, faute d'infrastructures et d'organisation, ils tentent de tirer leur épingle du jeu, par tous les moyens. « L'encadrement sportif n'est pas au niveau en Afrique, c'est difficile d'exploser », explique Pape Ibra M'boup, milieu de terrain sénégalais passé par Rouen, Cannes et Fréjus, arrivé en France à l'âge de 20 ans. « Petits, on est livrés à nous-mêmes. Le football se résume à jouer dans la rue ou sur du sable. Certains s'entraînent avec un pneu. » Faute de formation et d'encadrement de qualité, le joueur de rue accumule les lacunes, notamment sur le plan tactique. Les clubs européens se rabattent donc en général sur des adolescents, qu'ils auront le temps d'initier aux subtilités du football européen. Formé au Burkina Faso, à l'académie Planète champion, le milieu Alain Traoré connaît bien cette problématique : « Personnellement, j'ai eu de la chance d'être repéré très jeune. J'ai eu les

mêmes conditions qu'en Europe, du matériel de haut niveau. Du coup, ceux qui n'ont pas eu cette chance trichent sur leur âge pour intégrer ces structures locales, qui offrent la meilleure chance de se faire remarquer. » À ce sujet, les exemples qu'offre Abidjan, l'un des plus gros viviers de footballeurs en Afrique de l'Ouest, sont parmi les plus parlants. Dans cette ville trépidante, loin du centre-ville et de ses délicieux maquis – ces bars locaux où l'on écluse les bières autour d'un poisson grillé –, il existe un quartier légèrement reculé, en bordure de la lagune, où l'ASEC Mimosas a pris ses quartiers.

## Tricherie et équité

Antichambre de l'équipe première, l'académie Mimosifcom est le meilleur centre de formation de Côte d'Ivoire. Ses trois terrains gazonnés, son hôtel et son internat dernier cri en font une exception à l'ombre des palmiers. Ces dernières années, l'académie a formé des joueurs comme Yaya et Kolo Touré, Aruna Dindane, Gervinho, Emmanuel Éboué, Didier Deguy Zokora, Salomon Kalou ou Baky Koné… Pour y entrer, il faut beaucoup de talent, passer moult sélections, séduire l'œil avisé des recruteurs. Quitte à travestir son CV. Depuis son bureau avec vue sur la piscine, Benoît You, directeur général du club, affirme ne pas être dupe de la supercherie : « Le trafic d'âge est la plus grande plaie du football africain. L'avantage est réel, il n'y a pas besoin de faire un dessin : si les joueurs disent qu'ils ont 20 ans, jamais on ne les prendra mais, s'ils ont 17 ans, à niveau égal, leurs chances sont décuplées. Le recruteur va penser qu'ils ont une plus grande marge de progression. » Entre deux coups de fil urgents, l'homme au regard perçant assure que son club, vingt-cinq fois champion national, « tente de faire au mieux ». Comprendre : les écarts d'âge ici ne dépassent pas un an ou deux. « Pour pouvoir bien travailler, on essaie d'avoir des âges qui se rapprochent au maximum de la réalité. Lors d'un recrutement, on va faire des enquêtes de terrain dans les maternités ou les écoles, pour aller au plus près de la vérité. » Celle-ci se révèle souvent moins catégorique qu'escomptée : « Il y a plein de cas de figure… Rien qu'à la naissance, certains ne sont pas déclarés. Les joueurs ne sont pas tous des escrocs, il ne faut pas tous les mettre dans le même sac… Très souvent, la fraude se fait par mimétisme, ils imitent leurs camarades qui en ont

bénéficié. On n’a pas affaire à des anges qui subissent tout mais ils ne le font pas par gaieté de cœur non plus, ils sont parfois contraints. Chacun joue ses cartes. »

Sur le chemin qui mène au terrain, le coach Julien Chevalier enchaîne les tapes amicales et les vannes bien senties. En disposant les plots pour l’entraînement, il avoue avec franchise : « Les joueurs sont censés avoir moins de 16 ans mais bon, c’est plus un idéal vers lequel on tend. À la vérité, certains d’entre eux sont déjà papas. » À l’ASEC, on ne cache pas que tout n’est pas parfait mais, à bien des égards, le club est un exemple pour le continent et le revendique. En Afrique, la tricherie est une réalité dont il faut s’accommoder. Alors autant le prendre avec philosophie, comme le fait Benoît You : « Si personne ne trichait, si personne ne se dopait, s’il n’y avait pas de corruption, bien sûr que ce serait l’idéal. Mais on vit dans un monde de compétition, guidé par une nébuleuse d’objectifs individuels. » Pour trouver la fraude à son état le plus pur, il faut se rendre dans les autres centres de formation que compte la ville d’Abidjan. Le plus souvent, on a affaire à un terrain vague bosselé, pourvu de lignes tracées à la craie, où s’entassent péniblement chasubles et ballons dégonflés. C’est ici que l’on rencontre les prestidigitateurs les plus dénués de scrupules, comme ce Libanais d’origine, que nous appellerons Samir pour préserver son anonymat. Depuis dix ans, il dirige une académie un peu underground, qui a sorti plus de 60 joueurs pros selon son estimation, souvent à destination de pays exotiques comme le Qatar ou l’Égypte. Chaque année, il emmène ses petits présumés ou « présus », disputer des tournois de jeunes en Italie : « Il y a pas longtemps, on a éliminé la Sampdoria, le Milan AC, l’Inter Milan, puis gagné en finale contre la Juve. Mais la vérité, c’est que les Italiens avaient 13 ans, alors que mes joueurs en avaient 16, enfin 12 sur le papier », explique-t-il le sourire aux lèvres, presque fier de ses succès. Avant de se justifier : « Le problème ici, en Afrique, c’est qu’on est obligés de tricher sur l’âge si on veut vraiment jouer au foot. Si on avait joué contre d’autres joueurs du même âge, on aurait perdu tous les matchs. » La raison est simple : souvent sous-alimentés, les jeunes joueurs nés en Afrique ont une croissance largement retardée par rapport aux Européens « gavés de lait et de yaourt ». Pour Samir, tricher, c’est en quelque sorte respecter l’équité.

## De Friday à Sunday

Le métier de Samir est de former, puis d'exporter des footballeurs à l'étranger. Mais sa véritable spécialité est d'escroquer des clubs exotiques avec des joueurs de seconde zone. En plus de se révéler lucrative, la pratique du trafic d'identité est totalement instituée, comme il l'explique : « 90 % des joueurs africains, pour ne pas dire 100 %, ne jouent pas avec leur vrai âge. Cela concerne tout le monde, de A à Z, même l'équipe nationale. » Entre deux consignes à ses ouailles, il se retourne, le regard enjoué : « Parmi tous ceux-là, il n'y a pas un enfant qui a moins de 18 ans… Maintenant, si tu vas les voir et que tu leur demandes leur âge, ils te diront tous qu'ils ont 12 ans. » Pour le prouver, il n'hésite pas à appeler Stéphane, qui s'est rajeuni de quatre années sur sa carte d'identité. Rassuré par son coach, le jeune latéral accepte de briser le secret : « Je sais que ce n'est pas légal mais sans ça je n'aurais jamais pu jouer le tournoi en Italie. C'était assez facile. Je suis allé à la mairie, j'ai dit que j'avais égaré mes papiers, ils m'en ont refait de nouveaux sans poser de questions. » Quand c'est aussi simple, pourquoi se priver ? Des anecdotes sur le sujet, Samir en a à foison : « Une fois, j'avais un joueur, il s'appelait Friday, il voulait partir au Qatar. Maintenant, il s'appelle Sunday [rires], jamais je ne pourrai l'oublier ! » Son plus beau coup d'éclat reste néanmoins la vente de Félix, refourgué 10 000 dollars à un club du Golfe : « Un des meilleurs libéros que j'aie jamais eus ; des transversales de 45 mètres sur ton pied ! Mais bon, il avait pratiquement 40 ans, je ne pouvais pas le vendre. Pas de problème, il a fait refaire son passeport et s'est enlevé quinze ans ! Au Qatar, il n'a joué qu'un seul match de championnat avant de se blesser. »

Si la pratique est aussi populaire, c'est parce que tout le monde y trouve son compte. Le joueur se rend plus attractif, le club formateur le vend plus cher et le club acheteur pense faire une bonne affaire, dans une optique de revente rapide. Au milieu, une foule d'agents et d'intermédiaires plus ou moins masqués, comme Toufic Abdul Reda, détecteur de talents aux connexions multiples, basé à Abidjan : « Longtemps, on a dit que Didier Drogba était le plus jeune de la sélection car il a été formé en France », plaisante-t-il, un cigare à la bouche, en présentant d'un pas rapide son superbe complexe d'Urban Foot. S'il en a le look, Toufic n'est pas encore un agent agréé par la FIFA. Il profite seulement de la qualité de ses installations, louées à certaines équipes locales, pour déceler, çà et là, quelques promesses et les envoyer en Europe : « Quand je fais des détections, je ne perds pas de temps et je demande directement au joueur

son vrai âge. En général, ils l'abaissent de trois ou quatre ans, mais cela dépend des circonstances. » Et parfois des nationalités. Champions incontestés de la fraude, les Nigérians sont largement moqués : « Ce sont eux qui ont inventé la pratique », reprend Paulo Teixeira, un agent congolo-brésilien, fin connaisseur du marché. « À la base, on les appelait les "- 3" ; très vite, ça s'est répandu ; après, il y a eu des exagérations. Cela se joue à la tête du client mais, quand les circonstances sont favorables, ils peuvent facilement s'enlever dix ans. »

## 40 ans, toujours jeunot

En 2014, le cas emblématique de Joseph-Marie Minala a défrayé la chronique. Officiellement âgé de 17 ans à l'époque, l'espoir camerounais de la Lazio de Rome a créé l'hilarité sur Internet avec son visage ridé et son physique de quadragénaire. Le club l'a d'ailleurs rapidement prêté avec option d'achat à Bari, puis Salerne, une fois la polémique étouffée. Comme on cache la poussière sous le tapis. « Comment les Italiens peuvent-ils prétendre que ce mec est mineur ? C'est franchement extraordinaire », savoure à distance Paulo Teixeira, pourtant pas né de la dernière pluie. Très influent dans des pays comme le Cameroun, le Gabon ou la Gambie, l'agent connaît par cœur ces situations alambiquées. Parfois complice par la force des choses, il se défend pourtant d'être à l'origine de ces fraudes : « Le business oblige à être cynique alors on joue le jeu, mais les agents n'ont rien à voir là-dedans. Moi, je mets en route mon réseau pour trouver une porte de sortie, je trouve un produit, je rends un service. Le recruteur à Lens ne va pas s'emmerder à faire le tour de l'Afrique trois ou quatre fois par an. On me donne 100 000 euros et je vais chercher la perle rare. » En pratique, l'agent fait office de tuteur pour l'enfant, qu'il escorte et assiste dans un voyage dépaysant, du fin fond de l'Afrique aux gratte-ciel européens. « J'avais un joueur international qui m'a avoué dès le départ qu'il avait bouffé quatre ans, j'ai pu l'aider car on a fait un vrai plan de carrière, basé sur son âge véritable. Il s'en est très bien sorti, a bien gagné sa vie. D'autres gardent le secret mais ça se voit sur le terrain. J'ai connu un attaquant de pointe ; à 27 ans, il ne faisait plus rien, il n'avançait plus. Je n'osais pas le lui dire mais il perdait ses cheveux. »

Contrairement à ce qu'affirme Paulo Teixeira, quand ce n'est pas déjà fait, de nombreux agents ont pris le réflexe de rajeunir leurs protégés. Avec chaque fois la même technique : changer l'âge et le nom du joueur, pour le faire disparaître des fichiers de la Fédération et ainsi éviter le paiement de lourdes indemnités de formation. Une pratique dont certains sont devenus spécialistes en République démocratique du Congo, tout particulièrement à Kinshasa, rutilante capitale de ce pays aux ressources naturelles inépuisables. Ici, les agents spéculent sur les jeunes joueurs comme les grands groupes miniers prospectent le cobalt ou les diamants. Au milieu des bâtiments fades et délavés, le centre-ville ressemble à une fourmilière à taille humaine, où klaxonnent sans répit des véhicules cabossés, lancés à toute allure sur des avenues à quatre voies. « Une fois qu'ils sont approchés par des agents, nous n'avons aucun moyen de retenir nos joueurs », soupire d'entrée Joseph, le président d'un petit club kinois. « Ils vivent ici dans la souffrance, ils n'ont rien chez maman alors, quand on leur promet 5 000 euros par mois pour partir à l'étranger, leur club formateur, ils s'en foutent complètement. » Plus que jamais, les présidents des clubs de quartier redoutent les managers aux méthodes de recrutement sauvages. À Kinshasa, les plus connus se nomment Prince Lusala et Aziz Makukula. Ce dernier est un agent portugais d'origine congolaise aux pratiques singulières comme le montre le cas de son protégé, Cedrick Mabwati, l'ancien ailier congolais du Betis Séville, qui joue maintenant à Murcie. Le parcours de ce dernier est éloquent : après des escales au Cameroun et au Gabon, le joueur a rejoint le club espagnol de Santa Marta pendant une saison. Il a ensuite passé cinq ans dans l'équipe réserve de l'Atlético de Madrid, avant d'être prêté à Numancia. En 2013, il rejoint finalement le Betis de Séville contre 1,21 euro, une somme étonnante pour un joueur ayant alors disputé plus de 108 matchs en Liga. De telles allées et venues le rendent totalement hors de portée du FC Lauren, son club formateur, comme l'explique avec peine son ancien président Kabamba Kasongo : « Il a totalement disparu du jour au lendemain. Pour le retrouver, on a confié notre dossier à un agent de joueurs en Belgique, car nous l'avons formé et nous devons bénéficier d'indemnités, selon les règlements de la FIFA. » Cette disparition subite n'est pas un hasard. Comme le prouve notre interlocuteur, documents à l'appui, entre l'Afrique et l'Europe, l'âge de Cedrick a augmenté de deux mois et son nom a changé d'une lettre, le « w » remplaçant le « u » original, comme par enchantement.

## Cabinets noirs et registres poussiéreux

Le cas d'Arnold Nkufo Issoko est encore plus parlant ; le joueur évolue actuellement en première division portugaise, au Vitória Setúbal. Officiellement, le milieu de terrain est né le 6 avril 1992. Sa première licence, que nous nous sommes procurée, indique pourtant qu'il est né le 6 février 1989 à Kinshasa. De plus, Arnold Nkufo n'est pas son vrai nom : le joueur se prénomme en réalité Mboyo Mongo. Il a été envoyé au Portugal par Aziz Makukula, qui recrute des joueurs à foison lors du tournoi annuel organisé par sa fondation à Kinshasa. En changeant son nom et son âge, Aziz Makukula fait disparaître Mboyo Mongo des fichiers de la Fédération congolaise (FECOFA) et a donc les mains libres. Pour Joseph, membre de la FECOFA, les méthodes sont connues et répandues : « Aziz[1] court-circuite les clubs en promettant un truc à la famille du joueur, il les contacte directement en leur expliquant qu'il peut le faire signer en Europe, du jour au lendemain. Il demande à en devenir le tuteur pour le faire voyager légalement, change les documents et s'envole ensuite sans laisser de traces. Il sait que nous n'avons pas les moyens de nous plaindre ou d'avoir les informations. » Selon lui, la complicité de l'agent avec certains membres de la Fédération ne fait guère de doute. Il dénonce même l'existence de cabinets noirs, où les magouilles sont légion : « Makukula fait passer les dossiers à des interlocuteurs privilégiés et haut placés à la FECOFA, qui ne font pas parvenir les dossiers au président. Si jamais il y a une réclamation, ses complices savent la cacher dans des bureaux parallèles. Personnellement, cela fait trois ans que j'attends une réponse pour un de mes joueurs, qu'il m'a volé en Angola. Je ne dirai pas que la corruption est systématique, mais il existe des gens de mauvaise foi qui disposent de tout un réseau à l'intérieur des institutions pour lui faciliter la tâche. » Face aux accusations, Aziz Makukula dément mollement : « Je ne veux pas répondre. Je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est faux. Je ne vole pas les joueurs mais je ne veux pas rentrer dans les détails. En Afrique, on a d'autres préoccupations plus importantes que de vérifier l'âge des gens. »

Magique, le système perdure grâce aux lacunes abyssales des administrations. On déclare avoir perdu ses documents, on glisse un billet de 10 dollars ou on échange son identité avec son jeune frère ou son cousin dans le pire des cas. En Côte d'Ivoire, la mairie d'Anyama, la commune de naissance de Gervinho, jouit d'une réputation peu flatteuse à ce sujet :

« Quand tu reçois le dossier d'une personne née le 27 décembre à Anyama, tu peux déjà suspecter la fraude », glisse Benoît You sur un ton amusé. « Les tricheurs sont tous nés là-bas, c'est pas possible ! » Disposé autour d'une large piste de terre ocre, l'hôtel de ville s'apparente à un grand labyrinthe carré aux dédales kafkaïens. À l'intérieur, les bureaux individuels se renvoient la balle jusqu'à une petite salle mal éclairée, remplie de feuilles volantes et de dossiers poussiéreux, où règne sans partage Bruno, « le maître des archives ». À la lumière de la lampe, les registres empilés dans un ordre approximatif forment un capharnaüm de couleurs tristes et de papiers froissés, impossibles à consulter sans autorisation. Quelques pièces plus loin, Digbé, un employé municipal, accepte d'expliquer comment il accueille les footballeurs : « Pour diminuer ton âge, tu viens me voir et tu me donnes de l'argent. Je te demande en quelle année tu veux être né et je te fais les papiers dans la foulée. Sinon, si tu veux pas payer, je demande un certificat d'âge physiologique. Il faut aller chez le médecin, qui va vérifier ton poids et ta taille de manière à estimer ton âge. Mais je ne peux rien faire contre les faux. » Par la force des choses, les tricheurs se retrouvent souvent placés dans les registres manuels à la fin ou au début de l'année, faute de place. « Quand j'étais en centre de formation, je me souviens que trois Zambiens ont débarqué, ils étaient tous nés le 1er janvier », s'amuse Bruno de Paiva, un ancien défenseur du FC Sochaux, aujourd'hui reconverti en kiné.

## L'homme aux quatre dates d'anniversaire

Frisant le ridicule, certains dossiers peuvent mettre les esprits les plus cartésiens à rude épreuve. Ainsi, le talentueux défenseur de Newcastle, Chancel Mbemba Mangulu, a la petite particularité d'être né quatre fois. Pour lui, tout a commencé à Kinshasa, quand il a été repéré par le club belge d'Anderlecht. À l'époque, il évolue dans le petit club kinois du MK Étanchéité, qui accepte de le céder contre un peu moins de 300 000 euros. Dès lors, le joueur s'impose en Belgique, découvre la Ligue des champions et intègre l'équipe nationale, avec qui il termine sur le podium de la CAN 2015. Il est dans la foulée transféré en Angleterre, contre un peu plus de 8 millions de livres (11 millions d'euros). Une belle plus-value pour Anderlecht. « Il était au sommet, c'était le moment idéal

pour le vendre », admire Paulo Teixeira, qui avait révélé l'âge réel du Congolais à CNN en 2013, dans l'indifférence générale. « Il a six ans de plus, en réalité. C'est une belle hypocrisie, mais c'est le business du football. » L'agent dit vrai. Officiellement, pour la FIFA, Chancel est né à Kinshasa, en République démocratique du Congo, le 8 août 1994. Pourtant, ses premières licences, signées chez les petits clubs de l'AS Grâce et de l'AS Mputu, indiquent qu'il est né… en août 1988[2]. Lors d'un match de qualification pour la CAN, en juin 2011, il est cette fois présenté par sa Fédération comme étant né le 30 novembre 1991. Mieux encore : au détour d'une interview, le joueur déclare être né en 1990. Ça fait quand même beaucoup de mises au monde pour un seul gosse.

À l'origine de cet imbroglio, ce transfert vers le championnat belge en 2011, réalisé dans des conditions obscures. Assis à la terrasse d'un café, Vieux Mputu, le président du club formateur, se souvient : « Chez moi, il était né en 1988. Je l'ai acheté à une équipe de troisième division, l'AS Grâce, en 2008, pour 1 200 dollars. Il n'a fait qu'une année dans mon équipe, avant d'être convoité par le MK Étanchéité. » Le président du MK, Max Mokey, surnommé « le mafiateur de Kinshasa », arrange très rapidement son départ pour la Belgique en mai 2011, via l'agent de joueurs Fabio Baglio. Pourtant enregistré à la Fédération congolaise comme international U23, Chancel Mbemba rejoint alors les juniors d'Anderlecht, où il joue quelques matchs avec les moins de 19 ans. Entre l'Afrique et l'Europe, il a perdu six ans. Mais les instigateurs du transfert vont aller trop loin : « On avait convenu avec Max Mokey qu'en cas de revente du joueur à l'étranger il devait me céder 30 % du montant, témoigne Vieux Mputu. Il a pourtant encaissé la totalité du transfert vers Anderlecht, sans me donner ma part : il a essayé de m'arnaquer. » Les documents sur la véritable identité du joueur commencent alors à sortir. Face à la polémique, Anderlecht renonce une première fois à Chancel, qui retourne momentanément au pays. Heureusement pour le joueur, le tribunal de Kinshasa la Fédération congolaise et son président Constant Omari confirment sa naissance en 1994. En août 2012, Chancel a donc 18 ans, et la vie devant lui. Il peut enfin retourner en Belgique, dans l'attente des résultats de l'enquête lancée par la FIFA… « Nous sommes toujours en train d'étudier le dossier, lâche Giovanni Marti, l'attaché de presse de la FIFA, après cinq ans d'enquête. Et nous ne pouvons rien dire. » Bref, des

bas-fonds de Kinshasa aux bureaux de Zurich, tout le monde respecte l'omerta.

## Petit secret

Clairement impliquées, les fédérations jouent cependant un rôle ambivalent dans ce trafic. Tantôt laxistes, tantôt complices, parfois bernées, elles n'offrent pas la régulation espérée. Une visite dans les bureaux de Claude, responsable des catégories de jeunes de la FECOFA, montre que le chemin reste long avant de voir le problème efficacement jugulé. Dans ses locaux mal éclairés arrivent chaque jour des licences jaunies, que ses collègues tamponnent une à une avec une frénésie toute relative. S'il soupçonne parfois la triche, l'employé de la Fédération avoue avec un large sourire ne pas vérifier les documents avec zèle. Derrière lui s'entassent des centaines de dossiers poussiéreux, sur des étagères bringuebalantes. Théoriquement, ils sont censés servir en cas de litige ou de réclamation : « La dernière fois que j'ai sorti un cahier ? éclate-t-il d'un rire contagieux, franchement, ça remonte à très très longtemps. C'est assez dur de fouiller dans les archives, donc on ne le fait pas pour rien. » À sa décharge, le manque de matériel informatique rend la tâche ardue. Claude attend l'instauration, déjà partielle, des Licence +, reliées à un serveur, pour commencer à véritablement contrôler l'âge des joueurs : « Avec les Licence +, la triche deviendra impossible puisque le numéro de licence devient la date de naissance renversée plus trois chiffres. Ce système empêchera toute récidive », explique-t-il en souriant, tout en précisant que « 5 000 joueurs sont déjà titulaires d'une telle licence en République démocratique du Congo. Le problème, c'est que, cette année, on a eu des difficultés car les machines sont tombées en panne en Tunisie, où se trouve le serveur central de la CAF ». D'après son estimation, les fraudeurs congolais ont encore quatre ou cinq ans devant eux pour tricher.

Dans les bureaux de la Fédération, ironiquement situés avenue de la Justice à Kinshasa, on ne s'inquiète pas outre mesure de ce constat. Un des vice-présidents accepte de se confier : « Ici, chez nous, ça ne pose pas tellement de problèmes qu'un joueur change d'âge ou d'identité, on laisse passer. C'est notre petit secret. De toute façon, en Afrique, tout le monde le fait. » Une affirmation confirmée depuis la Côte d'Ivoire par Samir, avec

son franc-parler appréciable et son sourire édenté : « Maintenant, c'est un peu plus compliqué qu'avant mais, en cas de problème, tu peux toujours venir pleurer à la Fédération ivoirienne. Ils régularisent toutes les situations étranges pour ne pas gâter la chance des joueurs. » Même si les contrevenants encourent parfois près d'un an de suspension, la complaisance des instances africaines est facilement compréhensible : le trafic d'âge leur permet de briller dans les tournois internationaux de jeunes, pour la plus grande joie des populations locales. Soulagée de voir l'Afrique gagner à l'occasion quelques trophées, la FIFA ferme les yeux sur l'évidence de la fraude. À ce titre, la Coupe du monde des moins de 17 ans, remportée en 2013 par le Nigeria, a été emblématique. Éliminé par la Côte d'Ivoire en huitième de finale, le Maroc a porté réclamation car un des joueurs ivoiriens, Franck Kessié, aujourd'hui au Milan AC, était toujours enregistré par sa Fédération comme étant né le 1er janvier 1991. Un oubli gênant aussitôt justifié avec une habileté légendaire dans un communiqué : « Notre site génère des dates de naissance aléatoires quand les informations officielles ne sont pas enregistrées. » Ces « explications » ont convaincu la FIFA, pour qui le joueur reste officiellement né le 19 décembre 1996.

## Commedia dell'arte

Pratiqué par beaucoup, toléré par tous, le changement d'âge ou d'identité ne dérange, pourrait-on croire, pas grand monde. Il n'est pourtant pas sans conséquences négatives. D'abord, au niveau des sélections africaines, qui ne brillent jamais durablement chez les adultes. Investir du temps et de l'argent sur un joueur qui a six ans de trop est non seulement la promesse d'une carrière tronquée, mais aussi un obstacle au développement des jeunes joueurs les plus prometteurs sur le long terme. « En France, les licences sont données de janvier à janvier », expose Jean-Marc Guillou, un ponte de la formation, qui dirige plusieurs académies de football sur le continent. « On remarque déjà que, dans une même classe d'âge, 70 % des joueurs nés durant la première partie de l'année deviennent professionnels. En gros, ceux qui sont nés en février ont plus de chance de percer que ceux nés en novembre. À l'adolescence, avoir six mois de plus ou de moins, c'est déterminant. Alors un an ou deux ans, je te dis pas ! » Oubliés, négligés, les jeunes talents de demain ne sont pris en charge qu'après avoir triché à leur

tour. « Au fur et à mesure, on tombe dans un cercle vicieux car on privilégie les qualités physiques immédiates des joueurs présumés au détriment des joueurs d'avenir », explique posément Pape Ibra M'boup, bientôt appuyé par Alain Traoré : « Tu ne peux pas éternellement mentir sur ton physique. On a connu plusieurs exemples de grands footballeurs africains qui, à 26 ans, ne peuvent plus jouer à haut niveau. » Néanmoins, force est de constater que certains fraudeurs font parfois preuve d'une longévité exceptionnelle. On pense notamment à Basile Boli « qui jouait la Gambardella à 23 ans », selon Jean Lapeyre, le directeur des affaires juridiques de la FFF, ou à Taribo West, balancé par le président Zarko Žečević, qui l'a recruté au Partizan Belgrade en 2002 : « Il s'est joint à nous en disant qu'il avait 28 ans. Plus tard, on a découvert qu'il en avait en réalité 40. Mais, comme il jouait bien, je n'ai pas regretté de l'avoir acheté. »

Il est plus insidieux d'imaginer la difficulté causée par la fraude dans la vie personnelle des joueurs. Sous pression, ces derniers doivent sans cesse donner le change pour maintenir l'illusion, quitte à développer de véritables talents de comédien. Pas facile, en effet, de vivre sa vie dans la peau de quelqu'un d'autre. Amusé, Paulo Teixeira se souvient d'un joueur camerounais amené de Yaoundé à Venise, en Serie B italienne : « Un jour, je suis allé le voir jouer, je suis rentré dans le vestiaire et là, j'ai eu peur. Ses veines étaient dilatées, il sortait totalement du cadre au milieu des autres enfants, c'était presque comique. Mais bon, c'était dur pour lui car il devait faire semblant d'avoir 16 ans. Il faut comprendre que ce mec a une femme, qu'il baise, chausse du 47 et se retrouve toute la journée à parler jeux vidéo avec des gamins qui ont quatre ans de moins… S'il veut aller en boîte, comme un mec normal de son âge, il ne peut pas non plus. Le prix personnel à payer est parfois douloureux. » D'autant plus douloureux que les Africains sont largement stigmatisés, même ceux qui ne fraudent pas : « Quand je suis arrivé à Évian en 2008, à l'âge de 20 ans, certaines personnes au club ont douté de mon âge car je mesure 1,94 m. Pourtant, c'est dans mes gènes. Ma mère est toute petite mais mon père fait 1,98 m », se rappelle Pape Ibra M'Boup, en s'excusant presque d'être aussi grand. S'il n'a pas triché, le Sénégalais reste l'arbre qui cache la forêt. Chaque année, des dizaines de nouveaux cas sont recensés : « Tous les facteurs montrent cependant une tendance à la baisse », nuance le journaliste Mansour Loum, rédacteur en chef d'*Afrik-Foot* en raison « de contrôles de

plus en plus pointus ». Selon lui, la solution consisterait à imposer un contrôle obligatoire quand les joueurs arrivent en Europe. « Si tout le monde faisait ça, la situation s'arrangerait. Mais bon, cela coûte cher et les clubs n'y ont aucun intérêt. Une chose est sûre, il y a beaucoup de perdants dans cette histoire. »

## ENTRETIEN

## Joseph-Marie Minala

### « Parfois, il arrive qu'on fasse quelque chose de mal pour pouvoir faire quelque chose de bien. »

Il est l'égérie mondiale du trafic d'âge et d'identité. Son nom ? Joseph-Marie Minala. En 2014, alors qu'il empile les buts avec les moins de 17 ans de la Lazio de Rome, l'espoir camerounais est rattrapé par son physique de quadragénaire, dont se moquent sans pitié les médias du monde entier. Aujourd'hui, le visage est ridé, mais le discours de celui qui joue maintenant à Salerne, en Serie B italienne, n'a pas changé : il n'a jamais menti sur son âge. Un an après sa mésaventure, il nous a raconté son histoire longtemps contrariée, entre jalousies, trahisons et solitude.

**Salut, Joseph, comment ça va ?**

Très bien, je profite des vacances en Sardaigne avec mon pote Ousmane Dabo. Demain, je pars en avion pour le Cameroun. Je vais me faire une semaine au pays, histoire de revoir la famille. Et après, c'est la reprise…

**Avec la Lazio ?**

Non, pas vraiment. À la base, la Lazio voulait me garder cette saison, mais les dirigeants m'ont fait une faveur. Avec le club, on a décidé d'un commun accord que je ferai une autre année en prêt, à l'Unione Sportiva Latina. La saison passée, à Bari, je n'ai pas eu l'occasion d'évoluer comme je l'aurais souhaité. Je me suis blessé à la cheville, je n'ai pas pu avoir la

continuité que je cherchais. Quand je suis revenu sur les terrains, j'ai pu montrer mon niveau, mais je veux jouer une année pleine pour progresser.

**Avec Bari, tu as marqué ton premier but chez les pros. Est-ce une forme d'accomplissement sachant tout ce que tu as traversé ?**

Je reste satisfait de ma saison en Serie B, même si je n'étais pas à 100 %. Au moment de ma blessure, j'avais vraiment la rage au fond de moi. Cela a complètement freiné mes ambitions, je n'ai pas pu aider l'équipe dès le début. Par la suite, enchaîner les matchs m'a permis de prendre conscience de ce que je pouvais apporter. J'ai fait une très bonne deuxième partie de championnat, donc je suis content sur le plan personnel, même s'il me reste beaucoup à travailler.

**Entre-temps, tu as découvert la sélection camerounaise…**

Oui, j'ai joué deux matchs avec les Espoirs, et j'ai même marqué un but contre le Sierra Leone. C'est une grosse satisfaction. Quand je suis arrivé, mon nom avait déjà été martelé dans la presse du monde entier. Ma sélection en Espoirs a éveillé la curiosité. J'étais attendu. Beaucoup de gens sont venus me soutenir au stade et ma famille a fait une grosse fête. Pour moi, c'est le plus beau maillot du monde, le seul maillot que je ne trahirai jamais. Porter les couleurs de son pays, on s'en souvient toute sa vie.

**Pour l'honorer, tu as décliné une possible sélection Espoirs en équipe d'Italie…**

J'étais très flatté et je remercie les Italiens de m'avoir appelé pour défendre leurs couleurs, mais pour moi la question ne se posait même pas. C'est une fierté de porter le maillot de mes ancêtres, c'est mon pays et je veux le représenter.

**Quand on évoque les Lions indomptables, tu penses à quoi ?**

Je me souviens forcément de la médaille d'or aux Jeux olympiques de Sydney. Dernièrement, il y a eu des problèmes en interne et autour de l'équipe, mais j'espère qu'on va pouvoir prendre un nouveau départ et valoriser l'image de notre pays. C'est notre mission que de représenter le Cameroun dans le monde entier. Je m'intéresse beaucoup à l'histoire de notre équipe. Très souvent, je regarde le match Argentine-Cameroun qu'on gagne 1-0 à la Coupe du monde 1990. J'adore le mater quand je n'ai rien à

faire, j’ai dû le voir des dizaines de fois. Ce match m’a toujours plu, cela me fait plaisir de regarder les anciens que je n’ai pas connus et de voir de quoi ils étaient capables.

**Tu retournes souvent au pays ?**

Oui, assez souvent. Tout me rattache au Cameroun, la famille, les amis, la poussière, l’odeur des rues… Ce sont des sensations difficiles à expliquer. J’aime respirer l’endroit où je suis né.

**Ton agent Diego Tavano a expliqué que tu avais eu « une enfance difficile »…**

Si tu connais un peu la réalité africaine, tu sais la manière dont on vit. On s’adapte aux difficultés. Tout le monde grandit à sa façon, certaines personnes suivent une voie, d’autres prennent un chemin différent. Aujourd’hui, je remercie le Seigneur, et je remercie l’Italie de m’avoir accueilli et donné la chance d’exploiter mon talent. Je suis content car je peux aider ma famille et beaucoup de gens.

**Toi qui as réussi ton intégration, que penses-tu des drames récurrents de migrants en Méditerranée ?**

Les migrants, c’est quelque chose qui fait peine à voir. C’est un phénomène qui te touche, quelle que soit ta couleur de peau. Quand on parle des immigrés, on pense surtout aux Africains, mais ça concerne tout le monde. C’est dommage de voir ce qui se passe, leur situation est très précaire. Je ne défends pas le fait de venir clandestinement et, en même temps, je les comprends. J’ai grandi dans les mêmes conditions. J’espère qu’on trouvera une solution. Moi, je l’ai toujours dit, je suis pour les immigrés qui viennent en Occident pour apporter un plus… Il m’arrive de revoir d’anciens camarades de maisons d’accueil, on se retrouve pour boire un verre et discuter. Malgré leur vécu, malgré la souffrance qu’on laisse en Afrique, ils viennent en Europe et ne font rien, ils se laissent aller. Cela, je n’arrive pas à le comprendre.

**Comment es-tu arrivé en Italie ?**

Je suis arrivé grâce à un intermédiaire qui venait souvent en Europe et il a monté un projet pour moi. Ma famille a dû mettre les moyens. À l’époque, seule ma mère travaillait, elle tenait un petit commerce, on se débrouillait.

Elle a dû faire un énorme emprunt pour le payer et me permettre de partir. C'était une grosse responsabilité. Disons que je n'aime pas trop me souvenir de ça, cela me fait penser à beaucoup de choses (très ému)… Je remercie le Seigneur, car je suis sur la bonne voie maintenant. Il y a beaucoup de personnes qui souffrent. J'aurais pu perdre la vie, devenir n'importe quoi, mais Dieu m'a porté…

**Au début, tu as vécu des moments compliqués…**

Quand je suis arrivé, les choses ne se sont pas passées comme prévu, j'ai été arnaqué. Je suis venu avec la promesse d'un bout d'essai au Milan AC, mais je n'ai plus eu de nouvelles de la personne qui devait m'attendre à la gare. Sur le quai, il n'y avait pas de Milan AC, il n'y avait personne. J'étais tout seul, lâché dans un monde que je ne connaissais pas, je n'avais pas un euro en poche, même pas un centime. Je ne savais pas quoi faire, ni où aller, tout était flou, je me disais que ma vie était finie. Que j'avais déçu tous les espoirs placés en moi.

**Comment t'en es-tu sorti ?**

Je me souviens d'avoir demandé de l'aide à une dame qui passait. Ensuite, je suis allé au poste de police pour les supplier de m'aider à rentrer dans mon pays. Je leur ai expliqué ce qui m'était arrivé… Ils se sont bien occupés de moi. Ils m'ont accompagné à l'hôpital puis m'ont permis d'entrer dans une maison d'accueil. Ce fut un épisode difficile.

**Tu es resté longtemps dans ces structures d'accueil ?**

Un an au total, mais je changeais très souvent d'endroits. Six mois ici, puis trois mois là, ainsi de suite… Grâce au soutien des différents directeurs, à qui j'ai expliqué mon projet, j'ai pu jouer au football. C'était un petit championnat amateur, où on ne pouvait pas être relégué ou promu. Pour te donner une idée, ça serait un peu du niveau de la CFA2 en France. Par chance, il y avait pas mal de recruteurs présents, car on jouait très souvent contre les jeunes des équipes professionnelles. Un jour, un recruteur s'est approché et m'a dit qu'il pouvait m'organiser un test au Napoli.

**Malgré un essai concluant, tu n'es pas retenu. Ils avaient des doutes sur ton âge ?**

Non, la polémique n’avait pas encore éclaté. C’était plutôt un choix personnel. Je ne souhaite pas trop en parler. J’essaie de ne plus avoir de rancœur. J’ai refusé le Napoli, mais ce n’est pas le club qui était en cause, plutôt des gens de mon entourage qui tentaient de me mettre des bâtons dans les roues.

**Tu peux nous en dire plus ?**

Les mecs en question étaient là pour m’aider, c’était comme mes frères, pourtant ils cherchaient toujours à profiter de moi. Ils m’arnaquaient, signaient des accords dans mon dos, manquaient de respect à ma famille. Cela m’a fait du mal, donc j’ai réagi : « Si tu ne me donnes pas à manger, moi, je ne te donne pas à manger. » En refusant le Napoli, j’ai refusé que les gens qui me géraient avant, qui étaient dans mon entourage à mes débuts, n’en bénéficient. Ces derniers ont très mal pris le fait que je passe dans une autre écurie pour gérer mes intérêts et ils ont voulu me le faire payer par la suite.

**Tu as un jour déclaré : « Dans le monde du football, les gens te regardent toujours avec des yeux verts. » Cela faisait référence à cet épisode ?**

Oui. Aujourd’hui, le joueur de football est considéré comme une marchandise. Beaucoup de gens regardent l’être humain avec l’idée du profit, sans penser à ton bien, mais à ce qu’ils peuvent gagner en t’exploitant. Quand j’ai pris ma décision, ils m’ont menacé, m’ont dit que je n’allais rien faire dans ma carrière et dans ma vie, que j’allais finir comme tous les autres qui n’avaient pas assez de talent.

**En 2014, tu rejoins finalement les jeunes de la Lazio de Rome, où tu empiles les buts. C’est à ce moment que les rumeurs sur ton âge éclatent…**

Très exactement à partir du moment où j’ai été convoqué avec le groupe pro de la Lazio pour le derby contre la Roma, c’est là que les premières accusations sont apparues. Beaucoup de personnes n’ont pas cru en moi et ont été surprises de me voir arriver à un tel niveau. Ce n’est ni le public ni les médias qui ont lancé les accusations. Je sais d’où elles viennent, je n’avais jamais eu de problèmes avec mon apparence physique auparavant.

**Comment as-tu réagi face à cette polémique qui a fait le tour du monde ?**

Je n'ai jamais prêté attention aux rumeurs sur mon âge, j'ai juste été surpris de leur ampleur. Mais ça ne m'a pas touché. Les journalistes ont balancé n'importe quoi. Heureusement, mon manager et mon entourage ont été très clairs et ont pris les choses en main. Ils m'ont toujours bien protégé, tout comme mon club qui a fait ce qu'il fallait. Comme je le dis souvent, il n'y a que le ciel qui pourra m'arrêter…

**Venant de Yaoundé, tu n'es pourtant pas sans savoir que le trafic d'âge est une pratique courante en Afrique. Pour se rendre attractifs, les joueurs n'hésitent jamais à se retirer quelques années sur le passeport… À ton propos, les rumeurs semblaient légitimes. À défaut de les approuver, tu peux les comprendre ?**

La modification d'identité, le trafic d'âge sont des faits très courants dans le monde du football. Et pas seulement en Afrique. Il faut bien comprendre que le footballeur exerce un métier tape-à-l'œil, qui génère à la fois envie et jalousie. Personnellement, je ne veux pas défendre ceux qui abaissent leur âge, mais le monde est comme il est. Parfois, il arrive qu'on fasse quelque chose de mal pour pouvoir faire quelque chose de bien.

**Admets quand même que tu n'as pas le physique d'un jeune espoir…**

Je suis le premier à faire des blagues sur ce sujet avec mes amis… Après, il y a eu tout un tas de procédures, des enquêtes, j'ai notamment dû faire un test osseux qui a prouvé la vérité. Maintenant, le public est libre de décider. Oui, j'ai un physique qui fait plus vieux. Il faut s'y faire, il y a des personnes qui font plus vieilles, d'autres plus jeunes.

**De manière générale, tu as l'air de penser que la polémique a pris de l'ampleur à cause de ta couleur de peau. Trouves-tu le football italien raciste ?**

Je suis persuadé que si j'étais blanc il n'y aurait pas eu cette polémique. En Italie, comme partout, il y a des gens qui sont bien et d'autres qui sont mauvais, emplis de pensées négatives. C'est comme dans les stades, il y a plein de supporters différents, tu ne peux pas mettre tout le monde dans le même panier.

**Tu vas avoir 19 ans au mois d’août, ça se fête…**

Non. Mon anniversaire tombe toujours mal. Au mois d’août, on est toujours en période de préparation, un moment qui demande des sacrifices. On va organiser un petit truc sympa comme d’habitude, mais je ne peux pas me permettre une grosse soirée en discothèque. On souffle seulement sur les bougies et on lève un verre à la santé…

**Que peut-on te souhaiter pour l’avenir ?**

Pourquoi pas de venir en France ! Quand j’étais encore cadet, j’ai eu des contacts avec le FC Nantes, mais ça n’a pas marché. C’est dommage ! En attendant, je vous remercie de vous être intéressé à moi et je salue le peuple français, mon pays et ma famille.

# La multiplication des structures opaques

Découvrir le monde chatoyant des joueurs aux âges relatifs et aux identités trafiquées, c'est aussi pénétrer dans le royaume des faussaires qui les façonnent. Celui des hommes de l'ombre du football africain, des entrepreneurs qui se sont lancés dans le monde du ballon rond comme d'autres montent leur start-up dans la Silicon Valley. Formateurs autoproclamés, agents non affiliés ou recruteurs douteux, tous ont flairé la bonne affaire. Ils ont investi un marché aussi anarchique que prometteur, dans un grand chaos que les rares âmes bien intentionnées peinent à réguler. Parmi ces trois catégories de prédateurs, les entraîneurs charlatans sont les plus faciles à repérer. Propriétaires d'un terrain vague au détour d'une ruelle, ils n'ont besoin que de quelques promesses pour convaincre les gamins du quartier de s'enrôler. Leur but ? Ratisser un maximum de joueurs, peu importe leur niveau, leur faire cracher une liasse de billets pour suivre leur prétendue formation d'excellence puis, si possible, en revendre un ou deux. Partout en Afrique, on assiste au boom de ces structures vendues comme des tremplins vers un avenir meilleur. Elles ne sont en fait que la triste manifestation du business de la misère qui s'est monté sur le continent en quelques années.

### Le point cyber-sécurité

Au siège de la Fédération ivoirienne (FIF), qui fait face à la *skyline* du quartier d'affaires d'Abidjan, le vice-président Sory Diabaté, costume-cravate et sourire bright, théorise d'entrée : « L'agent n'est pas le seul à gagner de l'argent lors d'un transfert. Il y a aussi les indemnités de formation, les contributions de solidarité… Tout le monde, à tous les niveaux, prend un peu. Ainsi, des groupes de gens mal intentionnés commencent à s'organiser en Côte d'Ivoire pour profiter du marché. Ils mettent en place des structures qui ne sont pas affiliées à la Fédération. Au départ, c'étaient de petites équipes de quartier. Mais maintenant le business opaque devient de mieux en mieux structuré. » Hors des lois et des

règlements, ces petites PME du foot essaiment en zone grise. Elles ont progressivement tissé un réseau de relations avec des clubs peu regardants, en quête d'opérations faciles et rapides. Ce sont elles qui favorisent l'exode massif des footballeurs du continent, sous les yeux résignés des fédérations. À Abidjan, les chiffres sont éloquents : sur les 400 académies recensées, seules quatre ou cinq sont agréées officiellement, les autres étant réunies sous l'appellation pudique de « structures d'animation de jeunes ». Ces académies poubelles évitent soigneusement d'enregistrer leurs joueurs pour préserver leurs intérêts économiques, et ceux, supposés, de leurs poulains. « Le problème, c'est que pour les joueurs, être enregistré, c'est être fiché », déplore Sory Diabaté. « Dès qu'ils sont fichés, ils ne peuvent plus sortir du pays sans autorisation. Tout départ éventuel devient plus réglementé et ils veulent éviter ça à tout prix. »

Pour encourager les bonnes pratiques, le vice-président et ses collègues comptent se lancer dans une vaste entreprise de catégorisation : « L'objectif, c'est d'identifier les meilleurs centres et de les récompenser par un soutien financier ou sportif. On espère que les autres seront incités à respecter les règles, pour bénéficier des mêmes avantages. » Mais la bataille est loin d'être gagnée. Récemment, le tournoi des jeunes créé par la FIF n'a fait que souligner les réticences des apprentis footballeurs à entrer dans le circuit officiel balisé : sur les 4 000 participants, près de la moitié a refusé de prendre une licence. Ce qui n'est pas sans conséquence sur le niveau du football local. Dispersés dans leurs académies, les meilleurs joueurs du pays n'ont plus l'occasion de se côtoyer et de bénéficier de l'émulation indispensable pour progresser. Chacun devient le crack de son quartier sans qu'aucun réel talent émerge, comme ce peut être le cas en France, où les plus doués se retrouvent dans des structures d'excellence comme l'INF Clairefontaine. Sory Diabaté se console en rappelant que la FIF compte malgré tout 40 000 licenciés, tous enregistrés dans une base informatique protégée, qui fait sa fierté par rapport aux autres pays africains : « Nous, les registres, c'est fini ! » s'exclame-t-il en riant. « On a une base informatique avec un système d'enregistrement en ligne. Aujourd'hui, si vous êtes secrétaire général d'un club, il vous suffit d'aller sur Internet avec un code pour enregistrer votre joueur. » Une avancée notable, doublée d'un fait rare sur le continent. Il faut dire qu'en matière de systèmes informatiques le dirigeant en connaît un rayon : « J'ai travaillé par le passé dans un secteur où il y avait un système de sécurité électronique mis en place par la Nasa »,

se la pète-t-il. Rassurant sur le principe, mais pas forcément probant dans les faits : on l'a vu, un complice bien placé à la Fédé, un nom changé d'une lettre, et le joueur disparaît des fichiers comme par enchantement, quel que soit le niveau de sophistication du logiciel. Face à l'ingéniosité des tricheurs, notre expert en cyber-sécurité reconnaît être démuni. « Même le système de la Nasa avait été piraté. Ça prouve bien qu'aucun dispositif n'est infaillible… Pour l'instant, on essaie de garantir le maximum de sécurité, mais il nous faudra au moins dix ans pour pouvoir lutter efficacement contre ce trafic. »

## Deep Blue et Grand Bleu

En fait, s'intéresser au monde de la formation en Afrique, c'est un peu comme regarder le Grand Bleu. En eaux peu profondes, on découvre un monde sous-marin et silencieux où grenouille le menu fretin, ces milliers de centres de formation de pacotille qui tentent, à leur échelle, de s'immiscer sur le marché du joueur africain. Mais si l'on pousse la plongée un peu plus loin, on rencontre alors des requins aux dents longues et aux moyens plus importants. Eux nagent carrément en eaux troubles. En comparaison des petits entrepreneurs que nous venons de décrire, ce sont des mastodontes, des multinationales qui ratissent le continent à grande échelle pour débusquer les talents de demain. Le plus gros d'entre eux est qatari et s'appelle Aspire. Cette fondation, créée par le gouvernement à coups de pétrodollars en 2004, s'est lancée dans une entreprise titanesque : tout simplement le plus grand projet de recrutement de l'histoire du sport. En toute discrétion, malgré l'ampleur du chantier et les moyens engagés. Quand on cherche à s'informer sur Aspire, on ne trouve guère que des brochures vantant l'engagement humanitaire de la fondation destinée à « éduquer de jeunes champions » via ses académies disséminées dans le monde entier. En réalité, il s'agit d'un projet bien plus intéressé, dont l'Afrique est une des têtes de pont, puisque l'émir du Qatar Hamad ben Khalifa al-Thani y a ouvert une antenne en 2007, baptisée « Aspire Football Dreams ». Posté à la terrasse d'un café du *mall* flambant neuf de Dakar, Ali, ancien chargé de communication de cette académie basée au Sénégal, tente de nous figurer le business à grande échelle qui se trame en ce moment même sur le continent. À la sueur de son front, le voici lancé dans un calcul

digne de Deep Blue, la machine qui terrassa un jour le champion du monde d'échecs Garry Kasparov : « Quand je supervisais les détections au Sénégal, les recruteurs avaient 63 terrains à disposition. Sur chacun d'entre eux se succédaient près de 700 joueurs venus de tout le pays, en une seule journée. Si je ne me trompe pas, cela fait à peu près 44 000 footballeurs testés en moins de 24 heures. » Les mots manquent pour commenter l'immensité. « C'est énorme, inimaginable », en sourit presque Ali, qui a accepté de sortir la calculette seulement si son anonymat était préservé. « Et ce n'est même pas le record. Quand je suis allé au Nigeria, il y avait plus de 100 terrains. »

Comme souvent, l'Émirat ne fait pas les choses à moitié pour briller sur la scène sportive et diplomatique. Depuis le lancement du projet, on estime à plus de 4 millions le nombre de jeunes qui ont été testés sur trois continents, à l'aide de 6 000 volontaires, 150 000 matchs, 30 000 ballons et l'utilisation de 940 terrains de football. Comme le résume Ali : « On n'est plus vraiment dans le sport, mais dans l'essorage industriel. » En Afrique, les chiffres, tout particulièrement exponentiels, prouvent bien qu'on y cherche le talent comme on fore des puits de pétrole. Avec frénésie, excès et avidité : 430 000 joueurs testés en 2007, 600 000 en 2010, 750 000 en 2012. « Au Mali, j'ai testé des milliers de gamins. On les prévient en passant des annonces à la télé, à la radio… Les enfants en parlent à l'école et ça se propage comme une traînée de poudre », appuie Moussa, un petit homme rondouillet qui collabore avec Aspire en encadrant les journées de détections à Bamako. Comme il l'explique, le recrutement est draconien : « Les 50 meilleurs jeunes de chaque région se retrouvent dans la capitale, où des recruteurs européens désignent les trois meilleurs joueurs de chaque pays. Ces derniers partent alors au Qatar pour une phase finale de sélection qui dure un mois. À la fin, 20 joueurs sont retenus pour intégrer la promotion de l'année. » Les lauréats suivent l'essentiel de leur formation au Sénégal, dans la coquette station balnéaire de Saly. C'est ici qu'Aspire Football Dreams a décidé de s'installer, en louant une partie des installations de Diambars, le club local, ironiquement réputé pour son éthique irréprochable. À l'issue de la formation, les joueurs les plus talentueux sont ensuite envoyés en Europe pour goûter aux joutes du monde pro, dans l'un des trois clubs satellites du projet : le club d'Eupen en Belgique, acheté en 2012, mais aussi les formations de LASK Linz, en D2

autrichienne, et du Cultural y Deportiva Leonesa, en D3 espagnole. Ces clubs, peu médiatiques, font office de tremplin pour l'arrivée en Europe.

## Projet humanitaire

C'est donc ici, dans ce complexe arboré situé en marge de la ville, qu'est élevée au grain la crème de la crème du footballeur africain, le nec plus ultra du continent. En ce dimanche matin, les pépites du projet qatari s'éclaboussent dans la piscine ou se relaxent devant la télé, sous le regard vigilant de l'administration. Impossible de les approcher. Chaque question est poliment ignorée, toute prise de parole soumise à l'obtention d'une autorisation officielle. Pour voir les langues se délier, il faut donc se rendre au Rhino Resort Hotel, le plus bel établissement de la ville, nommé trois fois « meilleur hôtel spa du monde ». Le palace est géré par Josep Colomer, l'ancien directeur sportif du Barça, connu pour avoir découvert un certain Lionel Messi. Un fait d'armes qui lui vaut d'être le directeur mondial du projet qatari. Polo orange, auréoles apparentes et crâne dégarni, il erre près de la piscine du bar, l'oreille collée à son smartphone. Surpris, il accepte cependant de se poser cinq minutes pour expliquer ce mutisme généralisé. « On ne parle plus aux médias car vous faites de la désinformation », peste-t-il dans un français teinté d'accent espagnol, en s'assurant plusieurs fois que la conversation n'est pas enregistrée. « Vous utilisez Aspire pour taper sur le Qatar et nous faire passer pour des négriers. C'est un jeu politique qu'on ne veut plus nourrir. On est ici pour un projet humanitaire, pas pour enchaîner les polémiques. »

Projet humanitaire. Le gros mot est lâché, comme souvent quand la tranquillité de l'académie est menacée. « On offre de grandes opportunités à tous les enfants », justifie le Catalan, à l'aise sur son transat. « On a aussi mis en place un programme antipaludique de grande envergure dont personne ne parle. Notre démarche est désintéressée, mais, dès que ça touche au football, les gens croient toujours qu'il y a du business derrière. » Sans jouer les théoriciens du complot, il est vrai que l'ampleur du projet ne plaide pas en faveur d'un humanisme débordant. C'est pourtant ce que répète le site officiel d'Aspire, avec un zèle qui force l'admiration : « Aspire Football Dreams est un projet humanitaire fascinant et unique, qui vise à

donner du pouvoir à la jeunesse du monde entier. C’est une chance pour des milliers de garçons issus de pays du tiers-monde de montrer leurs capacités, de recevoir une éducation solide et d’avoir l’opportunité de réaliser leurs rêves. » Les anciens membres d’Aspire, qui connaissent la maison de l’intérieur, sont moins dithyrambiques : « Qui peut croire ça, franchement ? C’est bidon », tranche Ali, qui a travaillé pour eux pendant quatre ans. « C’est une nébuleuse. Tu as beau poser des questions précises, les directeurs tournent autour du pot sans jamais expliquer leur démarche de A à Z. Quel est l’avenir du projet ? Pourquoi est-il né ? Mystère. » Depuis Bamako, Moussa n’a jamais été initié au secret, mais il a sa petite idée sur la question : « Ils ont quelque chose derrière la tête, c’est sûr. Je pense qu’ils font tout ça dans l’optique de la Coupe du monde 2022, qu’ils veulent absolument réussir chez eux. »

## Guerre et paix

En toile de fond, le spectre de la naturalisation plane. Il faut dire que le Qatar a déjà utilisé cette tactique en handball, avec des résultats savoureux. En janvier 2015, les Qataris se sont hissés en finale des championnats du monde avec 15 joueurs naturalisés. Difficile de croire que la méthode ne sera pas transposée au football, alors que les dernières prestations du Qatar, dernier de son groupe de qualification pour la Coupe du monde 2018, n’incitent pas à l’optimisme. « Cela fait dix ans que le projet a été lancé, et il n’y a toujours pas eu la moindre naturalisation », s’indigne Josep Colomer, en massant ses mollets. « Or, d’après les règlements FIFA, il faut vivre cinq ans sur le territoire national pour pouvoir prétendre à une naturalisation. Pourquoi enverrait-on nos joueurs dans des clubs européens si on voulait en faire des Qataris ? » Difficile à dire, tant la traçabilité de ces derniers reste incertaine. « Normalement, la règle est censée les empêcher de monter une équipe de toutes pièces », affirme Jean-Marc Guillou, qui connaît bien la problématique puisque Aspire est un concurrent farouche de ses académies. « Après, en Afrique, cette règle, tout le monde l’ignore. J’ai des joueurs qui ont été sélectionnés avec l’équipe du Mali alors qu’ils n’étaient pas maliens il y a un an. Qui va vérifier ? » Josep Colomer, lui, invoque l’argument du timing : « Nous sommes désormais à moins de cinq

ans du Mondial et il n’y a plus assez de temps pour naturaliser les joueurs. On devrait enfin nous foutre la paix ! »

Ali, lui, déclare la guerre, et étale son faisceau de présomptions : « À Aspire, l’argent ne manque pas. Quand tu demandes 100 millions, on te les donne. Dès lors, si la logique est vraiment humanitaire, je me demande pourquoi ils n’ont pas construit leur propre centre de formation en Afrique, plutôt que de louer les installations de Diambars ? » Bonne question. De source interne, le projet existe, mais il reste inexplicablement dans les cartons. « Depuis 2010, ils répètent sans arrêt qu’ils ont déjà acheté un terrain. Mais je n’ai toujours pas vu un ouvrier poser la moindre pierre. Ils ne construisent rien qui pourra subsister après leur départ. » De son côté, Josep Colomer plaide la bonne foi et évoque des blocages administratifs : « Cela fait six ans qu’on essaie de construire, sans succès. Je ne vais pas vous apprendre que la bureaucratie sénégalaise n’est pas la plus rapide du monde. » Le sujet est sensible. Il semble indiquer que le projet est avant tout prévu à moyen terme. Jusqu’en 2022 plus précisément, date à laquelle expire le contrat passé avec Eupen. Coïncidence ? Difficile à croire. D’autant plus que la stratégie sportive appliquée par les dirigeants espagnols ne semble, elle non plus, pas s’ancrer dans la durée. En témoigne l’absence totale de contrôle sur l’âge des joueurs : « Je viens d’avoir 30 ans, mais certains sont plus âgés que moi », se marre Ali. « Pendant mes années Aspire, j’ai passé mon temps à mentir. Tu essaies en permanence d’embellir le projet. »

## Club fantôme

Armées de vieux briscards, les équipes d’Aspire flambent depuis des années dans les compétitions de jeunes. En septembre 2010, une tournée mémorable en Espagne a tourné à la boucherie : 4-1 contre le Barça, 7-0 contre Valence, 6-2 contre le Real… Les protégés de Josep Colomer ont, en tout et pour tout, remporté 17 de leurs 19 matchs, en inscrivant la bagatelle de 60 buts. En quelques années, Aspire s’est imposé comme le roi des matchs amicaux. À défaut de rencontres plus glorieuses, puisque l’académie ne participe à aucune compétition officielle, ni à aucun championnat national. Les mauvaises langues ont une explication toute trouvée à cette

étrange politique sportive. Elle permettrait à Aspire de ne pas affilier ses joueurs aux différentes fédérations, et donc d'éviter toute ingérence dans ses affaires. Interrogé à ce sujet par la presse sénégalaise, Lamine Savané, le directeur d'Aspire Afrique, s'est offusqué : « C'est faux, nous avons toujours travaillé en partenariat avec la Fédération sénégalaise de football. Nous avons rencontré les différents ministres pour leur expliquer notre projet. » Dans la suite de cette interview, Savané n'est pas avare de compliments quant aux résultats de l'académie. Mais son vocabulaire est révélateur : « Personne ne peut avancer que les produits finis de l'académie ne sont pas de qualité. Par exemple, 11 des 18 joueurs sénégalais qui ont pris part à la CAN des moins de 17 ans sont issus de notre institut. » Quand on regarde précisément ces listes de convocation, un détail frappe : le nom « Aspire » n'apparaît nulle part. À la place, un club intrigant, affilié à la Fédération, et que pourtant personne ne connaît : « Excellence Foot ». « C'est un club fantôme, une coquille vide qui marche sur le même principe qu'une société-écran », affirme Ali, sans hésiter. Le but de la manœuvre ? Utiliser ce club factice pour retirer 100 % des bénéfices en cas de transfert.

La perspective de plus-values massives serait donc le motif réel du projet. Les tours de passe-passe se multiplient en tout cas sur le marché. En mars 2012, l'agent belge Bertrand Crasson se félicitait maladroitement, dans les colonnes de *Sudpresse*, d'avoir œuvré au transfert de joueurs mineurs : « Je travaille avec Aspire. Nous venons de placer sept joueurs de la génération 1995 au CSKA Sofia. » Une « affirmation mensongère » démentie à l'époque par l'Émirat, qui a accusé l'agent d'avoir œuvré unilatéralement, en toute illégalité. Josep Colomer en rajoute même une couche : « Vous croyez vraiment que le Qatar compte sur le transfert de trois mineurs pour gagner de l'argent ? C'est ridicule. » Avant de remâcher son élément de langage préféré : « On n'est pas là pour faire du business. » Pourtant, en termes d'affaires, le lobby espagnol qui règne sur Saly n'est pas maladroit. Dans cette fine équipe, on retrouve des anonymes, comme les cinq entraîneurs du programme, mais aussi des pointures telles que Sandro Rosell, l'ancien président du FC Barcelone. Grand ami de Colomer, Rosell gérait il y a encore quelques mois Bonus Sport Marketing (BSM), la boîte qui conseillait Aspire et pilotait le programme. Il est aujourd'hui accusé d'être à la tête d'une « organisation criminelle transnationale », et de fraude fiscale par la justice espagnole… L'objet présumé du délit ? Des montages financiers douteux qui lui auraient permis de s'approprier

15 millions d’euros de droits télé avec la complicité de la Confédération brésilienne de football et d’une société basée au Qatar.

### Châteaux en Espagne

En attendant que la justice éclaircisse les responsabilités, Colomer l’assure : « Le programme est maintenu. » Débarqués de tout le continent, les enfants continuent donc d’affluer dès l’âge de 13 ans. Déracinés, coupés de leur famille, ils perdent parfois les pédales une fois arrivés : « Je me rappelle un garçon qui venait d’Ouganda. Pendant un dîner, il a dit que le poulet n’était pas bon, qu’il n’en voulait pas », peste Ali, qui lui avait trouvé le poulet très bon. « Ce gars-là, avant de venir à Aspire, il vivait dans une baraque qui menaçait de s’écrouler ». Bref, des bidonvilles à l’opulence, le choc peut être rude. S’il faut bien reconnaître un mérite à Aspire, néanmoins, c’est celui de se montrer généreux avec ses protégés. Pendant toute la durée de leur formation, les enfants sont salariés et gagnent de 75 000 à 300 000 francs CFA par mois (de 115 à 460 euros, NDLR), une somme considérable en Afrique. « C’est un véritable rêve. C’est du jamais-vu », se félicite à ce sujet Lamine Savané. Approché en marge de l’entraînement, Bakary, un jeune espoir gambien, profite à fond de cette bénédiction : « Grâce à Aspire, ma vie a changé du tout au tout. » Et le défenseur d’afficher sereinement ses ambitions, à travers le grillage qui borde les terrains : « Personnellement, j’aimerais bien jouer en Liga. » Histoire de suivre l’exemple de l’international sénégalais Diawandou Diagne, recruté en 2014 par le FC Barcelone, ou celui du défenseur malien Ibrahim Diallo, qui a signé à Valence à l’âge de 18 ans, avant de revenir tous les deux faire leurs classes à Eupen. Pour le meilleur, et pour l’Aspire.

## ENTRETIEN

## Benoît You et Mathieu Chupin

### « En Afrique, on vient chercher de la main-d’œuvre bon marché. »

On l’a vu, les joueurs africains sont livrés aux appétits de structures opaques, qui ont envahi le continent et organisent l’exode. Doit-on parler de simple business honteux ou de véritable trafic d’êtres humains ? De l’ouverture d’un nouveau marché dérégulé ou de traite pure et simple ? Entre deux bières sirotées au bord de la piscine de Sol Béni, Benoît You, directeur général de l’ASEC Mimosas, et Mathieu Chupin, président du Dakar Sacré-Cœur, livrent leur regard sur le phénomène lors d’un entretien croisé. Ils dénoncent le manque de vision des institutions, la concurrence déloyale de certaines structures et le combat inégal que livrent certaines instances africaines face aux clubs européens.

**Pourquoi le joueur africain est-il autant recherché par les clubs européens ?**

M. C. : Le continent est rempli de talents bruts. À l’âge de 7 ou 8 ans, si on compare intrinsèquement, le footballeur africain a des qualités qui sont parmi les meilleures au monde. Sur ce plan, on se rapproche de l’Amérique latine.

B. Y. : Sauf qu’en Afrique les joueurs sont beaucoup moins chers. En Afrique on vient chercher de la main-d’œuvre bon marché. Il y a un côté : « On va faire un super coup sans trop payer. »

M. C. : C’est rageant mais les indemnités de transferts n’ont rien à voir. Entre un Sénégalais et un Brésilien, à talent égal, le montant qu’on va percevoir peut varier de un à dix… Lucas Moura, par exemple, ils l’ont acheté combien au PSG ? 40 millions d’euros (rires) ?

**À quel moment les joueurs africains sont-ils recrutés ?**

B. Y. : On s’aperçoit que les clubs européens recherchent des garçons âgés de 18 ou 19 ans. Plus vieux, c’est compliqué. Parce qu’ils estiment déjà qu’il y a un problème sur l’âge, et parce qu’ils pensent que les garçons auront besoin au minimum d’un an ou deux pour s’adapter.

M. C. : C’est pourquoi ils ne payent jamais les transferts directement, sauf si tu as un joueur qui crève vraiment l’écran.

B. Y. : Cela nous est arrivé en 2010 avec Gohi Bi Cyriac, qui avait mis 21 buts en championnat. Dans la foulée, on le transfère pour un million d’euros au Standard de Liège. C’est énorme. Mais, la plupart du temps, on est dans une fourchette de transferts qui se situe entre 200 000 et 300 000 euros.

**Comment expliquer que le footballeur africain soit aussi peu cher ? Les règles de la FIFA concernant les indemnités sont pourtant très claires : 90 000 euros au moins par année de formation !**

M. C. : C’est de la foutaise ! Tout le monde sait que quand on parle du continent on ne va pas payer les indemnités intégralement. On te dit : « Il a fait cinq ans chez toi, théoriquement il faudrait qu’on paye 450 000 euros. Mais tu te rends compte, 450 000 euros ! On ne va pas prendre un tel risque pour ton joueur. »

**Quel est le risque ?**

M. C. : Ce qu’ils appellent le « risque », c’est le fait que les joueurs n’ont pas été formés comme les joueurs en Europe. Ils n’ont pas vécu dans le même milieu, donc il y a une possibilité pour qu’ils n’arrivent pas à s’adapter sur le plan social ou sportif. Il y a aussi le fameux changement de température…

B. Y. : Les clubs européens ont toutes sortes d’arguments, ils ne sont jamais à court. Du coup, ils nous demandent de partager les risques. Les clubs portugais sont des spécialistes. Ils te disent : « On ne paye rien maintenant, mais on fait 50-50 sur le prochain transfert. » Derrière, ils prennent des jeunes à la pelle, ils leur filent 800 euros par mois chacun, ils les entassent dans des appartements et les font jouer en équipe B, en attendant l’éclosion d’un talent. Au final, ils se retrouvent avec 80 joueurs dans leur effectif et puis voilà, on verra bien celui qui marche.

M. C. : On est forcés de compter sur les pourcentages à la revente. Si un joueur perce, on obtient 50 % lors de son transfert. On se retrouve avec un système de tiroirs.

B. Y. : Mais c’est totalement injuste comme fonctionnement. Ils nous demandent à nous, qui avons déjà investi de l’argent dans la formation d’un joueur, de continuer à prendre le risque avec eux. Mais s’il n’y a pas de vente derrière tu l’as dans l’os. Le risque que l’on prend, c’est quoi ? Investir sur un pari ! Pour une structure comme la nôtre, recruter un joueur de 12 ou 13 ans, c’est prendre un risque très important, car tu ne sais pas ce qui va se passer durant les six ou sept années qui suivent. Tu n’as aucune garantie. Le meilleur à 13 ans, c’est rarement le meilleur à 18, et surtout à 20.

M. C. : Je me rappelle un gamin qu'on a formé, Ibrahima Sy. Un gardien exceptionnel. Lyon et Marseille l'avaient repéré. Son père installé en France a fait des démarches de regroupement familial, donc le joueur a pu partir avant ses 18 ans. Du coup, on s'arrange avec l'OM, le gosse signe gratuitement, on signe une convention, la FIFA accepte. Il n'y avait aucun problème. À 17 ans à peine, le petit rentre à la place de Mandanda contre le Benfica Lisbonne, en match amical. Il est dans le groupe, aux portes d'être troisième gardien à Marseille. Et puis d'un coup, sans prévenir, le gosse pète un câble. Il commence à avoir des sautes d'humeur, alors qu'il n'est personne encore. Résultat des courses : il se fait mettre au placard. Deux ans après, il quitte Marseille. Libre. Moralité : notre belle convention ne sert à rien.

B. Y. : Tu conserves des droits, mais 50 % de zéro, ça fait zéro.

M. C. : Trois mois après, Ibrahima signe pro à Lorient, on n'a absolument rien reçu. Des cas comme ça, il y en a des tonnes.

**En sachant ça, quand le club refuse de payer directement lors du transfert, vous ne pouvez pas refuser ? Pourquoi n'insistez-vous pas davantage lors des négociations ?**

M. C. : On est obligés d'accepter. Mettez-vous à notre place. Prenons un joueur qui a réussi un essai, à Lille par exemple. Lille nous dit : « Bon voilà, on ne peut pas payer intégralement les indemnités de formation. On ne peut pas non plus payer tout de suite, on a des soucis de liquidités. On vous propose un plan sur plusieurs années. » Vous ne pouvez pas dire : « Non, si vous ne payez pas tout, on garde le garçon. » Parce que derrière, il faut se ramener devant la famille et leur expliquer la situation. Vous voyez le tableau ? « Salut, coco, désolé mais ça ne s'est pas fait avec Lille, t'as loupé un contrat à 3 000 euros par mois. Tu vas rester chez nous avec un salaire mensuel de 150 000 francs CFA. » (Environ 225 euros.) C'est impossible !

B. Y. : On ne peut pas briser le rêve des enfants.

M. C. : Il existe plusieurs exemples de garçons libérés gratuitement parce qu'on a privilégié les enjeux humains plutôt que financiers.

B. Y. : Les clubs le savent. Tous les gamins africains rêvent de l'eldorado européen. Ils n'ont qu'une aspiration, celle de quitter leur pays. Pour les jeunes Africains, le football est un moyen d'accéder à l'Europe plus

facilement que par bateau. Même pour 800 euros, il y en a qui te mettent une pression dingue.

**Les Brésiliens aussi rêvent de l'Europe, cela n'empêche pas les clubs locaux d'avoir de belles indemnités…**

B. Y. : La principale différence avec l'Amérique du Sud, c'est que le joueur brésilien peut avoir un salaire correct au Brésil. Donc finalement, partir du Brésil, ce n'est pas vital pour lui.

M. C. : Il va toucher ses 3 000 ou 5 000 euros dans son club, la pression est moins forte car la famille n'a pas faim.

B. Y. : C'est pourquoi les clubs brésiliens sont capables de garder leurs meilleurs éléments jusqu'à un certain point. Regarde l'exemple de Neymar, qui est resté quelques années au pays avant de signer à Barcelone. Ils arrivent ainsi à faire monter la valeur de leur championnat. Alors que le joueur africain veut absolument partir, n'importe où et à n'importe quelles conditions.

**Quelles sont les destinations privilégiées ?**

B. Y. : Les circuits ont beaucoup évolué. La seule chose que l'on peut dire, c'est que ce n'est plus seulement l'Europe qui est concernée. De nouveaux marchés ont émergé.

M. C. : Récemment, on a transféré Moussa Koné à Zurich et Sidy Sarr en Belgique. Tous les autres transferts sont des destinations exotiques.

B. Y. : Pour les très bons joueurs, rien ne change vraiment, tu n'as pas de difficultés pour les envoyer en France ou en Espagne. Après, le joueur moyen a aussi ses circuits. Il y a la Moldavie, la Suède, le Maroc, le Qatar, la Thaïlande…

M. C. : L'Inde aussi, ça devient un délire. C'est le circuit préférentiel des joueurs très âgés. Ils ne prennent que des anciennes gloires. Leur championnat, c'est Bollywood, c'est un show.

B. Y. : Il y a des marchés qui se sont ouverts, alors qu'ils n'existaient pas il y a dix ans. Ce qui fait que le niveau du championnat local ne cesse de baisser. Aujourd'hui, tu as peut-être les 1 000 meilleurs joueurs ivoiriens qui ne jouent pas en Côte d'Ivoire. Résultat : tu te retrouves avec une compétition où il n'y a plus de spectacle, plus d'attrait, plus de sponsors.

Plus personne ne vient au stade. Du coup, tu n’as plus de rentrées d’argent. Et tu payes tes joueurs 200 000 francs CFA.

**Main-d’œuvre talentueuse, pas chère et facilement influençable, le joueur africain est une aubaine pour les recruteurs européens, ainsi que pour les agents de joueurs. Le nombre d’académies censées les former a explosé ces dernières années.**

M. C. : Mais elles n’ont d’académies que le nom. Le plus souvent, on parle d’un terrain vague et d’un ballon crevé, que se partagent cinquante gamins. À côté de ce chiffre, combien il y a de vrais clubs formateurs sur le continent ?

B. Y. : Tu les comptes sur une main ou deux…

M. C. : Ouais, deux mains au maximum. Les académies indépendantes, c’est-à-dire les centres de formation qui ne sont pas rattachés à un club, c’est un phénomène qui n’existe pas en Europe.

B. Y. : En Afrique, ça pullule.

M. C. : La question qu’il faut se poser, c’est qui se cache derrière cette multitude de structures ? La réponse, on la connaît : ce sont les clubs européens. Souvent, tu as un intermédiaire ou un agent qui alterne entre l’Afrique et l’Europe. Le mec vient chercher les joueurs, puis les ramène dans le club qui le finance et où il a ses entrées. À la petite académie, il va donner 10 000 euros au lieu des 90 000 prévus. Cela se passe comme ça.

**Comment vivez-vous cette concurrence exacerbée ?**

B. Y. : Mal, pour plusieurs raisons. Entendons-nous bien : je ne parle pas ici de la concurrence des autres clubs professionnels, cela ne me pose aucun problème, cela crée l’émulation. Non, ce qui me gêne, ce sont ces petites académies de quartier qui bloquent les joueurs et refusent de nous les envoyer car ils espèrent pouvoir les faire partir eux-mêmes à 14 ou 15 ans, afin de gagner un peu d’argent.

M. C. : C’est un gros problème. À la base, les gamins ont des aptitudes physiques et techniques géniales ! Mais à partir de 10 ans, quand il faut apprendre correctement les fondamentaux, ils le font sur des terrains vagues pourris et bosselés, où faire une passe à 3 mètres devient un exercice de style. Bref, à cause de tous nos soucis d’organisation et du manque de moyens, ces gamins qui ont un talent fou perdent énormément de choses.

B. Y. : Ils se font rattraper et doubler royalement par des gens moins talentueux mais mieux formés…

M. C. : Dans ces petits centres, c'est le désert en termes de formation.

B. Y. : Un bon talent de 14 ans, pour qu'il progresse, il faut le faire bien travailler. Avec un bon terrain, un bon ballon, une bonne scolarité aussi. Certes, il y a des enfants qui sortent de la rue et qui deviennent des champions, mais ce n'est pas la norme.

M. C. : Le problème, c'est que le ministère et la fédération n'encouragent pas ceux qui travaillent bien. Ceux qui investissent vraiment dans la formation. C'est ça, le drame.

B. Y. : On les place au même niveau que nous, alors qu'ils n'investissent rien ! À l'ASEC, pour former un joueur de qualité, on peut dépenser environ 500 000 euros. Eux, ils achètent juste des plots et un ballon…

M. C. : C'est de la concurrence déloyale.

**Ces structures évoluent en dehors des fédérations. Comment expliquer leur prolifération ?**

M. C. : L'argument clef de tous les responsables de ces structures informelles est très simple. Ils vont embobiner en cachette le gosse et sa famille : « Ne va surtout pas dans un club affilié à la Fédération, tu vas avoir les pires problèmes pour t'en dégager, je ne pourrai pas t'emmener en Europe. »

B. Y. : « Ils vont te faire signer un contrat, tu auras les pieds et poings liés. »

M. C. : « Viens plutôt dans mon académie, je vais te faire partir rapidement, j'ai des contacts à Barcelone. »

B. Y. : On fait rêver des gamins grâce à la promesse de les faire partir plus vite, contre de l'argent payé par la famille. C'est un véritable scandale.

**En parlant de ces structures non affiliées, impossible de ne pas parler du cas Aspire…**

M. C. : C'est vrai, même si ce n'est pas comparable. Les petites académies informelles font un business de la misère, alors qu'Aspire a des moyens infinis. Lamine Savané, c'est un copain, mais je lui ai toujours dit que ses pratiques posaient un problème. Qui plus est quand on convoque en

sélections nationales des gamins issus d'Aspire, recrutés et déracinés quand ils étaient mineurs.

**Au Sénégal, après leur formation, ils les font transiter par des clubs comme Excellence Foot, avant de les faire réapparaître discrètement dans les fichiers de la Fédération…**

M. C. : C'est vraiment biscornu. Aspire n'est pas affilié à la Fédération sénégalaise, ce qui facilite le recrutement car ils échappent à la réglementation en vigueur sur le transfert international des mineurs. Qu'il y ait un jeune Camerounais qui vienne pour sa scolarité à 15 ans au Sénégal, ça ne va pas faire un séisme. Cela échappe à tous les radars locaux. Et à 18 ans il réapparaît avec une affiliation discrète qui lui permet d'aller en Belgique. Tout le monde ferme sa gueule parce que c'est le Qatar et que le Qatar aide à droite et à gauche.

**Sans les transformer pour autant en esclavagistes…**

M. C. : Ce ne sont pas des esclavagistes… Les gamins d'Aspire, ce ne sont pas des esclaves. Ils sont payés, logés et nourris, ils vont en Europe ensuite pour les meilleurs…

**Ils disent que c'est un projet humanitaire…**

M. C. : Mais Campora le disait partout à l'époque quand Monaco était partenaire d'une académie à Dakar. Il disait : « J'ai un projet humanitaire au Sénégal. » Sauf que lors des transferts de Salif Diao et de Moussa Ndiaye de Monaco à Sedan il a touché pour plusieurs millions, beaucoup plus que ce qu'il avait injecté à la base. C'est un beau discours de façade.

B. Y. : On se doute de la vérité… Leur objectif, c'est d'avoir une équipe compétitive pour la Coupe du monde 2022, ils ne peuvent pas le nier. Après, je ne peux pas critiquer le jeune qui va à Aspire. C'est compréhensible. Il y a un encadrement de grande qualité, des salaires importants. Je suis pragmatique, j'encourage tous les gens qui investissent vraiment dans la formation et qui offrent un avenir aux gamins, peu importent les méthodes. Un jeune Africain bien formé, c'est un enfant de sauvé.

M. C. : C'est pour moi une distinction qu'il faut faire avec tout le reste des académies dont on parle, où c'est glauque. Mais très glauque.

B. Y. : Après, il y a des règles que nous, on doit appliquer, les règles FIFA, et eux n’y sont pas soumis. Donc ça, c’est gênant.

**On a l’impression que même quand elles sont appliquées, ce qui arrive rarement, les règles de la FIFA sont inefficaces. Notamment en ce qui concerne le transfert des joueurs mineurs…**

M. C. : Oui, cette interdiction, c’est une hypocrisie totale. Il existe des solutions pour la contourner, notamment le regroupement familial. On peut aussi changer ses papiers.

B. Y. : C’est très facile…

M. C. : Néanmoins, historiquement et chronologiquement, cette loi sur l’interdiction du transfert de mineurs, je l’applaudis. Elle devait permettre le développement de projets de formation sur le continent africain. Quinze ans après, néanmoins, force est de constater qu’il y a encore très peu de clubs formateurs sur le continent.

B. Y. : Nous ne sommes pas accompagnés, pas assez protégés.

**La FIFA essaie pourtant d’aider le développement du football africain. Il y a notamment cette contribution de solidarité de 5 %, qui est une autre source de revenus pour les clubs…**

M. C. : Parlons-en. C’est une hypocrisie totale aussi. Le principe est simple : il y a une taxe de 5 % qui est redistribuée à tous les clubs qui ont participé à la formation du joueur entre 12 et 23 ans. Mais avec des nuances : 0,25 % pour les quatre premières années, et 0,50 % pour le reste. Ce sont donc les clubs qui ont le joueur de 18 à 23 ans qui reçoivent le plus d’argent. Et comme par hasard, quand le joueur va sortir du centre de formation, il sort à 18 ans. C’est n’importe quoi, il faudrait faire l’inverse.

B. Y. : Surtout, ce qui est incompréhensible, c’est que la contribution de solidarité n’existe que si le transfert est international. Je prends l’exemple de Yaya Touré, qu’on a formé : quand il est transféré de Monaco à Barcelone, on a un pourcentage. Quand il vient de Barcelone à Manchester City, pareil. Mais quand son frère Kolo est transféré d’Arsenal à Manchester City on n’a rien. Et de Manchester City à Liverpool on n’a rien.

**Vous n’avez pas essayé de faire bouger les choses à la FIFA ?**

B. Y. : Le problème de la FIFA aujourd'hui, c'est que quand tu vas les voir ils te disent : « Nous, on travaille avec les fédérations. » Et souvent, derrière, il y a blocage. On ne voit pas la couleur de l'argent. Il faut dire la vérité : qui élit le président de la FIFA ? Ce sont les présidents de fédérations. Donc il y a une logique clientéliste qui s'installe. La Fédération dispose de ressources importantes, et pourtant rien ne se fait. Et, quand les choses se font, elles se font de travers.

M. C. : C'est le serpent qui se mord la queue. C'est dommage qu'au XXIe siècle, il n'y ait pas une prise de conscience de la part des décideurs du continent de ce qu'est l'industrie du sport. Au Sénégal, la vision des hommes politiques, à de rares exceptions près, frôle l'amateurisme. Leur vision du sport, c'est le loisir pour les jeunes. Basta. Alors que c'est un levier de développement important, à la lisière de plein de thèmes comme l'éducation, la santé, l'économie, la diplomatie.

B. Y. : En Côte d'Ivoire c'est pareil. Quand tu parles sport à un député ou à un ministre, on a toujours du mal à te prendre au sérieux. Le sport, ça reste ludique, ça fait sourire en général. « Oh, c'est du sport ! »

M. C. : En revanche, quand tu parles pétrole et industrie lourde, là oui, les gens tendent l'oreille.

B. Y. : C'est dommage pour la jeunesse. On ne s'en occupe pas assez.

M. C. : Il faudrait une somme d'initiatives privées, petit à petit, pour faire avancer les choses… Et des relais dans les médias, des gens qui parlent, qui expliquent. Les réalités ici sont différentes. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a.

B. Y. : Après, si on est encore là à se battre, c'est qu'on y croit.

# Arnaques à la chaîne

# La jungle des agents

Depuis son ouverture à l'international, le marché des joueurs africains s'est transformé en une savane riche et fertile, où règne la loi du plus fort. Le troupeau de footballeurs, en pleine migration, a attiré toute une faune de carnivores, des grands fauves aux charognards. Parmi ces prédateurs qui s'engraissent sur le dos de proies faciles, on retrouve une espèce particulièrement répandue sur le continent : celle des agents. En théorie, ils sont cette goutte d'huile dans les rouages, ceux qui facilitent la rencontre entre l'offre et la demande. Ils sont donc accueillis en potentiels sauveurs par les ados qui aspirent à une carrière européenne. « C'est bien simple : d'un côté, il y a la misère et, de l'autre, il y a l'espoir », entame Loïc Ravenel, chercheur au Centre international d'étude du sport (CIES). « Dans ce cas de figure, il y aura toujours des intermédiaires pour profiter de ces écarts. Pour les migrants du Moyen-Orient, on parle de passeurs. Dans le milieu du football, ce sont les agents. » Dans les faits, beaucoup profitent d'un abus de position dominante face à des gamins qui les considèrent comme leur meilleure chance d'émigrer.

## Paroles, paroles, paroles…

C'est la réalité du foot business en Afrique. Bien éloignée des affaires de corruption de la FIFA ou des montages financiers scabreux d'agents stars comme Mino Raiola ou Jorge Mendes, elle est faite d'arnaqueurs à la petite semaine et de combines banales, terriblement banales même, car elles montrent à quel point certains sont prêts à briser des destins pour quelques billets. Ce monde invisible et sordide se raconte à travers les parcours d'hommes sans grand relief ni pouvoir. Parmi eux, nous avons pu remonter la trace d'un individu, ni pire ni meilleur que les autres : il s'appelle Sidy Soukouna et fait partie de ces acteurs anonymes de la jungle d'agents des bas-fonds qui rôdent sur le continent. Dans la vraie vie, il est chauffeur de poids lourds en France, mais retourne souvent à Bamako profiter de sa double nationalité franco-malienne. L'homme est un simple rabatteur pour

un plus gros poisson, basé en Espagne. Son rôle ? Le fournir en « chair fraîche ». À chacun de ses voyages, il arpente donc les terrains de la ville avec méthode, en appliquant toujours la même stratégie : une période d'observation discrète d'abord, puis un tour de charme auprès des joueurs repérés, de leur famille et du président du club. À coups de paroles cajoleuses et de documents prétendument « officiels », il fait miroiter un avenir radieux aux gamins subjugués par son bagout. Ce discours travaillé lui assure chaque fois une certaine emprise sur son public, bien aidé qu'il est, de surcroît, par la crédulité et la pauvreté de ses victimes.

Cette technique digne d'un témoin de Jéhovah, Sidy Soukouna l'a expérimentée sur Mohammed, Moussa et Massiré, trois jeunes Maliens à peine pubères. Dans le salon où les arnaqués se sont retrouvés pour raconter leur histoire, le souvenir de la rencontre avec l'intermédiaire plonge tout le monde dans un mutisme embarrassé. Honte de s'être laissé avoir, rancœur d'avoir été dupé… Seules les pales du ventilateur bringuebalent. Puis Mohammed rompt le silence : « En y repensant, faut bien avouer que c'était ridicule », glisse-t-il en préambule. À ses côtés, Ahmar Maïga, président du club de quartier, invoque l'aplomb avec lequel Soukouna les a baladés, comme pour s'excuser d'être tombé dans le piège du beau parleur : « Il nous a raconté qu'il avait amené pas mal de joueurs en test, en Espagne et ailleurs. Je me suis posé des questions, mais il présentait bien. Il nous a montré des contrats de travail en espagnol. Tout ça avait l'air sérieux. » Ce plan fignolé main par Soukouna proposait aux trois jeunes joueurs le package tout compris du rêve européen : un visa et un billet d'avion pour le Portugal, puis un trajet jusqu'en Espagne et un essai dans un club de Liga. Pour s'offrir l'aventure, il faut débourser entre 2 et 3 millions de francs CFA (entre 3 000 et 4 500 euros), un prix négocié à la tête du client auprès de chaque famille. Séduits, les parents se saignent aux quatre veines et s'arrangent avec les moyens du bord : « Mon père a carrément hypothéqué un terrain pour pouvoir payer », murmure Massiré, le plus taciturne du trio. Malgré l'ampleur du sacrifice, l'affaire est réglée en quelques jours. Les adolescents vont tenter leur chance de l'autre côté de la Méditerranée. Du moins, c'est ce qu'ils croient encore.

## Flou juridique

« Si vous avez la malchance de tomber sur un de ces charognards, c’est le début de la fin », prévient Alassane N’Dour, qui ne mâche pas ses mots pour évoquer ces agents autoproclamés qui gangrènent le foot africain. Aujourd’hui retraité, cet ancien international sénégalais découvre avec stupeur le sort réservé à la nouvelle génération. Reconverti en manager de Niarry Tally, un club de Dakar, il passe une bonne partie de son temps à surveiller ces escrocs de bas étage qui zonent le long de la ligne de touche : « Les petits clubs qui n’ont pas les moyens sont très exposés. Avec leur état d’esprit de tordus, ces mecs transforment le foot, qui est un sport digne, en un business rempli de coups bas. » Heureusement, Alassane n’est pas né de la dernière pluie. Ses joueurs savent qu’il est là pour les aider à séparer le bon grain de l’ivraie et mener les négociations, « de telle sorte que personne, ni eux ni le club, ne soit perdant ». Dans les structures où l’encadrement, voire la surveillance, est moins étroit, l’histoire s’accompagne souvent d’une même impression, celle d’avoir été au mieux trompé, au pire exploité. Vue d’Europe, la facilité avec laquelle les familles des trois amis maliens sont tombées dans le panneau peut surprendre. Vue d’Afrique, elle n’a rien d’étonnant. Il ne s’agit pas de parler de naïveté, mais plutôt de l’espoir irrésistible d’une vie meilleure qui, partout, permet au même business de prospérer. « À la vérité, ce sont même les parents qui mettent bien souvent la pression sur les jeunes », reprend N’Dour. « Pour eux, c’est une porte de sortie de la pauvreté. » Ahmar confirme avec d’autres mots : « Les parents disent qu’avoir un footballeur à la maison, c’est comme avoir un puits de pétrole. »

Si les parents sont aussi faciles à convaincre, c’est aussi qu’ils manquent cruellement de moyens et de connaissances pour s’assurer de la crédibilité de l’agent qui les sollicite. En plus de leur crédulité, la réglementation en vigueur ne leur simplifie pas la tâche. Jusqu’en mars 2014, les agents qui exerçaient officiellement devaient s’enregistrer auprès de la FIFA, qui leur délivrait une licence. Mais la pratique restait minoritaire, selon Jérôme Champagne, ancien candidat malheureux à la présidence de l’organisation : « 25 % seulement des transferts réalisés sur le continent l’étaient par des agents licenciés, ce système d’enregistrement n’a jamais permis de réel contrôle. » Depuis, l’instance mondiale du foot a supprimé les licences et le statut « d’agent sportif », remplacé par celui « d’intermédiaire ». Un statut encore plus flou, qui aggrave la situation, mais qu’importe au final. Une

famille subsaharienne, prête à payer 2 000 euros un inconnu censé emmener leur fils en Europe, ne va pas vraiment se poser la question de savoir si l'agent est licencié ou non. Le mal est bien plus profond.

## Partie de cash-cash

La confiance aveugle qu'ils avaient en leur intermédiaire, Mohammed, Moussa et Massiré l'expriment avec difficulté. Tout commence par de nouveaux passeports, savamment trafiqués, à la demande du recruteur. Ils sont censés leur garantir l'obtention des visas pour l'Europe, à l'ambassade portugaise de Dakar, où l'agent a ses entrées. Les trois amis sont euphoriques au moment de monter dans le car bondé qui les emmène pour la première fois hors des frontières du Mali. Mais les choses se gâtent une fois arrivés dans la capitale sénégalaise, aux alentours de 4 heures du matin : « Sidy nous a demandé de dormir à la gare routière », se rappelle Massiré. « Lui, il est parti dormir chez sa copine. On est restés cinq ou six heures comme ça, dans la nuit noire. On aurait dit des mendiants. » À ses côtés, Mohammed complète, avec ressentiment : « Il nous a dit de ne pas nous inquiéter, qu'il reviendrait bientôt. Mais il ne nous a même pas laissé un peu d'argent. » Déboussolés, les trois amis s'inquiètent. Vers 9 heures du matin, heureusement, le téléphone sonne : « Il nous a dit de venir le retrouver. On ne ressemblait à rien. Il a dit que ce n'était pas grave. » Pourtant, le scénario prévu va voler en éclats. Arrivés devant l'ambassade, les trois jeunes Maliens sont recalés par les portiers, à la différence de leur agent, qui parvient à entrer. Au bout de vingt minutes, ce dernier ressort. « Je me souviens de sa tête comme si c'était hier », raconte Mohammed, entre rire et larmes. « Il nous a regardés un moment. Puis il a commencé à faire de grands gestes : "Ça y est, c'est fini, on est foutus !" Il s'est accroupi contre un mur, la tête entre les mains, et il a répété "foutus, foutus". » Soukouna leur explique que l'ambassade refuse de donner des visas aux ressortissants maliens jusqu'à nouvel ordre. La faute au contexte diplomatique tendu dans le pays, selon lui. Reste une dernière carte à jouer : un coup de pouce de son contact en Espagne, aux connexions multiples. Promis, la situation se débloquera sous trois jours. D'ici là, c'est la débrouille et le système D, car Soukouna disparaît en laissant les trois amis

sur le trottoir : « On n’avait pas mangé de la journée, on n’avait pas d’endroit où dormir. On était traités comme des esclaves », élude Massiré.

Les amis finissent par trouver refuge chez une âme charitable, qui les invite chez elle, dans la banlieue de Dakar. S’ensuit une longue attente, sans autre occupation que de tressaillir au moindre coup de téléphone : « On sentait que ça tournait mal. Au début, on s’est dit qu’on allait rentrer, que ce n’était pas la fin du monde. Puis on a repensé à nos parents. Quand tu quittes le foyer familial, c’est que tu es un homme. Tu dois subvenir à tes besoins et t’accrocher », explique Massiré. « On n’a rien dit à nos proches, pour ne pas les inquiéter. » Après trois jours de doutes, Soukouna leur donne finalement rendez-vous à l’ambassade. Sur le chemin, le trio exulte, se voit déjà dans l’avion pour Lisbonne. Mais le rêve s’envole, une seconde fois : « Pas de visas pour les Maliens. » La réponse des autorités n’a pas changé d’un pouce. Les regards éberlués se tournent vers l’agent, qui ne se démonte pas. Pour Soukouna, qui feint la surprise, tout l’enjeu est de sauver les apparences. Il assure que tout va bientôt s’arranger, que toute cette histoire n’est qu’un malentendu. N’importe quoi pour éviter les esclandres, déguerpir et disparaître dans la nature. Après cet épisode, il ne décrochera plus jamais son téléphone : « On a essayé de le joindre mais, après deux jours de silence, on a compris qu’il s’était envolé », résume Moussa avec dégoût. Soukouna est parti, emportant avec lui les économies et les espoirs de familles entières. La technique est sordide, mais les résultats sont là. En quelques jours, l’intermédiaire a quasiment gagné 9 millions de francs CFA (13 700 euros) sans investir un centime.

## Gros pigeons

Si la technique demeure artisanale, le rendement, lui, est industriel. Composés d’un agent et de plusieurs rabatteurs, ces petits réseaux essaiment sur le continent comme des boutons sur un visage adolescent. Parfois, certains mettent en place le même business à plus grande échelle, pour former un réseau pyramidal sur plusieurs pays, qui leur permet de multiplier les arnaques et les rentrées d’argent. L’une des antennes de cette coopérative de l’esbroufe se situe à Accra, la capitale du Ghana, où des milliers de jeunes aspirent à prendre la tangente grâce au foot. Il faut dire

qu’Accra est représentative des inégalités que peuvent offrir les sociétés ouest-africaines. D’un côté, il y a ces *malls* flambant neufs, ces terrasses bon chic bon genre, et ces quartiers résidentiels où les maisons cossues se cachent derrière de hauts murs d’un blanc immaculé. De l’autre, des bidonvilles géants, comme celui de Nima, situé à deux pas des mosquées historiques du centre-ville. Ici, les rues sont en terre battue, qui se transforme en boue à la moindre averse. Le tout-à-l’égout circule en plein air, dans de profondes rigoles creusées au milieu d’un dédale de ruelles, flanquées de planches bringuebalantes qui permettent de traverser. Les maisons sont en dur mais surmontées de toits de tôle anarchiques. Pour la jeunesse, peu de possibilités. Ceux qui ne parviennent pas à devenir footballeurs sont condamnés à échouer dans un de ces nombreux cybercafés du coin, où les ados se font passer pour de belles jeunes filles en quête de vieux Européens sur les sites de rencontres. Bref, le terreau est fertile.

À quelques encablures de ce quartier populaire, la Fédération ghanéenne de football s’est installée dans un immeuble où s’affichent les visages des gloires locales passées, d’Abedi Pelé à Michael Essien, en passant par Samuel Kuffour. C’est ici que nous retrouvons Sannie Ibrahim, ancien reporter pour l’antenne locale de la BBC, qui a mené l’une des enquêtes les plus abouties sur le réseau d’agents véreux qui sévissaient au Ghana. Pour lui, tout a commencé il y a une quinzaine d’années, au début de sa carrière de journaliste sportif. Article après article, témoignage après témoignage, il découvre les histoires, toutes plus glauques les unes que les autres, de jeunes joueurs africains en détresse, comme ce garçon nigérian abandonné en Thaïlande par son agent, contraint de se prostituer pour survivre : « C’est là que j’ai décidé de m’immerger dans le monde du football pour comprendre ce qui se tramait », rembobine-t-il. Sannie Ibrahim s’improvise alors « chasseur d’escrocs » et découvre un site Internet proposant monts, merveilles et essais en Europe aux jeunes Ghanéens : « Ils assuraient à tous les jeunes de signer dans les meilleurs clubs européens, à la condition que les parents payent une certaine somme d’argent. Grâce à mon expérience en journalisme sportif, j’ai compris que cela ne tenait pas debout. Pour un essai dans un club normal, il n’y a pas besoin de payer. » Entouré de son équipe, Sannie se fait passer pour un footballeur ghanéen prêt à payer pour avoir sa chance. De message en message, leur interlocuteur, un certain « Chief », ne tarde pas à mordre à l’hameçon et leur envoie une lettre « officielle » de

Manchester United… fausse, évidemment. Au fil des échanges, Sannie Ibrahim découvre que « Chief » n'est pas basé au Ghana, mais à Lagos, au Nigeria. Au bout de quelques mois, une rencontre est organisée, dans le hall d'un grand hôtel. La BBC met la police nigériane dans la confidence et envoie Sannie Ibrahim au rendez-vous, armé d'une caméra cachée et d'une valise remplie de faux billets, censés représenter les 10 000 dollars promis à l'agent. « C'était un peu comme dans un film », s'amuse le désormais responsable de la communication de la Fédération ghanéenne, vite soulagé dans sa mission par l'intervention de la police. Le répertoire du portable de Chief, fouillé par les enquêteurs, est éloquent : « Il avait enregistré plusieurs numéros au nom de "Mugu". Chez nous, ça veut dire "pigeon". Il y avait "Mugu 1", "Mugu 2", "Mugu 3", "Mugu 4", et ainsi de suite. Autant de chiffres que de victimes. Moi, j'étais le Mugu numéro 1. J'avais cet honneur car je promettais plus d'argent que les autres. Pour lui, on était de bons gros pigeons. » La suite des investigations permet de comprendre que Chief disposait de relais dans la majorité des pays d'Afrique de l'Ouest et arnaquait ses victimes par correspondance, en se faisant payer via Western Union. Il a purgé quelques mois de prison avant d'être relâché. « Aujourd'hui, il a sûrement dû reprendre sa place sur le marché », suppose Sannie Ibrahim, qui a reçu de nombreux prix pour son enquête.

## Bouger, bouger

De Sidy Soukouna à Chief, l'ampleur de l'arnaque diffère, mais le mode opératoire reste le même : formuler des promesses illusoires pour gratter quelques milliers d'euros. C'est facile et, à tous les coups, les intermédiaires sont gagnants. S'ils tombent sur un joueur qui n'a pas le niveau, ils le tondent avant d'en trouver un nouveau. Et s'ils dénichent un vrai talent ils l'exploitent, à mi-chemin entre la poule aux œufs d'or et la vache à lait, en le baladant dans un maximum de clubs étrangers, parfois en dépit du bon sens sportif ou humain. L'idée ? Multiplier les transactions, et donc les commissions qui finissent dans leur poche. Loïc Ravenel, spécialisé dans les flux migratoires liés au sport, décrypte parfaitement le mécanisme en place : « Plus on fait bouger un joueur, plus on crée de la valeur. C'est d'autant plus vrai avec les footballeurs africains, qui partent du continent avec une valeur vraiment très faible. Il y a quelques années, on a

observé qu'ils changeaient de club tous les 2,8 ans en moyenne. Outre le fait que les expatriés bougent toujours plus car ils ont moins d'attaches, ce chiffre s'explique surtout par le fait que les joueurs africains ont moins de réseau ou de capital que les autres. De fait, ils sont plus dépendants des agents, qui ont tout intérêt à les faire bouger. Ces derniers tiennent un rôle primordial dans la gestion des flux de footballeurs. »

Dans ce monde où tout est affaire de rendement, de profit et de retour sur investissement, les joueurs africains se retrouvent ainsi ballottés comme des fétus de paille d'un bout à l'autre de la planète. Pas besoin d'aller bien loin pour trouver un exemple frappant de destin frappé du sceau du marché. Il suffit de quitter Sannie Ibrahim et de prendre la direction d'Ablekuma, un quartier périphérique et tranquille d'Accra. C'est là qu'on retrouve l'homme dont la vie et la carrière racontent la genèse du foot business africain. Ce pionnier, c'est Nii Lamptey, devenu aujourd'hui directeur de la Glow Lamp International School, une école maternelle financée par ses soins. Depuis son bureau, l'ancien footballeur se lance dans une introspection lucide pour expliquer cette reconversion : « Toute ma vie, j'ai été victime de mon manque d'éducation ; aujourd'hui, j'ai compris à quel point il est important de savoir lire et écrire pour exploiter son talent. » Gamin, Nii Lamptey a été victime de son ignorance, mais aussi des appétits qui entouraient son immense talent. Et quand on parle de Nii le mot « talent » n'est pas galvaudé, même si son nom a été oublié du grand public. Il n'y a qu'à voir comment Pelé, la légende brésilienne, l'avait adoubé à la face du monde, quand il avait à peine 14 ans : « Nii Lamptey est mon héritier. »

## L'odyssée de Nii

Pour Nii, tout a commencé dans les bidonvilles d'Accra, où il compose avec une mère despotique et un père alcoolique qui lui écrase ses mégots de cigarette brûlants sur la peau, les soirs où ça ne va pas : « J'en ai gardé des cicatrices à vie », élude rapidement l'ancien prodige, qui ne s'attarde jamais bien longtemps sur cette enfance marquée par des raclées monumentales et des nuits passées à fuguer. Alors tous les jours, le gamin chasse ses idées noires en jouant au ballon. Son talent est vite remarqué, à tel point que les clubs de son quartier s'arrachent le phénomène : « Certains en venaient

carrément aux mains pour me recruter », s'amuse-t-il. « Un soir, la police a dû m'escorter jusque chez moi… Je rendais les gens fous ! Moi, je voulais seulement jouer au foot, je ne comprenais rien. » À l'âge où la majorité des gosses jouent dans les cours de récré du monde entier, lui est déjà l'objet de toutes les convoitises. Une constante qui le poursuivra toute sa vie.

À l'adolescence, les rapaces rôdent autour de la pépite, dont le talent brille chaque jour un peu plus, jusqu'au feu d'artifice de la Coupe du monde des moins de 16 ans, qu'il irradie de sa classe, en 1990 : « Quand Pelé a prononcé sa fameuse phrase à l'issue de la compétition, tous les médias s'en sont emparés. Je suis devenu le centre de l'attention, cela m'a mis beaucoup de pression », analyse-t-il avec recul, conscient que tout est allé trop vite : « Mais je ne lui en veux pas, c'était avant tout un grand honneur. » Dans son entourage, un aréopage d'amis conseillers, d'hommes d'influence et de courtisans tente de prendre son sillage. Mais, pour sa future carrière, Nii décide de faire confiance à Stephen Keshi – capitaine du Nigeria, connu dans toute l'Afrique –, qui se rend à Accra pour rencontrer le petit génie et lui proposer de venir chez lui, à Lagos, d'où il compte lui arranger un transfert à Anderlecht, en Belgique. Seul problème : l'hostilité de la Fédération ghanéenne. « Les autorités m'avaient confisqué mon passeport, donc j'ai dû me débrouiller », assure l'ancien espoir. Planqué sous la banquette arrière d'un taxi cabossé, Nii parcourt pendant deux jours entiers les routes cahoteuses du Togo, du Bénin et du Nigeria, en toute illégalité : « Chaque fois qu'on arrivait à proximité d'une frontière, je devais descendre de voiture et passer à pied par la brousse, pour les retrouver de l'autre côté », se souvient-il.

## Talent d'ébène

À Lagos, Lamptey reçoit les faux papiers tant désirés et monte dans l'avion, direction l'Europe. C'est ainsi qu'il débarque à Bruxelles, à peine âgé de 16 ans. Sans ami, sans argent et sans parler un mot de français. À l'arrivée, les dirigeants d'Anderlecht sont méfiants : « Ils m'accusaient d'être un imposteur. Il a fallu que je fasse quelques touches de balle sur le terrain pour leur prouver que j'étais bien celui qu'ils attendaient. » Lamptey signe son premier contrat professionnel. C'est le début d'une période glorieuse. Anderlecht découvre un de ses premiers « talents d'ébène » –

comme on les appelle dans le championnat belge –, ce qui va encourager le club à persévérer, par la suite, dans la filière africaine. Mais, à l'époque, l'arrivée de joueurs du continent est encore marginale, et entourée de folklore : « Pour me présenter aux fans, on m'avait caché dans une boîte géante, enrubannée comme un cadeau de Noël. On m'a amené comme ça à la présentation. Les dirigeants ont ouvert le colis, et je suis sorti d'un coup ! Le public était ravi. » Il y a de quoi : pour sa première saison, Lamptey impressionne, au point de marquer 7 buts en 14 matchs. Il réalise, dans la foulée, une performance éblouissante lors de la Coupe du monde des moins de 17 ans, qu'il remporte avec le Ghana, devant l'Italie d'Alessandro Del Piero ou l'Argentine de Juan Sebastián Verón. Entre deux passements de jambes, Lamptey s'affirme alors comme un des joueurs les plus *bankables* du moment. Un Freddy Adu avant l'heure.

En coulisses, les intermédiaires se déchirent pour s'occuper de ses intérêts. Celui qui va finalement emporter la mise est un agent italien, dénommé Antonio Caliendo, connu pour s'être par la suite occupé de David Trezeguet. Ce dernier va faire signer à Lamptey un contrat très contraignant. Mais Nii n'y voit que du feu : « Je ne comprenais rien, alors je signais sans regarder. Je ne savais même pas écrire une seule lettre de l'alphabet. » Le contrat stipule que l'agent touchera 25 % sur chaque transaction. Lamptey ne le sait pas encore, mais c'est le début de la fin. Désormais, il n'est plus maître de son destin. En silence, il devient une marionnette livrée à la spéculation sur le marché des transferts, qui vont bientôt s'enchaîner de manière frénétique. Contre son gré, il est d'abord transféré en 1993 d'Anderlecht au PSV Eindhoven, où il a la lourde tâche de succéder au Brésilien Romario sur le front de l'attaque. Mission accomplie, avec brio : le joueur inscrit 10 buts en 22 matchs, sous les encouragements d'un public conquis.

## Carrière détruite

Mais ce n'est visiblement pas assez pour Caliendo. Plutôt que de privilégier l'aspect sportif et la carrière de Lamptey, l'Italien va activer ses réseaux pour un nouveau transfert, à Aston Villa. Contre la volonté du joueur, encore une fois. La courbe de progression de l'enfant star suit alors

une trajectoire inverse à celle du compte en banque de l'agent italien. En quatre saisons, Lamptey est parachuté dans cinq clubs différents : Aston Villa, Coventry City, Venezia, puis l'Unión Santa Fe, en Argentine… Une lente descente aux enfers. Baladé d'hôtel en hôtel, dans des pays qu'il connaît à peine, Nii Lamptey se perd dans les affres du foot business : « À partir de mon passage à Villa, c'était très dur. J'étais une semaine à Birmingham, une autre en Afrique avec la sélection, puis une autre en déplacement en Angleterre. Je n'avais aucun repère. » Les critiques s'accumulent, la confiance s'évapore. En Argentine, voyant que sa carrière est à l'arrêt, le joueur sombre dans la dépression. Celle-ci tourne au désespoir lorsque Nii perd son fils, encore en bas âge, qu'il avait baptisé Diego, en hommage à Maradona, l'idole du football argentin. C'est le trou noir. Le coup de grâce. C'est le moment que choisit Antonio Caliendo pour mettre un terme à sept années de « collaboration » avec son prodige désormais brisé.

Au plus bas, Nii Lamptey encaisse, s'accroche, et finit par reprendre sa vie effrénée de footballeur globe-trotter. Turquie, Portugal, Allemagne, Chine et Émirats arabes unis : les destinations s'enchaînent, à la recherche d'un destin perdu. Qu'il retrouve par intermittence, comme lors de son passage de deux ans dans l'empire du Milieu, au Shandong Luneng : « Là-bas, j'ai retrouvé le bonheur. En Europe, tout le monde me disait que c'était une mauvaise idée d'aller jouer en Chine, que les gens dormaient à dix par chambre, que les locaux n'étaient pas accueillants », raconte-t-il avec nostalgie. « Mais, quand je suis arrivé, j'ai découvert des installations modernes et des gens aimants. Vu le niveau, je brillais plus facilement. On me surnommait "le Petit Diamant". » Depuis, Nii conserve de belles amitiés asiatiques, mais aussi une sagesse orientale digne de Bouddha, qui lui permet de profiter de sa nouvelle vie en toute sérénité : « Je ne peux pas me considérer comme malchanceux. Dieu m'a donné un talent, je lui en suis reconnaissant, même si je suis passé par des moments difficiles. Je n'ai plus de rancune, ni d'amertume. » Même à l'égard d'Antonio Caliendo ? « Même contre Caliendo. C'était un très mauvais agent, mais il m'a quand même permis de jouer pendant des années. Je me dis que j'ai eu un destin exceptionnel. Des vies comme la mienne, il y en a une sur un milliard. »

## Esclavage bien payé

Cette clémence relative s'explique très simplement. Aussi intéressés et avides soient-ils, aux yeux des joueurs, les agents restent des faiseurs de rois et de carrières, ceux par qui la quête d'ailleurs, même si elle s'avère chaotique, devient réalité. Benoît Poelvoorde, acteur ambivalent par excellence, s'est intéressé de près à la question en incarnant le personnage de José, un agent ripou installé en Côte d'Ivoire, dans le film *Les Rayures du zèbre*, sorti en 2013. Pendant le tournage en Afrique, il a pu réaliser à quel point la frontière était parfois ténue entre « négriers » et businessmen du ballon rond. Pour jouer le rôle de José, Poelvoorde s'est directement inspiré de Serge Trimpont, truculent agent belge, qui a lancé la carrière de joueurs comme Aruna Dindane ou Cheick Tioté. Benoît l'a côtoyé pendant une semaine à Abidjan, histoire de s'imprégner à fond de sa personnalité et de ses méthodes. L'acteur lui a notamment piqué son triptyque sacré : boucle d'oreille, moustache et chaîne en or. « On a exagéré son accent bruxellois aussi, comme Raymond Goethals, parce que son discours un peu *just*, ça passe mieux à l'écoute », raconte Poelvoorde. « Un peu *just* » est un euphémisme tant le premier contact entre les deux hommes a été houleux : « Au début, je me suis dit que ce mec était un porc. Quand j'entends quelqu'un dire : "Je vais chercher un môme de 14 ans, j'en fais une bombe", excuse-moi, ça fait négrier ! » Et quand Serge Trimpont lui explique qu'il ne force personne et que ses joueurs sont très heureux et consentants, Poelvoorde réplique immédiatement : « À mes yeux, ça reste une traite, de l'esclavage moderne bien payé, comme on faisait dans l'Empire ottoman, où on pouvait bien payer les esclaves à la hauteur de ce qu'ils faisaient. »

Néanmoins, à force de côtoyer l'agent, la vision binaire de Benoît Poelvoorde a évolué. Avec le temps, il dit même avoir décelé chez Trimpont une certaine « poésie » dans le discours aussi franc que brutal de Trimpont : « J'étais là au moment où il a pris deux gamins, un de 16 ans qui allait entrer à Anderlecht chez les petits, et un de 17 ans, un peu plus costaud. José, il leur parle de manière basique. Putain, il leur dit la vérité : "Toi, ça va être dur, t'as intérêt à assurer", "Toi, t'es faiblard, t'as pas les épaules ; en dix jours, tu dégages"… Et le mec, effectivement, en dix jours, il dégage. C'est cruel, hein, mais c'est la vie. C'est la sélection naturelle, la

chose la plus basique au monde. » Si elles sont choquantes, la brutalité et la franchise de Serge Trimpont ont le mérite de mettre à nu la réalité du système et d'offrir un deal sans faux-semblants aux jeunes joueurs. Une marque de respect, voire plus, estime Benoît Poelvoorde : « Serge Trimpont, il les aime vraiment, ces gamins ; c'est pour ça qu'il ne leur fait pas de cadeau, il leur dit la vérité et c'est dur. Il est sans démagogie affective, sans condescendance colonialiste, il sait très bien que les Occidentaux qui débarquent en Afrique, ils ont ce regard-là : "Oh, les pauvres…" Non ! Serge, lui, il a le regard cash. » Mieux vaut trop de franchise que pas assez, c'est une certitude, au moment où les carrières des joueurs africains s'apparentent de plus en plus à un parcours du combattant.

## Agents spirituels

Dans cet environnement, où l'homme est un loup pour l'homme, ces joueurs n'hésitent plus à mettre toutes les chances de leur côté pour voir leur carrière décoller. Un agent comme Serge ? Ce n'est plus assez pour percer. Désormais, le dernier chic du footballeur africain, c'est d'engager un « agent spirituel », chargé de lui attirer les faveurs du ciel. Un métier réservé aux marabouts, sorciers et autres envoûteurs du continent, qui s'investissent depuis peu sur ce nouveau marché. Pour eux, la reconversion est aisée : au lieu de guérir le VIH ou de tripler la taille des sexes, ils promettent maintenant des buts et des victoires à la pelle. Et ça marche. La pratique, aussi folklorique soit-elle, est devenue un réel business, l'une des nombreuses ramifications de ce marché complètement dérégulé des agents. Habitués à cette présence protectrice et rassurante dès leur plus jeune âge, les joueurs continuent de recourir aux sorciers, même une fois arrivés en Europe. L'Ivoirien Wilfried Bony, passé par Swansea, Manchester City et Stoke, est par exemple connu pour avoir plusieurs marabouts attitrés. « Il suffit qu'une fois quelqu'un leur ait annoncé qu'ils marqueraient 3 buts avant un match où ils ont effectivement inscrit un triplé pour que certains y croient », reconnaît l'international camerounais Patrick Mboma.

On retrouve ces « agents spirituels » à tous les niveaux du foot africain, comme en témoigne chaque année le traditionnel tournoi des Navétanes sénégalais. Le principe de la compétition est simple : du plus petit village de Casamance aux grandes villes comme Dakar, chaque quartier compose

une équipe constituée de joueurs locaux qui affrontent leurs voisins au niveau départemental, régional, puis national, jusqu'à désigner un champion du Sénégal officieux. Pour les joueurs de rue, les Navétanes sont une opportunité unique de se montrer et d'être repérés. Plusieurs stars du foot sénégalais, comme El-Hadji Diouf, Diafra Sakho ou Tony Sylva, ont lancé leur carrière dans cette compétition. Plus qu'un rendez-vous sportif, c'est un pan de la culture locale, auquel les Sénégalais sont très attachés. La liesse qui règne les jours de match est là pour en témoigner. En cet après-midi étouffant à Dakar, elle bat d'ailleurs son plein dans l'arrière-cour d'une maison de Liberté 3, quartier d'ordinaire paisible de la capitale. Posées sur les nattes qui recouvrent la terre battue, des mamans voilées palabrent au milieu des marmites d'oignons qui crépitent. Autour d'elles, des enfants slaloment entre les jambes des supporters du quartier, tous réunis pour l'occasion. À vue d'œil, ils sont au moins une centaine d'excités à mettre le feu, à base de klaxons et de vuvuzelas. « Pour nous, c'est l'événement de l'année », s'excuse presque un fan, grimé des pieds à la tête, venu pour un simple match de cadets. Enfin, pas n'importe lequel. Aujourd'hui, c'est jour de finale pour les jeunes protégés de Liberté 3. Ils sont donc tendus comme jamais. Cette finale, c'est un peu leur ticket vers la gloire.

## Victimes collatérales

« Ce matin, j'ai sacrifié un poulet pour mettre toutes les chances de notre côté », affirme gravement Foutihou Ba, le président du club au crâne glabre, qui a sorti son boubou de gala pour l'occasion. « Il nous faut cette coupe, alors je joue à fond sur ce que nous appelons la douzième force. » Entre deux sourires, il désigne un homme au milieu de la foule : « Lui, c'est le Général, c'est notre marabout, celui qui va faire basculer cette finale. » D'apparence banale, le Général est un trentenaire dynamique, à mille lieues du cliché du sorcier de village. Il garde néanmoins, comme ces derniers, un certain sens de l'autopromotion : « Tout le monde me connaît à Dakar », assure-t-il d'un air entendu, fier de s'être bâti une solide réputation « d'agrégé en sciences mystiques ». Conduite dans le plus grand secret, la préparation d'avant-match est pour lui l'occasion de préparer ses troupes au combat. Pour ce faire, il a réuni ses ouailles dans un poulailler, où il les

asperge soigneusement d’eau boueuse. Un rituel très important, comme il l’explique sur le ton de la confidence : « Je m’assure que les joueurs se lavent avec de l’eau sacrée, pour les purifier. Cela permet de défaire les mauvais esprits envoyés par nos ennemis. »

Pour s’attacher les services du Général, les habitants du quartier ont dû se cotiser. Il faut dire que le sorcier affiche des tarifs à la hauteur de son grade. Pour remporter un match, il faut compter 200 000 francs CFA, soit un peu plus de 320 euros. « Mais pour tout un tournoi, selon le nombre de tours qu’on passe, les primes peuvent monter jusqu’à 1,5 million de francs [2 400 euros, NDLR] », chuchote Ibrahim, le bras droit de Foutihou. C’est cher payé pour un coup de pouce céleste, mais le Général a le mérite d’offrir une gamme de services sans équivalent. « Je peux tout faire », avance-t-il, en lorgnant sur les plats mijotés. « Je peux faire rater son match à un joueur, le faire marquer ou faire en sorte qu’il se blesse. Je peux aussi provoquer un but contre son camp. » Avec quelques limites quand même : « À la base, c’est sûr qu’il faut avoir une équipe valable. Je ne peux pas faire gagner 11 vieux de 80 ans contre 11 jeunes de 20 ans. » En somme, contre quelques billets, une carrière peut basculer. Rigolard, le Général se vante d’avoir un taux de réussite « proche de 90 % », ce qui ferait de lui le marabout le plus efficace de Dakar. Les quelques témoins assis à ses côtés acquiescent, tels les apôtres de Jésus-Christ.

## Dopage psychologique

Le Général s’exprime sous les regards admiratifs de son auditoire, en dévoilant quelques-uns de ses tours favoris. À l’entendre parler tout bas, à l’abri des regards indiscrets, ses idées ont du génie : « J’écris les noms des joueurs adverses sur une feuille et je les garde dans un frigo pour qu’ils prennent froid. Ou alors je place la feuille sous un meuble lourd ; parce que, si le joueur est lourd, il ne pourra pas marquer. » Ces sortilèges sont agrémentés de nombreux sacrifices. Sous ses ordres, chèvres, poulets et bœufs se font désosser à la chaîne. Il faut aussi des prières, beaucoup de prières : « Pour que l’équipe marque rapidement, je récite 2 000 versets avant le match. Parfois, je m’associe à quelques collègues en qui j’ai confiance. Quand on est quatre sur l’affaire, pour que ce soit plus rapide,

j’en distribue 500 à chacun. » Ainsi, chaque avant-match est l’occasion pour les marabouts de se livrer une lutte à distance, tels des sorciers issus de l’univers d’Harry Potter. Mais l’affrontement peut se révéler plus direct dans certains cas. Il raconte qu’en 2015 deux féticheurs rivaux se sont écharpés lors d’un match de Navétanes, déclenchant une bagarre générale. Heureusement, ce soir, devant les tribunes pleines à craquer du stade Demba-Diop, le Général n’a pas besoin d’en venir aux mains. Il semble, en effet, avoir pris le dessus sur son concurrent puisque l’attaquant adverse multiplie les ratés devant la cage. Soulagé, le gardien de Liberté 3 jette fréquemment des coups d’œil au petit chiffon noué dans ses filets. Un talisman placé là sur les conseils du Général, qui a aussi ordonné aux remplaçants, assis sur le bord du terrain, d’arroser le terrain d’eau sacrée et de riz à la mi-temps.

Le Général n’est pas un cas isolé. En matière de sorcellerie sportive, le Sénégal jouit d’une belle réputation. Avec en point d’orgue cette année 2002, où les Lions de la Teranga ont atteint les quarts de finale de la Coupe du monde après avoir battu la France. La Cour des comptes sénégalaise accuse la Fédération d’avoir dépensé 90 millions de francs CFA, soit près de 140 000 euros, auprès de marabouts influents. Revenues à davantage de rationalité par la suite, les instances du football national ont bien tenté de se lancer dans une « chasse aux sorciers ». Louis Lamotte, ancien président de la Ligue professionnelle sénégalaise, a interdit le recours aux féticheurs, mais il a vite reconnu son impuissance face à cette pratique qui relève d’une « part de traditionnel incompressible » et qui a su trouver sa place dans l’univers du football africain. Si l’acuité des pronostiqueurs divins n’est pas toujours vérifiée, les marabouts jouent aujourd’hui un rôle clef dans la préparation mentale et la mise en confiance des joueurs, comme l’expliquait Claude Le Roy lorsqu’il entraînait la sélection congolaise : « Nous, on consulte des psys ; pour certains joueurs en Afrique de l’Ouest, c’est des marabouts. Je me refuse à juger ces habitudes culturelles. » Un point de vue partagé par Bouba Gadiaga, l’entraîneur principal de Diambars, club champion du Sénégal en 2013. Confronté chaque jour à la superstition de ses protégés, il estime que cette pratique confine au « dopage psychologique » : « Au final, que le marabout soit efficace ou non, là n’est pas la question. L’important, c’est de mettre les joueurs en condition. »

## Fortunes diverses

Les conditions du succès, le Général les a visiblement réunies, puisqu'en deuxième mi-temps les troupes de Liberté 3 inscrivent un but chanceux, complètement contre le cours du jeu. Et tiennent le 1-0 jusqu'au coup de sifflet final. Entre deux explosions de feu d'artifice sauvages et autres évanouissements provoqués par les mouvements de foule, les joueurs se lancent dans un tour d'honneur, comme s'ils avaient gagné la Ligue des champions. Certains s'agenouillent, les doigts tendus vers le ciel, d'autres pleurent tandis que le buteur est porté en triomphe. Le trophée à la main à la sortie du stade, Foutihou, ému aux larmes, tombe dans les bras du Général : « Je vous avais dit que c'était le meilleur marabout, il peut tout faire ! » hurle le dirigeant, aux anges. Tout, vraiment tout, comme le principal intéressé le claironne dans un élan d'euphorie, en repartant bras dessus bras dessous avec son client préféré : « Si je le voulais, je pourrais même faire gagner la Ligue des champions au PSG ! » Bref, l'agrégé en sciences mystiques a encore frappé fort. Sa victoire, couplée au bouche-à-oreille, lui promet un avenir doré, rempli de chèques en blanc et de clients avides d'être repérés.

Tandis que le Général s'enrichit à Dakar, aidé par on ne sait quelle divinité, Sidy Soukouna, lui, a finalement payé sa dette. Rentrés à Bamako après le fiasco de l'ambassade, Mohammed, Moussa et Massiré se sont lancés sans grand espoir à sa recherche, bien aidés par Ahmar Maïga. Ils ont fini par dégotter un numéro de téléphone que nous avons appelé. L'agent de pacotille a reconnu les faits : « Effectivement, il m'arrive de travailler au Mali. J'y vais deux ou trois fois par an pour repérer des joueurs, que j'envoie ensuite à un agent espagnol. Je touche un pourcentage sur chaque transfert réalisé. » Impossible d'en savoir plus. L'homme est plutôt mal luné. Seulement, il a contre toute attente lâché le nom de son patron : un certain José Gimenez, qui nous intéressera plus tard. En attendant, la carrière de Sidy Soukouna s'est brutalement arrêtée dans la foulée, grâce à l'intervention musclée du président Maïga. « Après enquête, j'ai appris qu'il serait à Bamako pour le baptême de son enfant. J'ai décidé de me rendre à la réception incognito, avec un boubou et un turban, comme le font les gens de Tombouctou », savoure l'agent double zéro malien. « Je me suis assis à quelques mètres et j'ai attendu. Vers 22 heures, il est finalement

arrivé en voiture, déguisé en Saoudien. Je l'ai reconnu à ses yeux. J'ai alors appelé la police, qui l'a interpellé sur-le-champ. » C'était il y a un an. Pour éviter la prison, Soukouna a promis de rembourser les familles, à qui il a donné un titre foncier en garantie. Pour les victimes, le soulagement est immense. « Ce n'est qu'un fusible », tempère Ahmar, qui ne doute pas de voir le rabatteur bientôt remplacé dans les rues de Bamako… Par un autre prédateur, prêt à berner à nouveau le trio formé par Mohammed, Moussa et Massiré. Malgré leur mésaventure, ces derniers n'ont en effet pas renoncé à l'expatriation : « Tout est bien qui finit bien. Nous finirons par y arriver, si Dieu le veut. » Une rengaine qui semble affecter Ahmar, visiblement déçu de l'inconscience de ses protégés. Un peu à l'écart, devant les jeunes footballeurs qui jonglent avec un ballon, il soupire, les yeux dans le vague : « Le problème en Afrique, c'est que les gens misent tout sur Dieu. Alors que dans la vie il n'y a pas de pitié. »

## ENTRETIEN

## Jean-Marc Guillou

### « On m'a volé des millions. »

Lui n'est pas un marabout, mais a parfois été associé à cette catégorie de « sorciers blancs », ces techniciens européens, souvent français, qui font carrière sur le continent en tant que sélectionneurs ou entraîneurs. Ancien international français dans les années 70, Jean-Marc Guillou s'est intéressé avant tout le monde à la formation des jeunes footballeurs africains. Fondateur de l'académie Mimosifcom, il a activement participé à l'émergence de la plus belle équipe de Côte d'Ivoire de l'histoire, portée par ses poulains, Yaya et Kolo Touré, Gervinho ou encore Didier Zokora. Désormais, il tente de transposer ce business-plan à succès au Mali, mais aussi en Asie, avec des fortunes diverses. Démiurge bienfaiteur pour les uns, négrier du foot pour les autres, Jean-Marc Guillou est l'homme par qui le trafic international des joueurs africains a commencé. Posé dans les tribunes du stade Léopold-Sédar-Senghor de Dakar, il revient avec bonne

humeur et franc-parler sur son parcours controversé et dissèque les maux d'hier et d'aujourd'hui qui gangrènent le football africain.

**Cela fait vingt-cinq ans que vous sillonnez l'Afrique, à la recherche de jeunes talents. Qu'est-ce qui vous plaît tant sur le continent ?**

Le naturel des Africains. Et leur joie de vivre. Quand j'habitais à Abidjan, j'adorais aller en boîte de nuit pour regarder les gens danser. Enfin, surtout les femmes, il faut le dire (rires). La souplesse de leur corps, leur sens du rythme et leur coordination, c'est un vrai spectacle. C'est beau, quoi ! Ça ressemble à de l'art ! Au niveau du football, quand je m'occupe des petits, ce qui me plaît, c'est de leur donner des perspectives. C'est un vrai enrichissement. Comme le dit Goldman dans l'une de ses chansons, j'ai l'impression de leur changer la vie.

**Vous aviez déjà un lien particulier avec l'Afrique avant de débarquer en Côte d'Ivoire ?**

J'ai lu *Tintin au Congo*. Comme tout le monde, j'étais curieux, l'Afrique m'attirait. Mais le moment où tout a basculé, c'est quand j'étais entraîneur à Cannes. Je disais au président : « On n'a pas d'argent, l'avenir passe par les joueurs africains, ils ont de la puissance et de la vitesse. » Je lui ai donc demandé d'aller faire un tour à Abidjan. Sur place, pendant la CAN, j'ai repéré Youssouf Fofana, le « Diamant noir ». Derrière, il a fait la carrière qu'on lui connaît, à Monaco, puis à Bordeaux. Mais cela n'a pas été facile de le faire venir ! À l'époque, ce n'était pas encore dans les mentalités. Les présidents de clubs africains, c'étaient des mecs qui étaient proches du pouvoir politique, de l'argent et des policiers. C'étaient les rois du pays.

**En Europe, vous étiez un entraîneur respecté. Pourquoi êtes-vous parti à l'ASEC Mimosas ?**

J'étais libre. Je venais de me faire virer de Nice, par un président complètement taré. En Côte d'Ivoire, les derniers mois de Philippe Troussier à la tête de l'ASEC étaient compliqués. Le président du club, Roger Ouégnin, n'avait plus d'argent pour payer les salaires. Il m'a demandé de venir l'aider. Je l'avais rencontré lors de mon premier voyage. Moi, j'étais partant. Je lui ai expliqué mon projet, selon lequel investir dans la formation, c'était la seule solution pour éviter le dépôt de bilan. Lui, il avait besoin d'un nom, et c'est comme ça que je suis arrivé.

**Selon quels termes ?**

Au début, c'était clair, on a fait une association. Je n'étais pas employé par l'ASEC. Je ne voulais pas avoir les mains liées. Pendant les premiers mois, j'ai travaillé d'arrache-pied pour essayer de rééquilibrer les comptes, en vendant des joueurs pourris. En trois ans, l'ASEC était complètement assaini, les dettes remboursées. Quatre ans après, c'était un des clubs les plus riches d'Afrique. Entre-temps, j'ai lancé l'académie Mimosifcom, grâce à l'entreprise SIFCOM qui nous a aidés. J'ai été un des premiers à faire du *naming*. On était aussi quasiment les premiers, en Afrique francophone, à prendre le nom d'académie. Moi, j'hésitais avec « conservatoire », mais ça faisait un peu conservateur.

**Vous avez été un précurseur en Afrique. D'où vous est venue cette vocation pour la formation ?**

J'ai toujours eu ça en tête. J'ai toujours été intéressé par les jeunes, mais de manière saine, hein ! (rires). Je coachais un peu les enfants quand je jouais au SCO d'Angers. Depuis longtemps, j'étais persuadé qu'une politique de formation bien faite amènerait forcément de bons fruits. Mais je dois avouer qu'au bout d'un an en Côte d'Ivoire les résultats ont dépassé mes espérances.

**Vous avez, en effet, révélé la plus belle génération de footballeurs africains de tous les temps. Des joueurs comme Yaya Touré, Kolo Touré, Salomon Kalou, Aruna Dindane, Didier Zokora, Emmanuel Éboué, Gervinho et j'en passe. Quel est le secret de la méthode Guillou ?**

Il n'y a pas de secret. Seulement du bon sens. En premier lieu, il faut un bon terrain pour pouvoir jouer. Ensuite, on commence par un petit noyau de très haute qualité. On prend entre 8 et 10 joueurs, ne dépassant pas les 34 kg afin de s'assurer qu'ils n'ont pas 16 ans, et c'est parti pour des semaines d'entraînement au rythme de 3 à 4 heures par jour de ballon. Et, au fur et à mesure, on recrute d'autres joueurs, qui brillent contre nous lors des tournois. Quand ils arrivent chez nous, ils prennent exemple sur les piliers de la promotion. Ils s'agglutinent et travaillent dur pour revenir au niveau.

**C'est tout ? C'est juste de l'émulation ?**

Non. Entrent aussi en ligne de compte le message footballistique et la qualité des installations. Mais, le plus important, c'est de pouvoir regrouper les talents. Par exemple, dans un pays comme le Sénégal, qui a 15 millions d'habitants, deux bons centres de formation suffisent amplement. Sinon, il y a trop de concurrence, les meilleurs joueurs se dispersent. Il faut toujours privilégier la qualité à la quantité.

**Si vous avez pu faire ça, c'est aussi parce qu'à votre époque personne ne se souciait encore des enfants en Afrique…**

Personne. Du coup, j'avais les coudées franches. J'ai pu choisir les gamins les plus doués parmi tous les petits qui jouaient dans la rue. J'ai écumé des zones entières et j'ai fait des tests partout dans Abidjan.

**Selon la légende, vous vous baladiez dans les rues de la ville avec un camion et des sandwichs pour les appâter…**

Non, c'est une fausse légende, j'avais seulement de l'eau et des gâteaux parfois. À Abidjan, tu te balades dans un quartier, t'as un ballon et quatre plots, tu les places sur le terrain et t'as tous les gamins qui arrivent. En regroupant les plus talentueux, je me suis dit : « Ah oui, putain, j'ai une sacrée petite équipe là quand même ! »

**Aujourd'hui, ce serait difficile de monter une équipe pareille, vu la multiplication des académies…**

Elles se sont créées à la chaîne parce que le succès qu'on a eu avec l'ASEC a inspiré les gens. C'est pourtant la chose à ne pas faire. Il faut que les fédérations réglementent mais je ne sais pas si ça viendra. Pour l'instant, on marche sur la tête.

**Pourtant, vous avez vous-même créé une multitude de structures, aux quatre coins de la planète…**

Je suis un entrepreneur du sport. J'ai créé ma marque JMG, ce que peu de personnes ont fait. En ce moment, on a deux académies au Vietnam, une en Égypte, une en Belgique, d'autres au Ghana, au Mali, en Algérie… J'en ai aussi une à Madagascar, qui marche bien d'un point de vue local, à défaut d'exporter vraiment. En revanche, j'ai récemment dû fermer une de mes académies en Thaïlande, après sept ans. Les joueurs des académies asiatiques ont du mal à s'exporter vers l'Europe. Pas assez physiques. Et

sans rentabilité les partenaires s'épuisent. Parce que je ne reçois aucune subvention, hein. Zéro. Si le projet n'est pas viable, il s'arrête.

**Mais dans la majorité des cas il est viable…**

Oui. Moins viable qu'à l'ASEC mais on s'en sort. Ce qui est compliqué, c'est qu'il faut investir pendant six à huit ans avant d'espérer les premiers retours. Au Mali, nous avons commencé en 2007, et le premier transfert s'est fait en 2013. Il ne couvrait même pas les charges annuelles. Mais depuis, ça s'est arrangé, on a déjà remboursé les ¾ de nos investissements. On commence à transférer nos joueurs de manière intéressante, malgré l'absence de protection de la formation…

**C'est-à-dire ?**

Sans parler des agents qui prolifèrent, il y a beaucoup d'escrocs, de gens qui sont au pouvoir dans les grands clubs et qui ne respectent pas grand-chose. Le problème, c'est qu'on n'est pas protégés. Par exemple, je me fais souvent voler des joueurs ! Ils disparaissent dans la nature, du jour au lendemain. Ou alors les clubs ne payent pas les indemnités après le transfert.

**Vous avez un exemple concret ?**

Le dernier en date, c'est le petit Malien qui a signé à Monaco, Adama Traoré. Sur son transfert – 14 millions d'euros quand même pour aller du LOSC à Monaco –, on a touché zéro. Zéro ! Alors que c'est nous qui l'avons formé ! Il est resté chez nous six ans et il en est parti parce que nous ne voulions pas réduire son âge. C'est un club appelé Bakaridjan qui a retiré les marrons du feu avec la complicité d'un agent. Le joueur, il n'est pas perdant, c'est clair, ce qui est assez normal d'ailleurs, mais nous, on est complètement spoliés.

**À quelle fréquence cela vous arrive-t-il ?**

Très souvent, et ça risque encore d'augmenter, parce que la justice ne fait rien pour lutter contre ce genre de comportements. C'est très gênant. Moi, je me suis parfois posé la question de savoir si j'allais continuer. Parce que dans ces conditions ça n'en vaut pas la peine, tu n'arrives pas à t'en sortir. Surtout quand on sait que les joueurs africains ne coûtent pas aussi cher que les autres à la base. Ici, généralement, on vend 1 ou 2 millions, pas plus.

Mon record, c'était Emmanuel Éboué, je l'ai vendu 5 millions d'euros à Arsenal. Mais ce n'est pas énorme, quand on voit aujourd'hui que tous les clubs anglais payent 20 millions d'euros pour des joueurs nuls.

**Ce n'est pas mal quand même, surtout quand on sait que vous touchez au moins 80 % des revenus générés sur chaque transfert. Certains vous accusent, à ce titre, d'être un négrier du football parmi tant d'autres…**

Oui, j'ai entendu ça. Qu'ils regardent ce que signifie « négrier » dans le dictionnaire. Ça ne me touche pas, même si ça m'attriste. Je ne fais rien de répréhensible. Je forme des joueurs, je les mets en vitrine dans des clubs, et je les vends.

**À partir du moment où vous avez fait l'ASEC, le footballeur africain est devenu une marchandise…**

Une marchandise ? Je ne dirais pas ça comme ça. Ils sont devenus plus recherchés. On a reconnu leur talent. Les joueurs de football, en général, ne m'ont pas attendu pour être considérés de la sorte.

**Aujourd'hui, la façon dont les joueurs africains sont traités par les clubs européens est assez sauvage. Que vous le vouliez ou non, vous êtes quand même à l'origine de ce phénomène.**

Ce n'est pas de ma faute, c'est l'évolution du foot qui en est la responsable. C'est parce qu'il n'y a aucune protection des joueurs, ni aucune protection de la formation. Cela changerait tout. En attendant, toi, t'es là, t'as monté une équipe, t'as travaillé sept ou huit ans pour faire progresser un joueur et d'un coup le gars disparaît dans la nature sans prévenir, parce qu'un agent sorti de nulle part a débarqué la veille et l'a acheté aux parents. Ces mecs-là, pour le coup, ce sont de vrais négriers. Derrière chaque gamin, ils ne voient qu'une liasse de billets.

**Comment expliquer leur recrudescence ?**

Ils sont de plus en plus nombreux, vu qu'il n'y a pas besoin de licence. Quand je suis arrivé en Côte d'Ivoire, il n'y en avait pas vraiment. Aujourd'hui, t'en as partout. Dès qu'un joueur est passable, il y a déjà dix agents qui lui tournent autour. Les gamins, on les prévient, ils savent qu'il y

a un risque, mais ils tentent le coup quand même. Gagner des millions ou rester s'entraîner à Bamako, c'est vite vu dans leur esprit !

**Les clubs européens ne s'en plaignent pas et profitent allégrement de cette main-d'œuvre renouvelable et bon marché. Souvent, ils sont complices des mouvements frauduleux…**

Bien sûr. Cela s'explique simplement. À partir du moment où un agent leur propose un joueur, ils ont suffisamment d'argent pour dire : « OK, on voit. » Ils lâchent 100 000 à 200 000 euros pour le tester. Un an plus tard, avec un peu de chance, ils le revendent 14 millions… Et, quand tu te plains de ne pas avoir eu ta part, ils ne payent pas. Donc tu ne peux plus former ! Tu ne peux plus former ! (*Il s'énerve, NDLR*) Ou alors il faut prendre un club partenaire. C'est la seule solution. Soit on a un club partenaire, soit on n'en a pas. Et alors il faut prendre des accords avec des escrocs. Pardon, des agents.

**La solution d'un club partenaire, c'est une bonne piste pour régulariser le trafic, du moins en partie. Cela avait vraiment bien marché pour vous avec Beveren, en Belgique, à l'époque de l'ASEC…**

Beveren, c'est un club qu'on a eu en gestion pendant cinq ans, c'était très efficace. J'étais manager général du club. Je pouvais imposer ce que je voulais. Les joueurs de l'académie en ont beaucoup profité, parce que le passage de l'Afrique à l'Europe n'est pas toujours évident. Ils étaient bien encadrés. Mais c'est fini. Là, pour l'instant, aucune de mes académies n'a de club partenaire en Europe.

**Vous avez le Real de Bamako en Afrique…**

Oui. Parce que quand tu bosses en Afrique t'as intérêt à avoir des mecs qui t'ouvrent un peu les portes. Les dirigeants de club aiment bien signer avec moi car je donne à leurs équipes de grands joueurs qu'ils payent au lance-pierre, et qu'en plus ils reçoivent de l'argent sur les transferts… Et puis, avec moi, ils se font moins arnaquer. Ici, les dirigeants sont naïfs, ils ne connaissent pas la valeur de l'argent. Quand on leur propose 30 000 euros pour un joueur, ils n'hésitent pas, même si le mec en vaut cinquante fois plus. Depuis que je suis arrivé, les choses ont changé. Le dernier joueur qu'on a vendu en Europe a rapporté 1,2 million d'euros à l'académie.

**En somme, un club partenaire vous sert de vitrine. Cela permet à vos joueurs de se mettre en valeur dans un cadre protégé et précis…**

Oui, voilà, c'est notre vitrine. Mais cela n'empêche pas les problèmes non plus. Récemment, on a été débouté par la justice face à un club qui nous a volé un joueur. C'est la routine. J'ai plein de procès, ça fait des années que ça dure. Tout ça me coûte bonbon en avocat, pour ne même pas gagner à l'arrivée. Tu t'es fait arnaquer ? Tu veux aller devant la justice ? T'en as pour dix ans, et au final les contrevenants ne paient rien, ou ils paient moins que ce qu'ils te doivent. C'est décourageant.

**Vous avez eu un certain nombre de problèmes avec l'ASEC sur la fin. Le partenariat entre l'académie et Beveren a été abandonné en 2000. Pourquoi ?**

Le deal était clair. Sur chaque transfert, je gagnais 90 %. En contrepartie, à chaque signature, quel que soit le montant, l'ASEC recevait un forfait de 150 millions de francs CFA. Et 10 % donc, sur le surplus. Vu que j'ai vendu pas mal de joueurs à 500 000 euros (environ 330 millions de francs CFA, NDLR), je peux dire que j'ai rapporté pas mal d'argent au club. Cela marchait bien au début, ils étaient très contents. Il ne faut pas oublier que quand je suis arrivé, le budget de l'académie était de 120 millions de francs CFA.

**Certes…**

Puis sont arrivés les transferts d'Aruna Dindane et de Kolo Touré. Leurs ventes cumulées représentaient au total 1,2 milliards de francs CFA (1,8 millions d'euros, NDLR). En voyant ces chiffres, le président Ouégnin a commencé à perdre les pédales. Il a dit qu'il avait besoin d'argent. La négociation a été dure. On a fini par s'arranger. J'ai transigé pour que le deal continue, et j'ai accepté de baisser mon pourcentage à 50 %.

**Vous avez l'air remonté…**

Parce que je me suis fait escroquer. Il ne s'est pas contenté de ça. Sur tous les joueurs, il a commencé à me gratter. À la fin, ce n'était même plus 50 %, c'était plus rien. Le transfert de Kolo Touré, par exemple, j'ai pratiquement rien touché. Au total, il m'a volé plus de 5 millions d'euros avant de me virer. Il pensait qu'il aurait les mêmes résultats avec un autre formateur européen. Mais il a fait une belle connerie. Depuis que je suis

parti, ils n’ont pas sorti un joueur valable. Maintenant, ils sont revenus au point de départ, ils sont criblés de dettes et il a fallu céder le centre de Sol Béni à un milliardaire égyptien. Belle réussite… Tout ça parce qu’il a voulu prendre du pognon et tout garder pour lui.

**Vous êtes toujours en procès ?**

C’est toute une histoire. Il m’a fait condamner en Côte d’Ivoire à cinq ans de prison pour l’avoir volé. J’ai été condamné au pénal. Mais je n’ai pas fait de prison au final, ça ne tenait pas la route. Il a présenté un document qui ne correspondait pas du tout à la réalité. Au final, si on fait les comptes, tous les procès en Europe, je les ai gagnés. Tous ceux en Afrique, je les ai perdus.

**Malgré cet échec, reformer un partenariat similaire entre une académie et un club reste un de vos objectifs pour l’avenir ?**

Oui. Pour moi, c’est une finalité. J’aimerais bien rééditer l’expérience de Beveren, à qui j’ai fait gagner de l’argent. Sept millions d’euros en tout. Si je prends un club demain, ce sera en ayant pris la majorité dans ce club. Les deux premières années seront difficiles au niveau financier. Mais derrière ça va rouler avec tous mes centres de formation qui vont nous irriguer en joueurs. Concrètement, je leur offre la possibilité à un club d’avoir les meilleurs joueurs. Le temps travaille pour nous.

**Alors, il serait où, ce club ?**

En France, en Ligue 2. Ce serait bien, ce serait un beau défi. Récemment, j’avais un projet avec le Paris FC mais ça n’a pas tenu…

**En parallèle de ces projets, il paraît que vous avez aussi voulu vous présenter à la présidence de la FIFA !**

Oui, c’est vrai. À un moment donné, quand j’ai vu toutes ces histoires de corruption, j’ai hésité. Si j’avais pu me présenter, je l’aurais fait. Ne serait-ce que pour faire avancer le débat.

**Pourquoi n’êtes-vous pas allé au bout ?**

Il faut avoir cinq signatures de présidents de fédération pour se présenter. Donc il faut être du sérail. Il faut avoir sous le coude cinq mecs que tu as achetés, à qui tu fais du charme ou du marchandage. Et après les mecs qui

se présentent disent qu'ils vont lutter contre la corruption. C'est extraordinaire. On en est arrivés à un point où il faut corrompre des gens pour pouvoir lutter contre la corruption… On a hérité d'un avocat, Ginanni Infantino. Je ne le connais pas, je ne peux donc pas le juger. Mais cela m'a rappelé le mot de Coluche : « Les avocats, c'est trois années de droit et tout le reste de travers. » S'il pouvait nous faire trois années de droit, ce serait déjà un grand changement.

**Jérôme Champagne semblait le candidat le plus disposé à protéger la formation en Afrique…**

Oui, il disait ça… Je l'ai rencontré, je lui ai fait un document rempli de conseils pratiques pour faire avancer les choses. Mais ce n'était pas le bon cheval. Au final, j'ai lu ses propositions. Un truc complètement électoral : « On va aider l'Afrique, on va essayer de donner plus d'argent aux fédérations. » Cela s'appelle passer de la pommade à ses électeurs. Mais ce qui va véritablement dans l'intérêt du football, tu le cherches. Ce qu'il faut, c'est stopper le pouvoir de l'argent. Seulement, il n'y a pas un mec qui va le faire. Parce que s'il dit ça, il ne sera jamais élu.

**Il paraît que vous avez aussi envoyé des documents pour conseiller Michel Platini sur la formation, quand il était encore à la tête de l'UEFA…**

J'ai voulu l'aider, en tant qu'ancien coéquipier, mais il n'a jamais daigné m'accorder une réponse. La moindre des choses aurait été de me dire : « J'ai reçu ton document, je l'étudie, et je te dis ce que j'en pense. » Mais rien. C'est dommage. Au final, plutôt que de mettre en place mon système, qui était tout simple et qui protégeait vraiment les clubs formateurs, il a préféré créer le fair-play financier. Une usine à gaz. C'est censé lutter contre les dépenses des clubs. Et si les mecs dépensent trop, à quoi on les condamne ?

**À des amendes ?**

À de grosses amendes ! Vous trouvez ça logique ? Pour le Qatar, ça tombe bien, ils en ont rien à foutre, ils payent 30 millions de pénalités. Et qu'est-ce qui se passe après ? Bah, ils recrutent à nouveau sans problème. Franchement, c'était bien la peine de faire une règle aussi con qui sert à rien…

**Indépendamment des histoires judiciaires, jugez-vous son action à la tête de l'UEFA comme un échec ?**

Il y en a qui disent que Platini a fait du bon travail. Moi, je ne suis pas de cet avis. Il a fait que des conneries. Quand tu fais le bilan de ses mandats, parce qu'il a fait presque deux mandats, ce n'est pas glorieux. On peut passer en revue ses réformes, c'est pas jojo. Les deux arbitres derrière les buts, ce sont des clowns qui ne servent à rien, leur rapport utilité/coût est désastreux. En s'opposant à la vidéo, il est allé contre l'Histoire. En fait toutes les grandes idées de « Platoche » non seulement n'ont rien apporté au foot mais au contraire lui ont fait prendre du retard.

**Il a quand même mis en place un système pour valoriser la formation. Maintenant, chaque club européen doit avoir 7 ou 8 joueurs formés localement dans son équipe…**

Ouais, mais c'est bidon. Déjà, vouloir que les joueurs soient formés localement, c'est du nationalisme. Mais pour ne pas paraître trop nationalistes ils ont dit : « Ça marche quelle que soit la nationalité. » Du coup, de petits pays comme la Suisse ou la Belgique, qui ont du mal à avoir 8 joueurs formés localement, qu'est-ce qu'ils font ? Ils achètent des Blacks qui ont 18 ans. Et comme ça, hop ! Le mec joue trois ans, et ils ont leur joueur formé localement. Bilan des courses : le transfert des joueurs mineurs a explosé. Plutôt que de fixer les joueurs dans des pays, ça a incité les départs à la chaîne… C'est complètement ahurissant de connerie. Récemment, une étude de la Commission européenne a conclu que cette règle n'avait aucune influence sur la formation. Elle ne sert à rien. Enfin non, pas à rien : elle dessert la formation.

**Il a aussi donné beaucoup de subventions pour développer les centres en Europe…**

Ils ont tellement d'argent, il faut bien qu'ils en donnent. Mais quand tu fais le total de toutes les subventions, c'est ahurissant. On parle d'un milliard d'euros par an ! Qui sont donnés à des gens qui n'en ont pas besoin. Tu multiplies les centres et tu disperses les talents. Quand je vois la France, avec ses 40 centres de formation, qui coûtent au bas mot 2,5 millions d'euros par an, ça me fait rire. Si je leur dis que j'ai monté l'ASEC avec 500 000 euros, ils vont me prendre pour un gland. Pourtant, j'ai formé une équipe nationale qui a disputé la Coupe du monde.

**Pour vous, les subventions de la FIFA posent donc un problème ?**

Oui, car cela encourage tout le monde à s'y mettre, alors que certains feraient mieux de s'abstenir. Sur ce point, je suis assez pragmatique : les types qui sont bons auront des résultats, et ceux qui sont nuls arrêteront. Et puis c'est tout. Sans aides publiques, beaucoup de centres seraient fermés, pour le plus grand bonheur de la formation.

**Que faudrait-il mettre en place pour que les choses s'arrangent ?**

Il faut créer un ou deux centres de haut niveau dans chaque pays, en fonction du nombre d'habitants. En partant du principe que les bons joueurs se révèlent d'abord dans les petits clubs amateurs, tu as tout intérêt à faire en sorte que ces structures les libèrent rapidement vers les structures d'élite. Comment ? En leur promettant que plus ils les libèrent rapidement, plus ils toucheront de l'argent par la suite en cas de transfert. Or aujourd'hui c'est l'inverse : plus les petits clubs gardent le joueur, plus ils touchent de mécanismes de solidarité…

**C'est contre-productif.**

Moi je ne suis pas un mec critique, seulement j'explique. C'est du bon sens ! Si tu veux véritablement faire en sorte que le joueur vienne rapidement s'entraîner avec les meilleurs, plutôt que de rester dans son petit club à dire « je suis le plus fort », il faut faire en sorte que les premières années de formation soient très payées, et que les années qui suivent soient de moins en moins payées. C'est élémentaire. Mais bon, personne ne m'écoute.

**À quoi ressemble une de vos journées en ce moment ?**

Je passe au moins deux heures par jour sur mes mails. Je réfléchis toujours au football, notamment à mes programmes statistiques. Et puis je voyage beaucoup, j'ai rendez-vous avec les partenaires. Il y a des réunions tout le temps, en plus des transferts. Il y a les discussions, les négociations, c'est long, il faut recruter, faire signer les contrats des joueurs. Et puis j'ai une vie de famille, j'ai un enfant de 9 ans. Cela me prend du temps, je l'amène à l'école et tout.

**Vous prenez ce rôle à cœur ?**

Je n’ai jamais été aussi père que maintenant. Par le passé, même si j’avais déjà des enfants, j’étais plus tourné vers moi que vers les autres. Aujourd’hui, c’est l’inverse. J’essaye de faciliter la vie de ceux qui m’entourent. C’est pour ça que la formation, quelque part, ça me convient bien.

# L’impunité des clubs européens

Au beau milieu de cette grande loterie qu’est le marché du football africain, ils ont le ticket gagnant. Celui qui rapporte des millions. Eux, ce sont les clubs européens, ultimes maillons du trafic organisé qui prospère des deux côtés de la Méditerranée. Depuis deux décennies, agents, clubs formateurs et académies poubelles se sont constitués en réseaux opaques pour leur offrir ce qu’ils désirent sur un plateau : des joueurs jeunes et bon marché. Une matière première inépuisable en Afrique, dont ils se gavent volontiers. « L’Afrique regorge de ressources naturelles, mais offre peu de produits manufacturés. C’est un peu la même chose en ce qui concerne le football », entame Loïc Ravenel. « Les joueurs africains sont considérés comme bruts de décoffrage. Dans la tête des clubs européens, c’est une matière première qu’il va falloir façonner. » Polir un diamant, ça prend du temps : mieux vaut donc recruter jeune, très jeune. Sinon, le risque est grand de ne pas les voir s’adapter. « Les clubs sud-américains sont mieux structurés, ils permettent à leurs joueurs de progresser dans un environnement proche des standards européens, avant de les lâcher au seuil du professionnalisme. Un jeune Brésilien qui arrive en Europe, il a déjà joué 15 matchs en première division, marqué tant de buts, il a déjà fait la une des journaux. Ce qui n’est pas le cas du joueur africain », précise Loïc Ravenel.

## Relation asymétrique

Ainsi, là où les autres footballeurs étrangers sont considérés comme des travailleurs au savoir-faire reconnu, les joueurs africains ont encore tout à prouver : « C’est une marchandise qu’on achète et qu’on va essayer », reprend le chercheur. On les prend donc généralement par paquets de 10, comme on achète en gros. En sachant très bien qu’il y aura de la perte, mais aussi qu’un seul jeune joueur transformé en crack peut rapporter plusieurs millions d’euros. Alors, pour déceler les pépites au milieu de la boue, on leur fait signer un petit contrat, on les parque dans les équipes amateur ou

réserve, puis on les prête à droite et à gauche, pour voir ce que ça donne. « Et si le joueur ne convient pas, tant pis, qu'il se débrouille. Il n'y a aucune notion de progression dans l'entreprise, ni de reclassement en cas d'échec. » À la manière des Chinois, qui détournent en masse le bois gambien, ou des multinationales qui exploitent le coltan du Nord-Kivu, les clubs européens exfiltrent massivement les joueurs, matière première qu'ils se chargent de transformer en produit fini *bankable* et aisément revendable sur le marché. Moyennant une plus-value astronomique, vu le faible coût de cet « or noir » et les prix ahurissants pratiqués sur le marché des transferts européen. Sans aucun retour pour le continent.

Partant, l'Afrique reste cantonnée au rôle de périphérie de la périphérie, destinée à alimenter contre son gré l'hypercentre mondialisé européen, où convergent les carrières et les ambitions. « Le fait que les jeunes émigrent de plus en plus tôt est révélateur de la place géostratégique de l'Afrique dans le monde », expose Jérôme Champagne. « On se trouve aujourd'hui confrontés à un ordre économique injuste, où la matière première venue d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Europe de l'Est est ensuite exploitée par les clubs d'Europe de l'Ouest. » Une spéculation fondée sur le commerce d'êtres humains – certes consentants, mais surtout exploités –, soit une forme de traite moderne, au sens littéral du terme. Bien évidemment, quand on en vient à parler de l'Afrique, le terme fait écho à l'histoire traumatique du continent. La réalité contemporaine est tout autre, mais elle témoigne malgré tout de la persistance de relents coloniaux au sein du football africain : « Pour parler de traite, il faudrait que le système soit véritablement industriel, que ce soit un système généralisé, ce dont je doute. En outre, le terme cache une victimisation trop forte de la part des acteurs africains, qui sont souvent eux-mêmes impliqués », analyse Loïc Ravenel. « À bien des égards, il me semble plus juste de parler de trafic organisé. »

## Lois contournées

Au milieu de ce trafic, les contre-pouvoirs sont rares. Tout semble permis, y compris le pire, avec la bénédiction de la FIFA. À moins que cette dernière ne soit dupe ? Qui sait ? Tout est possible tant les clubs européens rivalisent d'ingéniosité pour contourner les règlements dans les grandes largeurs, avec une mauvaise foi à peine masquée. Ces comportements, que

Jérôme Champagne, alors en pleine campagne électorale, qualifiait pudiquement de « borderline », sont devenus la spécialité des plus grands. Le meilleur exemple de ce contournement de la norme en toute légalité se joue sur l'épineuse question des transferts de mineurs. Comme les multinationales « optimisent » leurs revenus en toute légalité dans des paradis fiscaux via des sociétés-écrans, les services juridiques des plus grands clubs européens sont passés maîtres dans l'art d'exploiter les faiblesses du règlement pour éviter de payer telle indemnité de formation ou telle contribution de solidarité. Des gains marginaux, quelques centaines de milliers d'euros, pour des mastodontes aux budgets qui se comptent en centaines de millions, qui en disent long sur la rapacité du business. Bien sûr, il arrive qu'un gros poisson se fasse épingler de temps à autre, comme cela a récemment été le cas pour le Real Madrid et l'Atlético, tous deux interdits de recrutement après avoir enfreint les normes du recrutement de mineurs. Le Barça avait lui aussi été interdit de recrutement après avoir enfreint la règle dix fois en quatre ans entre 2009 et 2013 avant que cette interdiction ne soit suspendue. Ces dossiers traînent des années, d'appel en appel, et s'apparentent bien souvent à des coups d'épée dans l'eau. L'immense majorité du temps, pour les grosses écuries européennes, la vie s'écoule, douce et tranquille. Et les bénéfices s'amoncellent dans les interstices que trouvent les juristes. Normalement, en Europe, les transferts de joueurs extracommunautaires de moins de 18 ans sont interdits. À quelques exceptions près, fixées par la Commission européenne elle-même, à savoir si l'enfant est suivi par ses parents pour des raisons « étrangères au football ». Résultat : les clubs improvisent des reconversions professionnelles express pour les parents des gamins sur lesquels ils lorgnent. Le meilleur moyen de verrouiller les talents précoces : « La nouvelle échappatoire, c'est de justifier des cours de langue pour un enfant, ou de prouver l'arrivée des parents », précise Champagne, qui se souvient « d'un jeune dont la mère avait subitement trouvé un job dans un restaurant de Cadix, lui-même tenu par le président du club ». Se dessine ainsi un monde fait de combines, plus ou moins sophistiquées. De contrats trafiqués grossièrement et d'arnaques bien montées, à tous les échelons. Avec, partout, ce même sentiment d'impunité, quels que soient les montants ou les sommes engagés.

Au petit jeu des transferts nébuleux, le Royal Sporting Club d'Anderlecht fait preuve d'une certaine constance depuis des années. Après l'imbroglio

autour de Chancel Mbemba, l’homme né quatre fois, l’affaire Kabananga donne un bel aperçu de l’inventivité du club belge quand il s’agit d’optimiser ses gains réalisés dans son pré carré de République démocratique du Congo. Ce dossier concerne donc Junior Kabananga, international congolais et meilleur buteur de la récente CAN au Gabon. Un homme qui aura été, pendant sept ans, l’objet d’un duel judiciaire aussi triste que banal, mais dont les arcanes font penser à un combat entre David et Goliath à huis clos. Avec, d’un côté, le petit club congolais du CS Aigles Verts, basé à Kinshasa. Et de l’autre Anderlecht, un club où Junior n’aura pas vraiment brillé, ne jouant que 7 matchs pour 1 but marqué. Recruté chez les Mauves en 2010, il a rapidement été transféré. Le joueur coule désormais des jours heureux et rémunérateurs au FC Astana, au Kazakhstan. Voilà pour la bonne nouvelle et le devant de la scène. En coulisses, l’ambiance est pour le moins électrique entre son club formateur et le plus grand club belge, qui s’écharpent sur son cas depuis des années.

## Le réseau belge en RDC

Pour bien comprendre les enjeux, il faut retourner dix ans en arrière, à l’époque où Junior est encore adolescent. Licencié au petit club CS Aigles Verts, l’attaquant répète ses gammes dans les artères étouffantes et embouteillées de Kinshasa. « Kabananga est notre joueur, c’est nous qui l’avons formé », entame Jean-Pierre Bongwalanaga, le président des Aigles, en marchant d’un pas vif dans la moiteur ambiante. « Il a joué près de quatre saisons chez nous avant de partir. » D’avril 2001 à novembre 2005, pour être précis. À l’âge de 15 ans, Kabananga quitte finalement les Aigles pour enchaîner trois saisons au FC Okinawa, à l’AS Vita et au FC Ngwena, basé à Lubumbashi. C’est à ce moment que son destin va basculer. Doté d’un talent certain, il est repéré par un homme d’affaires aux méthodes troubles, que nous avons déjà eu la chance de vous présenter : l’inénarrable président du MK Étanchéité, Max Mokey.

Max Mokey était connu à l’époque pour être le fournisseur d’Anderlecht en République démocratique du Congo. Il observait et recrutait les talents potentiels, avant de les confier à l’agent de liaison italien Fabio Baglio, qui réside en Belgique et passait à l’occasion en RDC. Arrivé en décembre 2008, Junior Kabananga ne passe qu’une année de transition au

MK Étanchéité avant d'être recruté par Anderlecht, dont il étrenne pour la première fois le maillot le 16 octobre 2010. « Dès qu'il a eu la possibilité de partir en Europe, il n'a pas hésité », assure Jean-Pierre, satisfait de voir son ancien protégé réussir au plus haut niveau. « Forcément, pour lui, c'est une bénédiction. » Théoriquement, c'est aussi une bonne nouvelle pour les Aigles Verts. Le règlement de la FIFA est très clair : tout club recrutant un joueur amateur doit s'acquitter des indemnités de formation. Une rentrée d'argent « primordiale pour assurer l'avenir », déclare le président, qui se met en tête de les réclamer. Le décor est posé. Le grand show peut commencer.

## Herman ne répond plus

En juillet 2011, une lettre venant d'Afrique parvient donc sur le bureau de Herman Van Holsbeeck, le manager des Mauves. Elle contient une demande d'indemnités de 100 000 euros, signée de la main de Jean-Pierre : « Il a dû être surpris parce que les clubs africains ne réclament pas toujours ce qui leur revient de droit », déplore l'Aigle Vert en chef. À Kinshasa, les petits dirigeants ignorent tout des réglementations et ne savent pas ce qui leur est dû. S'ils protestent, quelques billets suffisent à les calmer. Et, pour les plaignants les plus remontés, le plus simple reste encore de les ignorer. De toute façon, ces derniers n'ont pas les moyens juridiques et financiers pour protester : « Les clubs européens savent que nous avons des difficultés, alors ils en profitent », peste Jean-Pierre. Il faut s'imaginer ce que représente pour cet homme intelligent, audacieux mais isolé, une procédure judiciaire pilotée depuis Zurich, à l'autre bout du monde : 4 300 euros, déjà, rien que pour porter plainte, soit plus de dix fois le PIB moyen par habitant. « En plus de ça, la FIFA n'accepte que les fax. On est obligés d'aller au cybercafé », explique Jean-Pierre, pas aidé dans ses démarches par son téléphone chinois agonisant, qui capte le réseau une fois sur deux. Mais qu'importe, il affronte la situation avec panache et dignité. Il continue donc à se balader bien droit, le dossier calé sous ses avant-bras, explorant à distance les recoins de la bureaucratie de la FIFA.

À l'époque, le courrier reste lettre morte. Pas phobique administratif, Jean-Pierre persévère. Il comprend qu'il ne pourra pas faire bouger les choses tout seul, et cherche donc de l'aide dans son entourage. Et en trouve

une, pas désintéressée. Celle de Paulo Teixeira, agent congolo-brésilien aujourd'hui reconverti dans un nouveau filon : celui des plaintes à la FIFA. Concrètement, ce dernier aide les petits clubs arnaqués à récupérer les indemnités qu'ils méritent, contre rémunération. Mandaté par Jean-Pierre, il va porter le dossier à la commission des litiges de la FIFA et prendre en main la défense du club kinois. Une nouvelle peu appréciée à l'époque par David Steegen, le directeur de la communication du club belge : « Paulo Teixeira est un homme qui a soif de publicité et d'argent, qui tente de prendre des pourcentages partout où il peut. » Le silence opposé à Jean-Pierre se transforme en refus clair et net au début de l'année 2011. On se demande pourquoi, mais Anderlecht ne veut rien payer. Pas un centime des 100 000 euros réclamés. Question de principe, peut-être. Toujours est-il que Laurent Denis, l'avocat du Sporting, met en place un stratagème pour éviter de passer à la caisse.

## Amateurisme

La tactique est simple : il s'agit de contester le statut amateur de Kabananga au moment de son recrutement, et de le faire passer pour déjà professionnel. Pour ce faire, Laurent Denis se base sur le salaire perçu par le joueur quand il était sous contrat avec le MK Étanchéité. Dans une lettre adressée à la FIFA, il stipule ainsi que le joueur gagnait 250 francs CFA par mois, « nonobstant les primes de match » et « diverses indemnités ». Avant d'ajouter : « Il s'agit donc d'un contrat professionnel en ce que le règlement de la FIFA précise qu'un joueur qui perçoit une indemnité supérieure au montant des frais effectifs qu'il encourt dans l'exercice de l'activité du football est considéré comme un professionnel. » C'est beau, le jargon. C'est fascinant comme cela jette un voile pudique sur une triste réalité : 250 francs CFA correspondent à 40 centimes d'euro. Mensuels donc. « Ils se sont rendu compte qu'ils avaient merdé dans leur courrier et ont alors expliqué à la commission que ce n'étaient pas 250 francs CFA, mais 250 dollars », enfonce Teixeira. Nouvelle erreur grossière de la part du club belge, « parce qu'en République démocratique du Congo, de toute façon, on utilise des francs congolais ». Bref, Anderlecht dit n'importe quoi pour ne pas payer, comptant sur la lenteur de la justice pour que Jean-Pierre se lasse.

Les années passent et la situation s'enlise, comme espéré du côté d'Anderlecht. Jean-Pierre se retrouve embarqué dans une procédure interminable, entre changements de juriste répétés, deadlines repoussées et autres précisions techniques à fournir sur des aspects du dossier. Pour alerter l'opinion, Paulo Teixeira publie en juin 2012 sur sa page Facebook « une liste des escrocs » dans laquelle figurent l'AC Milan et Anderlecht, accusés de ne jamais régler les indemnités de formation dues à des clubs plus modestes. À l'époque, il appuyait son réquisitoire sur les aveux que lui aurait faits – en privé – José María del Nido, l'ancien dirigeant du FC Séville et de l'Association européenne des clubs (ECA) : « C'est une question de culture. Nous, clubs européens, sommes prêts à payer des millions d'indemnités de transfert mais, quand il s'agit de régler des indemnités de formation à des clubs africains ou sud-américains, ça devient un problème. Les clubs savent qu'ils devront payer une fois que le cas arrivera devant la FIFA mais, en attendant, ils gagnent du temps. » Suite à la diffusion sur le réseau social, Anderlecht porte plainte. L'agent CBF est suspendu deux mois pour « propos injurieux et calomnieux », faute de preuves formelles. Une sanction qui ne l'a pas trop abattu : « Deux mois de suspension, c'est vraiment ridicule. Autant ne rien faire. C'est juste pour sauver les apparences. Les professionnels du football connaissent la vérité. »

## Faux contrat

Le temps semble alors jouer pour l'agent brésilien. En juillet 2014, le verdict tant attendu de la FIFA tombe enfin : « À la vue des éléments à disposition, Junior Kabananga ne peut pas être considéré comme professionnel. » Le RSCA est sommé de payer les 100 000 euros aux Aigles Verts. Tout pourrait se terminer ici mais, Anderlecht persiste dans le déni. En août, les Mauves font finalement parvenir à la chambre des litiges une correspondance de plus de 200 pages, dans laquelle se trouve le contrat de travail professionnel du joueur, providentiellement retrouvé. Un miracle juridique qui pousse l'instance à clore l'investigation, convaincue par le plaidoyer de Laurent Denis. Comment un tel retournement de situation a-t-il été possible ? En analysant le document en détail, Paulo Teixeira se rend compte qu'il a été grossièrement trafiqué : « Un truc aberrant, fabriqué sur

Photoshop par un amateur distrait. Si Anderlecht n'a pas vu que ce document est un faux, ce que je ne crois pas personnellement, mais qu'on peut admettre comme hypothèse dans l'absolu, il y a de quoi remettre en question le service juridique du club. »

Dans la foulée, la Fédération congolaise confirme la contrefaçon dans un courrier officiel, daté de décembre 2014. Elle n'a jamais homologué un tel contrat, malgré la présence de son tampon. La FIFA demande alors à Anderlecht de présenter l'original. « Mais, malgré deux délais de quinze jours, ils ne l'ont pas présenté. Tout simplement parce qu'ils ne l'ont jamais eu en leur possession », reprend Jean-Pierre. Contacté à l'époque, David Steegen faisait le dos rond : « Concernant le faux contrat, c'est possible qu'il y ait eu négligence de notre service juridique », reconnaissait-il, en plaidant sans gêne la bonne foi. « Si faute il y a eu, ce n'était pas intentionnel. En Afrique, il n'est pas toujours facile de savoir si les documents qui nous parviennent sont fiables. » Et le porte-parole de préciser : « Jusqu'à preuve du contraire, Anderlecht a toujours payé son dû à tous les clubs du monde. Et nous paierons les Aigles Verts, si nous y sommes amenés. Nous sommes une institution sérieuse et voir ainsi déballées de telles insinuations pour un joueur qui a joué deux matchs [sic] chez nous, c'est un peu fort de café. Sans manquer de respect à Kabananga, nous avons autre chose à faire que de nous mettre à la faute pour un joueur de ce calibre. »

## La justice selon la FIFA

Ainsi, pour se dédouaner devant la FIFA, le club belge accuse Fabio Baglio, l'agent de liaison : « C'est lui qui nous a fourni le faux contrat », assure sans trembler Steegen, particulièrement remonté. « Fabio Baglio nous propose parfois des joueurs comme tout manager du continent, mais nous sommes très clairs là-dessus : il n'y a aucun partenariat entre lui et Anderlecht. » Sollicité à plusieurs reprises, l'Italien n'a pas souhaité s'exprimer. Son silence ne dédouane pas pour autant le club belge de sa responsabilité. D'abord parce que ce n'est pas la première fois que les Mauves frayent avec cet agent, qui forme avec Max Mokey un duo bien rodé. Ensuite, parce que le RSCA a tout du long fait preuve d'un

comportement interlope. Le faux reconnu, voici donc le club belge traîné devant la commission de discipline de la FIFA, pour une enquête beaucoup plus grave cette fois, pour présentation de documents falsifiés dans le cadre d'un transfert. De quoi risquer une lourde amende, voire une interdiction pure et simple de recrutement, selon l'article 61 du Code disciplinaire de la FIFA. « Quand je pense qu'un grand club européen du standing d'Anderlecht a produit un faux document pour ne pas payer une commission de 100 000 euros à un petit club africain, c'est terrible », s'emportait en 2015 Paulo Teixeira, alors très confiant quant à ses chances de succès. Il annonçait même : « Si des têtes ne tombent pas cette fois-ci, elles ne tomberont jamais. »

Le 6 juin 2016, le résultat est tombé, comme un couperet. Après des mois de procédure, l'affaire a été tranchée une seconde fois par Marco Villiger, le directeur des services juridiques de la FIFA. Dans un communiqué signé de sa main, ce dernier a épargné la tête du géant : « Les éléments disponibles ne permettent pas d'établir s'il y a eu falsification. » Incroyable. Il faut se rendre compte de ce que cela veut dire : la FIFA a jugé que la Fédération congolaise, qui lui est directement affiliée, n'était pas compétente pour affirmer que le contrat pro de Kabananga était un faux. Pour sauver Anderlecht, la FIFA s'est donc déjugée elle-même. Une décision impossible à expliquer de manière rationnelle. Au moment des faits, Paulo Teixeira accusait le coup : « Cela confirme le copinage qui existe entre les instances européennes, et le mépris généralisé envers l'Afrique. Ils protègent les faussaires qui pillent le continent depuis trop longtemps. »

## Désespoir et inégalités

Ce qui s'est passé entre Anderlecht et le CS Aigles Verts a quelque chose de grandiose et, en même temps, d'affreusement banal pour le continent africain. Il faut détailler des cas comme celui-ci, dans leur complexité pour comprendre que ces agissements se répètent à la chaîne, dans l'anonymat le plus total, pour des montants parfois bien moins élevés. C'est la recrudescence de ces pratiques qui fait système. L'Europe en bénéficie largement et ne redistribue rien, en toute légalité : « Cela empêche totalement le football africain de se développer », proteste Jérôme

Champagne. Pire, le système se nourrit de lui-même, entretenant un cercle vicieux qu'illustre parfaitement l'ancien diplomate : « Si on prend le cas du Nigeria, qui représente le plus gros contingent de joueurs expatriés, on remarque que le pays débourse chaque année près de 40 millions de dollars pour s'offrir les droits télé de la Premier League, sans jamais rien recevoir en retour. Grâce à ce système, le football européen s'est extrêmement enrichi, et l'écart n'a jamais été aussi grand entre les deux continents. » Pourtant, de Victor Moses à Alex Iwobi, les stars de Chelsea et d'Arsenal, le Nigeria contribue à faire de la Premier League ce championnat attractif, autoproclamé « meilleur au monde ». Mais cette réalité, personne ne veut s'y attarder. En attendant qu'elle s'impose, le fossé se creuse. Et, comme l'assène Jérôme Champagne, « la croissance des inégalités engendre la croissance du désespoir ».

Pour contrer l'exode des footballeurs africains, il faut que les championnats locaux puissent se développer, ou reviennent au moins aux plus belles heures du foot africain : « Avant, quand il y avait les grands derbys, comme à Yaoundé entre le Canon et le Tonnerre, les talents étaient là, les stades étaient pleins, les joueurs partaient plus tard car ils pouvaient gagner leur vie sur place. Quel joueur prendrait tous les risques de partir, s'il a la chance de trouver un emploi chez lui, dans des conditions honorables ? Personne n'a envie d'affronter le racisme et de cirer le banc en troisième division belge, en étant à peine assez payé pour vivre dans des souspentes. » Pour poser les bases de ce renouveau tout théorique pour l'instant, l'ancien diplomate préconise une FIFA forte, « car c'est la seule instance qui peut tout réguler ». Son idée ? Instaurer autour du Transfer Market System (la plate-forme qui enregistre l'ensemble des transactions de transfert, NDA) une chambre de compensation financière, comme il en existe entre les banques, pour forcer les clubs à redistribuer à la source : « Au moment du transfert du joueur, cette chambre recevra la liste des clubs qui ont droit aux indemnités. Les montants seraient alors gelés par la chambre de compensation et immédiatement reversés aux clubs formateurs du monde entier », détaille-t-il. Une idée qui irait dans le bon sens pour plus d'équité, mais qui n'a visiblement pas séduit les électeurs. Avec Gianni Infantino, cheval de Troie historiquement lié aux intérêts de l'UEFA, les choses semblent mal engagées : « Par son biais, les clubs européens vont accentuer leur poids dans les prises de décision », commentait Jérôme

Champagne, au moment de briguer la présidence. « C’est très inquiétant. » La suite lui a donné raison. Sans surprise, Infantino n’a pas remis en question ce système si favorable aux écuries du Vieux Continent. À Kinshasa, les années passent, et Jean-Pierre a compris qu’il ne verrait sûrement jamais ses 100 000 euros. « On ne va pas abandonner », insiste-t-il pourtant pour garder la face. Malheureusement, il le sait au fond de lui, le monde du foot business n’est qu’une triste resucée de la Bible : à la fin, c’est bien Goliath qui gagne, et David est toujours pauvre comme Job.

## ENTRETIEN

## Paulo Teixeira

### « Les clubs européens sont complices. »

Ancien agent de Roberto Carlos, Paulo Teixeira s’est trouvé une nouvelle spécialité : aider les petits clubs africains à porter plainte auprès de la FIFA, en cas de litiges, contre pourcentage. Un gagne-pain qui l’amène à côtoyer régulièrement les escroqueries qui parsèment le monde du football africain, entre « foot people », usage de faux documents et sociétés-écrans. Il détaille les méandres de ce monde où seul l’appât du gain prévaut et dézingue sans ménagement les acteurs de ce business certes légal mais bien souvent immoral.

**Pouvez-vous nous présenter rapidement votre parcours ?**

J’ai longtemps été journaliste. J’ai couvert 4 Coupes du monde, 4 Copa America, 2 CAN et des milliers de matchs en tant que photographe. Petit à petit, j’ai commencé à connaître des joueurs et à m’occuper d’eux, même si je ne suis officiellement devenu agent qu’en 1994. Ma toute première opération, c’était Romario. J’ai organisé pour lui une tournée au Japon, où il prenait 25 % sur le cachet de Flamengo. Ensuite, je me suis impliqué auprès de Roberto Carlos, que j’ai fait venir à l’Inter de Milan, en 1995. Après, j’ai eu un parcours classique, j’ai pas mal travaillé avec des mecs comme Pierre Womé, Raymond Kalla, David Embé, la génération dorée du Cameroun.

Mais bon, je ne suis pas non plus le genre de type à revendiquer 300 transferts. Depuis peu, je suis aussi devenu consultant pour une société suisse qui intervient dans le rachat des contrats de vente des clubs.

**Vous vous occupez aussi de dossiers à la commission des litiges de la FIFA…**

C'est vrai que je me suis tourné vers le juridique, à partir du moment où j'ai vu qu'il y avait pas mal de cas d'exploitation dans le football. Beaucoup de clubs africains ne sont pas payés. Je porte leur voix à la FIFA, notamment en ce qui concerne les problèmes liés aux indemnités de transfert.

**Pourquoi cette réorientation ?**

Je vais être clair avec vous, je ne le fais pas pour défendre la veuve et l'orphelin. Je le fais parce que je gagne de l'argent. Je prends 30 % sur les opérations : si le club récupère 100 000 euros d'indemnités, j'ai 30 000 euros. Il y a des gars qui prennent 40, d'autres qui prennent 50. En tout cas, on ne prend jamais moins de 20. Parce que sinon ce n'est pas rentable, ce sont des procédures qui durent trois ou quatre ans. Il faut aussi avancer les frais car les clubs africains n'ont pas les moyens de payer. En somme, c'est du management dans le contexte juridique.

**Cela change beaucoup de votre ancien métier ?**

Oui, enfin je garde un pied de l'autre côté aussi. En ce moment, je fais pas mal de transferts en Afrique du Nord et aux États-Unis. Mais c'est vrai que le juridique occupe désormais le plus clair de mon temps. Je me suis lancé dans cette voie car j'ai toujours trouvé les avocats du sport complètement nuls. J'ai eu affaire à certains d'entre eux par le passé et, en les voyant, j'ai compris que le juridique dans le foot, ce n'était pas compliqué. Il s'agit juste de bien connaître les règlements FIFA et de savoir les interpréter.

**Il ne faut pas un diplôme d'avocat ?**

En tant qu'agent, il suffit d'un mandat. À partir de là, je fais un suivi du dossier. Maintenant, cela fait quelques années que je porte plainte à la FIFA au nom des clubs lésés et c'est vrai que je suis étonné par le nombre de

stratagèmes que mettent en place les clubs occidentaux pour ne pas payer. C'est vraiment créatif.

**Pouvez-vous nous donner un exemple ?**

En ce moment, je suis en procès avec Sochaux, à propos du gardien international sénégalais Papa Demba Camara. Il a été transféré à Sochaux en 2011, contre 350 000 euros, en provenance d'un club sénégalais, l'Étoile Lusitana Dakar. À l'époque, Sochaux lui a offert un contrat de quatre ans. Il était précisé dans la convention que, si le joueur prolongeait un jour son contrat, Sochaux devrait payer un complément de 50 000 euros.

**En 2015, Sochaux prolonge le contrat du joueur, comme prévu…**

Mais ils ne payent pas ! Ousmane Dieng, le président du Lusitana, me contacte donc. J'accepte de l'aider, j'interroge Sochaux. Dans la foulée, Emmanuel Desplats, le directeur administratif, me renvoie un document où il est marqué noir sur blanc que l'Étoile Lusitana Dakar renonce au paiement de 50 000 euros. Ce dernier est transformé en 20 000 euros, payable en 2016, seulement si Sochaux remonte en Ligue 1. Et qui a signé cet avenant à la convention ? L'ancien directeur général du Lusitana, Luís Norton de Matos. C'est un ancien international portugais, à l'origine de la création du club. Le problème, c'est qu'il a donné sa démission en 2014. Or, il a signé le document que nous présente Sochaux en 2015. Du coup, on explique à Sochaux que Luís Norton de Matos n'est plus membre de l'Étoile de Dakar, qu'il est maintenant coach au Portugal, et que sa signature n'a aucune légitimité. Silence radio. Derrière, Sochaux nous balance un avocat, Mohamed Ait Ali, un mec basé dans une grosse société à Besançon ; bref, un gars qui ne connaît rien au ballon. Moi, je leur dis : « C'est bien simple, soit vous payez, soit on va devant la FIFA. » On leur a envoyé dans la foulée une facture de 50 000 euros, qu'ils ont refusé de payer, comme d'habitude.

**Vous avez donc porté plainte à la FIFA…**

Oui. Je crois qu'au départ ils n'ont pas cru qu'on allait le faire. Tant pis pour eux. Récemment, ils ont été sommés de nous répondre par la commission des litiges. Je ne sais pas ce qu'ils vont bien pouvoir inventer pour justifier ce faux document. Et leur silence inexplicable. Donc voilà, on

attend, pour voir ce que Sochaux va répondre. Mais tout ça, ce n'est que la partie immergée de l'iceberg.

**C'est-à-dire ?**

Derrière cette affaire banale, en apparence, se cache la plus grosse arnaque que j'aie jamais vue. Une escroquerie au plus haut niveau, basée sur un système de fraude très sophistiqué. Luís Norton de Matos, je vous le dis, ce n'est pas un amateur ! En plus de diriger le club au Sénégal, il a créé en parallèle une société-écran au Portugal, appelée Étoile Lusitana Lisbonne. Cette dernière encaisse l'argent de toutes les opérations du club sénégalais. Cela permet de masquer tout un circuit de joueurs et de faire transiter le fric lié aux indemnités de formation. Sur chaque transfert qu'il arrange sous le manteau, Luís touche 80 % des revenus. En quelques années, il a gagné des millions. Du coup, tu te retrouves aujourd'hui avec une société-écran florissante montée de toutes pièces, alors que le président du club sénégalais, qui a formé le joueur, n'a jamais rien reçu et vit dans la misère. Il a été complètement spolié. J'ai moi-même dû lui payer son billet d'avion pour rentrer à Dakar.

**Sochaux s'est fait berner…**

Peut-être que oui, peut-être que non. Le problème, c'est qu'ils n'ont pas essayé de s'arranger avec nous. Ils ont choisi d'ignorer la réglementation en cours pour se jeter entre les mains d'un avocat qui ne connaît rien. Maintenant, ce gars ne prend même plus soin de me répondre tellement il est coincé. Il ne sait plus quoi dire. Et c'est normal : il va défendre Sochaux dans un dossier sans défense, parce qu'il y a faux et usage de faux. Moi, on m'a embauché, je vais aller jusqu'au bout.

**Selon vous, les clubs européens sont-ils co-responsables de ces pratiques ?**

Forcément. C'est comme pour le trafic d'âge. Moi, j'ai eu à m'occuper de joueurs qui avaient changé sept, huit, neuf ou dix ans à leur passeport. Le plus souvent, les clubs européens sont parfaitement au courant. Quand ils ferment les yeux sur des magouilles pareilles, selon moi, ils sont forcément complices.

**De manière générale, comment qualifieriez-vous l’attitude des clubs européens envers l’Afrique ?**

Ce sont des colons. En un peu plus sophistiqué, mais c’est la mentalité du colon. Prenons le cas Chancel Mbemba. C’est l’exemple classique du colonialisme. On a un club, Anderlecht, qui réussit en quelques semaines à trouver des permis de séjour et de travail à un mec qui n’a pas de travail et qui n’étudie pas. C’est très fort, c’est extraordinaire. Derrière, ils récupèrent un joueur à l’âge truqué. Malgré la polémique, ils résistent grâce à la complicité de la FIFA qui a fermé les yeux et avec la complicité du président de la FECOFA, Constant. Résultat des courses : ils ont payé 325 000 euros en deux fois pour ce joueur. En 2015, ils l’ont revendu à Newcastle pour 11 millions d’euros. C’est beau. Moi, je dis chapeau.

**Pensez-vous qu’on puisse parler d’un système mondial de traite des joueurs africains ?**

Je ne pense pas qu’on puisse parler d’un système global et organisé. Chaque réseau a sa façon de fonctionner, ses particularités propres.

**Avez-vous un exemple précis ?**

Oui, je peux vous parler du Portugal. Pour venir au Portugal, je sais que les joueurs cap-verdiens sont obligés d’avoir avec eux une lettre qui indique que leur club renonce officiellement aux droits de formation. Ou alors il leur faut une déclaration de la Fédération, qui indique noir sur blanc qu’ils n’ont jamais joué au ballon dans leur pays. C’est une façon de contourner les règlements. C’est un prérequis des clubs portugais car les indemnités de formation coûtent une fortune, donc ils exigent ça avant la signature.

**On a l’impression que les réseaux s’organisent en permanence pour contrer les règles internationales censées réguler le trafic.**

C’est vrai, mais, avec le contrôle des autorités européennes, cela devient quand même de plus en plus compliqué de faire sortir les joueurs. Du moins de manière légale. Le plus gros problème des agents, aujourd’hui, c’est que tu ne trouves plus de visas. C’est presque impossible. Les consulats ne donnent pas, ou alors tu attends des mois. Du coup, apparaissent tout un tas de systèmes gris bien établis. En Guinée-Bissau, par exemple, c’est très fort ce qu’ils font aussi. Ce sont des artistes (rires). En gros, les jeunes Guinéens, quand ils arrivent au Portugal, ils sont déjà portugais.

**Comment est-ce possible ?**

Ils sont affiliés par les ressortissants de la diaspora guinéenne qui ont la nationalité portugaise, et qui résident au Portugal. Ces derniers viennent en Guinée et reconnaissent sur place les joueurs comme leurs enfants, c'est très facile. Et, par la suite, tu as droit à un passeport portugais. Donc on te fait ça à l'origine ! C'est très sophistiqué ! Le gars, au moment même où il prend l'avion de Guinée-Bissau pour venir, il est déjà européen, c'est extraordinaire. Donc voilà, les règles sont toujours contournées. De manière générale, l'Africain cherche toujours la formule magique pour s'envoler.

**Pourquoi partir à tout prix ?**

À la base, le problème est simple. On ne peut pas échapper à une réalité : l'Afrique, c'est la misère. OK ? Donc l'Africain va tout faire pour fuir la misère. Tout faire. La moindre piste devient une opportunité. Sur Facebook, par exemple, je suis obligé de me cacher parce que sinon c'est un massacre. Je ne fais que recevoir des mails de jeunes qui veulent ceci, qui désirent cela, qui te disent : « Donne-moi une chance », « trouve-moi un club », « je suis un très bon footballeur ». Ils pensent qu'en m'envoyant un message je vais pouvoir les aider. Je peux te dire qu'une fois qu'ils ont chopé ton numéro c'est foutu, c'est du marquage à la culotte (rires). Ils sont prêts à tout pour venir. Tu vois les mecs qui se jettent dans des bateaux pour traverser la Méditerranée ? C'est la même chose. Sauf qu'ils ne se jettent pas sur un bateau. Ils ne font pas la traversée comme le font les gars mais c'est la même chose. Ce ne sont plus les boat people, mais des « foot people ».

**C'est le même désespoir…**

Sauf que le gars qui se jette sur un bateau, c'est plus dangereux. Pour moi, le footballeur, il a au moins l'espoir de pouvoir réussir dans son métier. Les autres, ils risquent tout.

**On a l'impression que le football devient le moyen de migration numéro un pour les jeunes garçons…**

Tu connais beaucoup d'autres moyens de trouver un visa ? Et encore, comme je disais, c'est extrêmement compliqué. Je me souviens d'un Camerounais prénommé Tonton, un milieu défensif que Guingamp voulait à tout prix. Même avec le secrétariat de Noël Le Graët qui a appelé le

consulat de France à Yaoundé, il a été refusé. Il n'a jamais eu son visa. C'est très compliqué.

**Pourtant, les agents de joueurs continuent de profiter du système…**

Des agents qualifiés qui amènent 9 joueurs en Europe, ça n'existe pas. Pour moi, c'est une histoire mal contée. Personnellement, je ne pense pas qu'un intermédiaire sérieux, qui connaisse le ballon rond, se mêle d'un dossier qui ne peut pas aboutir. Je suis dans le métier depuis vingt ans et je n'ai jamais vu ça. Honnêtement. Quand on parle des intermédiaires, en réalité, ce sont seulement des aventuriers qui pensent qu'ils peuvent gagner de l'argent grâce au football. Ce ne sont pas des agents qualifiés. Les spécialistes du métier, ils ont des méthodes qui n'ont rien à voir. Tu as déjà vu un Bissau-Guinéen se plaindre ?

**Non…**

Évidemment. Pourquoi ? Parce que, quand il sort du pays, le Guinéen est sûr de ce qu'il fait. Derrière tout ça se trouve un agent expérimenté. Je ne peux pas dire son nom, mais il est assez lié au FC Barcelone. C'est lui qui a trouvé ce système et qui s'en charge. Les mecs débarquent au Portugal en tant que citoyens portugais ! Donc on ne parle pas de l'amateur qui repère un mec et qui lui dit : « Je vais t'amener à Amiens ou à Reims. » Les aventuriers, ils existent, tu ne peux pas l'empêcher.

**On ne peut peut-être pas les empêcher, mais on n'est pas obligés de leur faciliter la tâche non plus. Maintenant, pour faire des transferts, on n'a plus besoin de licence…**

Sur ce point-là, il faut quand même donner du crédit à la FIFA. La FIFA, elle avait établi un système qui était parfait. Seuls ceux qui avaient les moyens pouvaient travailler. Il fallait payer une caution de 200 000 francs suisses à l'époque, je crois. Agent, c'était un travail pour les gens qui pouvaient le faire. On était sur un système élitiste. Tout s'est écroulé quand les Danois ont commencé à chialer en disant : « Nous, on n'a pas l'habitude de payer pour pouvoir travailler, on trouve ça scandaleux. » Ils ont commencé à menacer de porter plainte devant la Commission européenne à Bruxelles. Du coup, la FIFA cède. Elle annule la caution et la remplace par une assurance que n'importe qui peut se procurer. Le système se dérègle à partir de ce moment-là. Par exemple, mon fils qui a 21 ans maintenant,

quand il était petit, il jouait au ballon avec un ami, un Congolais qui s'appelle Karl. Karl n'a pas réussi dans les études ni dans le foot. Du coup, maintenant, il fait l'agent. À 21 ans. Il m'envoie des dossiers. Il n'est pas qualifié pour ça mais il pense que dans ce milieu il va faire de la thune facilement.

**On a l'impression que la FIFA a baissé les bras…**

À partir du moment où la FIFA a compris qu'elle ne pouvait pas contrôler le phénomène des agents, elle a lâché. Maintenant, ils essaient quand même de promouvoir la licence d'intermédiaire. Pour avoir une licence d'agent au Portugal, tu dois avoir un casier judiciaire net, être à jour avec tes impôts, toi et ta société. Si toutes les fédérations respectaient déjà ces petits critères, la profession serait mieux réglementée.

**En attendant, les joueurs sont traités comme des marchandises…**

Bah, la victime est consentante, elle ne part pas avec un pistolet sur la tempe. Les joueurs partent parce qu'ils veulent partir.

**Oui, mais c'est si facile de les arnaquer…**

On se permet tout avec l'Africain. L'Africain, c'est un aveugle. À tous les niveaux.

**Pourquoi l'Afrique est-elle particulièrement exposée à ce genre de trafic ?**

Parce que c'est la misère. Ce genre d'opération, tu ne peux pas le faire avec l'Afrique du Sud, la Tunisie, le Maroc. Je n'ai jamais vu un joueur sud-africain ou marocain se faire jeter à la rue par un agent véreux. Non, ce genre de pratique naît dans les puits de misère : le Mali, le Togo, le Sénégal…

**Au Sénégal, il y a quand même l'exemple de Diambars…**

Oui, c'est un club bien organisé, qui achemine beaucoup de joueurs en Norvège, ça se passe très bien. Il n'y a pas d'arnaques là-bas. Saer Seck est entouré d'avocats, il connaît bien le système. Il y a des gens compétents autour de lui. Mais ça, c'est l'exception. Pratiquement tout le reste, c'est le système D. Si je vais au Portugal, dans la journée, je peux vous présenter 100 joueurs qui n'ont pas de visa. Comment ils sont arrivés ? Qui les a

amenés ? Ils sont là, ils errent comme des ombres. L'autre jour, un joueur du Cap-Vert m'a raconté comment il était arrivé. C'est toujours la même histoire : « Je suis venu, le club ne m'a pas pris, mon agent m'a laissé. » Le club, il ne te prend que quand tu as le niveau. Ce n'est pas une maison de retraite non plus. Le joueur, il fait son essai et, si ça ne passe pas, le club ne va pas le garder.

**Récemment, le Real Madrid, le FC Barcelone et l'Atlético sont tombés pour trafic de joueurs mineurs… Que pensez-vous de leur suspension ?**

Ils se sont fait choper. Je ne peux pas commenter pour les clubs madrilènes, je suis surpris, comme tout le monde. Le cas du FC Barcelone, par contre, je connais mieux. Ils profitaient des largesses de la loi espagnole qui permettait au club d'inscrire des joueurs dans la Fédération catalane. Seulement, cette Fédération non affiliée n'avait pas les mêmes exigences que la FIFA. Elle permettait plus de possibilités.

**Comment limiter le transfert de mineurs ?**

Je ne sais pas, mais je pense que la FIFA sera forcée de changer la loi actuelle, car ça ne tient plus. Ils vont être obligés de l'adapter. Tu ne peux pas continuer : les joueurs, de plus en plus, tu les révèles jeunes. Regarde Messi. Les clubs veulent faire de la post-formation, ils ne veulent pas recruter un Africain à 25 ans. À 18 ou 19 ans, c'est déjà presque trop tard, ou alors tu vas chercher du Neymar, des joueurs affirmés dans leur pays, qui ont déjà fait leurs preuves. Les autres, tu veux les former. Du coup, pour les faire venir, on se débrouille. On fait venir les familles, on trouve un boulot au papa ou à la maman. Mais la FIFA a compliqué la vie des clubs sur ce point-là.

**La FIFA, parlons-en justement…**

C'est un de mes sujets préférés. Quand tu vois les gros poissons sud-américains, Chuck Blazer, les Caribéens, tout ce qu'ils ont piqué comme millions, c'est des malades. Bon, ils sont morts ou en taule, me direz-vous. L'Africain, lui, il se contente de la valise avec 40 000 dollars en liquide, donc tu n'as pas de traces. Dans le dossier FIFA, d'ailleurs, ils n'ont pas encore chopé un Africain !

**Pourquoi ?…**

Ce sont les plus corrompus. Je les vois. Je connais cinq ou six présidents de fédération qui ne se gênent pas pour s'enrichir. À la seule différence que ce qu'ils détournent, c'est de l'argent de poche à l'échelle des Européens.

**En attendant, le spectacle continue…**

De manière générale, on trouve deux figures emblématiques en Afrique : le gros patron qui exploite ou le mec au fond du trou qui essaie de s'échapper. Entre les deux, tu as des gens qui entrent dans le système et qui en profitent. Des anciens entraîneurs, comme Luís Norton de Matos, ou des anciens joueurs de renom, qui créent des fondations.

**Vous pensez à qui en particulier ?**

Oui. Moi, je connais un peu le système Samuel Eto'o. Ce n'est pas tout net.

**Racontez-nous…**

Sa fondation, c'est un peu le rêve d'un gars imbu de sa personnalité, qui veut faire un truc mais qui ne sait pas comment, qui commence un projet sans le terminer. Finalement, aucun de ses joueurs n'a percé. On les retrouve maintenant un peu à droite à gauche. À force de ne pas s'occuper d'eux, il s'est fait piquer des joueurs par son avocat. Après, il a quand même fait de bons choix par moments, les gamins qu'il forme ne vivent pas non plus dans la misère, hein ? On ne peut pas le comparer à « un négrier », comme vous dites.

**Seulement à quelqu'un qui fait mal les choses hors du terrain…**

Moi, à la base, j'ai essayé de le prévenir. Je lui avais dit : « Si tu veux faire du business avec la formation, il faut te trouver un club. » Mais il ne m'a pas écouté. Maintenant, il paye les pots cassés. Pourquoi les Camerounais qu'il a ramenés à Barcelone ne réussissent pas ? Parce qu'ils ont tous truqué leur âge. Tu regardes leur gueule, c'est évident.

# Désillusions en pagaille

# Un mythe immarcescible

Pour comprendre l'exode des footballeurs africains, il faut comprendre leur rêve. Le mythe que représentent l'Europe et la vie occidentale, avec ses buildings en verre, ses produits dernier cri et ses publicités souriantes pour le petit déjeuner. La fascination, aussi, qu'exercent les stars du ballon rond. Les jours de match, la vie s'arrête pendant quatre-vingt-dix minutes pour regarder Sadio Mané, Samuel Eto'o et Yaya Touré faire le spectacle sur les pelouses du monde entier. Les enfants se massent en silence devant les écrans, les adolescents imitent leurs dribbles chaloupés lors des matchs de rue, tandis que, dans les maquis, les adultes envient leurs belles voitures, leurs jolies femmes et leurs doux millions. Par la force des choses, devenir footballeur est devenu le graal ultime pour chaque jeune homme en âge de pousser un ballon. Partout, tout le temps. Parfois par passion, parfois par désir d'évasion, le plus souvent par simple volonté d'ascension sociale et d'émigration, dans des sociétés cadenassées qui n'offrent pas à la jeunesse africaine, souvent pleine d'envie, les opportunités qu'elle mérite et convoite.

## Fuir la misère

Lors du tournage du film *Les Rayures du zèbre*, en Côte d'Ivoire, Benoît Poelvoorde a pris cette réalité en pleine poire : « En Afrique, les gens ne vivent que football. Pour ces mecs, il y a deux choses : le football et bouffer. Et pour oublier que t'as envie de bouffer il faut jouer au football. Ils passent leurs journées à faire ça parce que pour eux il n'y a rien d'autre à foutre, à part mendier sur le bord de la route, vendre une calculatrice, un sèche-cheveux. Tu es dans un monde où tu te dis que le football devient une espèce d'eldorado incroyable, comme une téléportation sur l'Occident. » Face au mythe, la mer Méditerranée représente beaucoup et peu à la fois. L'histoire de Fatim Jawara, 19 ans et gardienne de l'équipe de Gambie, l'illustre tristement. Elle voulait partir. Tout de suite. Maintenant. Fuir son pays, alors sous la coupe réglée de Yahya Jammeh, un dictateur aux lunettes

noires et au boubou blanc, qui régnait en maître sur ce petit territoire enclavé depuis vingt-deux ans. Évincé en 2017, le dictateur avait la réputation de pouvoir soigner le VIH en apposant ses mains sur le front des victimes. Mais ce qu'il faisait de mieux, c'était semer la terreur, entre censure de la presse et torture des opposants.

Dans les rues de Banjul, la capitale, où volent des milliers de papillons blancs, les habitants ont coutume de dire que la moitié du pays travaille dans la police et l'autre dans la contrebande de cannabis. Pas exactement le contexte rêvé pour s'épanouir en tant que joueuse. Comme des milliers d'autres migrants subsahariens, Fatim Jawara voulait donc à tout prix réaliser le *back way*, le surnom que donnent les Gambiens au long chemin de l'émigration vers l'Europe. Plus qu'une aventure, une odyssée, ponctuée par les passages de frontières, le cœur serré, jusqu'aux côtes de la Méditerranée. Fatim se lance dans l'aventure en septembre 2016 sans en dire un mot à quiconque, ne prévenant sa famille qu'une fois arrivée au Niger. Malgré les suppliques de sa sœur, elle poursuit sa route, et s'embarque sur un de ces rafiots branlants sur lesquels les passeurs entassent les candidats à l'Europe. Elle n'en redescendra jamais. Morte noyée, elle est devenue, depuis, l'un des visages de ces footballeurs migrants victimes de leurs rêves et de leur acharnement.

## Inutile prévention

À la racine du problème, le subtil mélange d'ambition et de désespoir, deux versants d'une même schizophrénie. Au milieu d'un souk d'agents, de clubs, de promesses, de mensonges et de mirages, les footballeurs africains n'ont qu'une certitude : ailleurs vaut mieux qu'ici. Et pour corollaire : plutôt mourir que renoncer. « Le vrai problème de fond, c'est que les jeunes veulent partir à tout prix. Le fait qu'ils soient bons ou mauvais n'entre même pas en ligne de compte. Sans les agents, ils partiraient quand même », pose François Dumont de la fondation Samilia, une association belge qui lutte contre la traite des êtres humains. Alerté par plusieurs cas de footballeurs en détresse à Bruxelles, il a décidé de remonter à la source pour sensibiliser. Depuis plusieurs mois, il sillonne l'Afrique de l'Ouest avec trois compagnons pour effectuer une campagne de prévention. En Côte d'Ivoire, il visite pas moins de deux académies par jour, avec le soutien de

la Fédération, pour déconstruire le mythe de l'eldorado européen et faire comprendre aux plus jeunes que la route vers les sommets n'est pas sans danger : « L'objectif, ce n'est pas de briser les rêves ou les vocations, précise-t-il d'emblée, conscient de la complexité du problème. C'est seulement de montrer le revers de la médaille et la galère de tous ceux qui échouent, l'immense majorité silencieuse dont on ne parle jamais dans les médias. »

Pour séduire son auditoire, qui vient à reculons, il diffuse un documentaire intitulé *Eldoragoal Drogba* réalisé par Nicolas Franchomme, autre membre de la fondation, qui expose les différentes facettes de l'exode. Des bidonvilles de Yaoundé, de Bamako ou de Dakar aux clubs de seconde division belges ou hongrois, au sein desquels les jeunes migrants finissent par s'embourber, le plus souvent dans des conditions atroces : « L'intérêt pour eux, c'est bien sûr la partie qui se déroule en Europe, pose François. Quand on demande qui veut partir au début de la réunion, ils lèvent tous la main, car ils ont une vision idéalisée. Mais une fois qu'ils ont vu le destin de leurs compatriotes, ça les interpelle. On en profite pour débattre avec eux. » Chaque fois, ce sont les mêmes interrogations qui reviennent : comment bénéficier d'une famille d'accueil ? Est-ce que je peux rester en Europe si mon contrat se termine ? Comment différencier un véritable agent d'un arnaqueur ? Autant de questions traitées dans le souci du détail, mais en insistant bien sur le fait qu'il faut abandonner l'idée de « partir à l'aventure ». De l'avis des bénévoles, les réactions sont globalement positives, même si cela dépend des jours. « Je pense qu'ils entendent le message, mais je ne sais pas s'ils le perçoivent comme on le voudrait. À la fin des présentations, on se demande parfois s'ils réalisent le danger encouru ou si leurs rêves sont tellement forts que ça ne les touche pas », soupire François, arrivé plein d'envie mais désormais un peu blasé, à force de prêcher dans le désert. « Disons que si on arrive à en influencer un sur les vingt-cinq qu'on voit, c'est déjà satisfaisant. »

## Impuissance des entraîneurs

Qu'importent les mésaventures à répétition ou les mises en garde de ceux qui sont revenus, les footballeurs africains ne se départissent jamais de leur optimisme, dont les nuances vont de l'inquiétante confiance en soi jusqu'au

déni de réalité. On peine parfois à imaginer l'intensité de cette foi irrationnelle en l'avenir et la détermination qu'elle confère à des dizaines de milliers d'enfants déscolarisés. Pour vivre leur rêve, ces derniers ont le ballon rond pour seule arme et sont prêts, pour lui, à tout abandonner. S'ensuivent fatalement des parcours chaotiques, aux quatre coins du monde, pour tenter de forcer un destin pas toujours évident. Qu'importe le palmarès ou le prestige du club, l'Afrique n'est jamais une fin en soi. Au mieux, les équipes du continent peuvent servir de vitrine pour exposer les meilleurs pendant quelques mois, avant de se résoudre à les voir partir, faute de salaire versé à temps et de matchs retransmis à la télévision. Une donnée brute avec laquelle les entraîneurs locaux tentent de composer, entre lucidité et fatalisme.

Comme chaque jour, Bamako se réveille au son lancinant des moteurs de zémidjans, ces petites motos chinoises qui pétaradent aux carrefours et slaloment telles des anguilles dans les embouteillages. Construit non loin des berges du fleuve Niger, le centre d'entraînement du Stade malien est un havre de paix au cœur de la ville étouffante. Sa quiétude est seulement troublée – occasionnellement – par les gros mots que hurle Kamel Djabour à pleins poumons. Le coach s'en excuse, il est « un peu stressé en ce moment ». En plus des résultats décevants, il doit composer avec la paranoïa qui règne à Bamako depuis le sanglant attentat du Radisson Blu Hotel, perpétré par deux adolescents kamikazes affiliés à Al-Mourabitoune. C'était il y a une semaine. Vingt-deux personnes sont mortes. Les rumeurs de voitures piégées circulant dans la capitale et la fébrilité des forces de l'ordre en état d'alerte maximale ne sont pas pour rassurer ses joueurs, ni faciliter la préparation des matchs. Alors Kamel gueule un peu, pour remobiliser ses troupes à l'orée d'un déplacement dans le nord du pays auquel il ne participera pas : « Je laisse mes adjoints s'en charger, l'ambassade me l'interdit car je serais une cible », explique-t-il, visiblement courroucé, entre deux étirements. « C'est une sensation étrange pour un entraîneur, mais bon, je ne vais pas me jeter dans la gueule du loup. Il faut faire avec. C'est aussi ça, l'Afrique. »

## Out of Africa

Ancien sélectionneur du Congo, passé par des pays comme le Bénin et l'Algérie, l'entraîneur français a accumulé une solide expérience de coach sur le continent avant de poser par deux fois ses valises au Stade malien. Son quotidien ? Bricoler avec les moyens du bord afin de renouer un jour avec le glorieux passé du club, riche de vingt et un titres nationaux et finaliste de Ligue des champions. Un objectif ambitieux quand ses meilleurs joueurs sont happés par les lumières, tels des papillons de nuit autour d'un lampadaire : « Rien que cet été, j'ai perdu huit titulaires, vraiment de très bons joueurs, qui font maintenant le bonheur d'autres équipes », entame-t-il en toute franchise. « Les clubs étrangers savent que pour les choper ils n'ont qu'à lâcher un petit billet. C'est quoi pour eux, 10 000 dollars ? C'est rien. Mais avec ça, ici, les gens sont contents. Ils transposent le tout en francs CFA et ils se disent que ça en fait de l'argent. » En comparaison du transfert de Neymar, ces petits deals sous le manteau peuvent sembler dérisoires. Mais c'est ce qui permet en réalité au meilleur club malien, petit maillon d'une grande chaîne, de faire tourner la machine et de payer ses joueurs et son staff à peu près à l'heure. Et ça, Kamel a beau pester, il en est conscient : « Officiellement, on dit qu'on est professionnels au Mali, mais dans la réalité on n'est pas pros. » Un léger coup d'œil à la pelouse râpée et aux infrastructures lézardées qui nous entourent le confirme. « Forcément, les autres en profitent. »

Le jour où Kamel a compris qu'il aurait un destin similaire à celui de Sisyphe poussant son rocher, c'était à l'hiver 2015, quand le Stade malien disputait les phases de poules de la Coupe de la CAF (l'équivalent africain de la League Europa, NDLR). À l'époque, le coach français organise un petit stage d'une semaine au Maghreb, pour motiver ses joueurs et les mettre au vert. Problème : en l'espace de cinq jours, ses trois meilleurs attaquants se font la malle : « L'un a signé à l'Espérance de Tunis, l'autre au Wydad de Casablanca et l'autre en Turquie. Au départ, j'avais 20 joueurs et au retour, on était 17 », s'amuse-t-il presque. Depuis, Kamel a compris qu'il est complètement démuni face au désir d'ailleurs de ses joueurs. Il tente donc d'avancer avec philosophie : « Avant, je me battais pour les retenir, mais aujourd'hui je n'essaie même plus. Les gens ont faim. Et quand ils ont faim on ne peut pas leur mettre de barrière. » Dorénavant, le club accepte rapidement les potentiels transferts pour boucler son budget. Un moyen aussi d'éviter les disparitions pures et simples ; en se montrant plus coulant, le Stade malien augmente ses chances d'obtenir un petit quelque chose

plutôt que rien, sachant qu'en cas de refus le joueur peut ne jamais revenir à l'entraînement. Dans ce climat de suspicion permanent, Kamel compose, entre interrogations et angoisses : « On sait que nos joueurs peuvent disparaître mais, quelque part, je les comprends. Ce sont des gamins qui veulent d'abord aller en Europe, coûte que coûte. Ils sont victimes de tous les espoirs que le foot crée, et des profiteurs qui se greffent dessus. »

## Vendeurs de rêves

Ces profiteurs, Kamel les appelle aussi « les vendeurs de rêve » et les compare volontiers aux marchands de sommeil pour les sans-papiers. Pas facile, dans ces conditions, de construire un projet à long terme, mais cela, n'importe quel coach africain peut en témoigner. Tous le savent : les meilleurs, les moyens et même les mauvais ne sont que de passage. Le foot n'est qu'un prétexte. « Ce ne sont pas des footballeurs migrants, mais des migrants footballeurs, ironise-t-il. Cela me gêne sportivement, sans me déranger humainement. Après, j'ai le choix : soit je me braque, soit je travaille. Et moi, je préfère travailler. » Alors, à défaut de gagner la Ligue des champions, Djabour prend du plaisir à combler les lacunes de ses joueurs et à les aider à changer de vie : « Ici, il y a un énorme besoin de correctif. Heureusement, j'ai l'œil pour ce genre de chose », se vante-t-il. Une vocation qu'il a héritée de son passé de formateur, au Racing Club de Paris et à l'Entente Sannois Saint-Gratien, et qui a tapé dans l'œil de ses dirigeants, qui veulent faire de leur club un tremplin pour les talents : « Un entraîneur pro va généralement prendre un joueur parce qu'il est compétent, costaud, expérimenté. Il veut un produit fini. Moi, je préfère plutôt donner leur chance aux jeunes qui ont une marge de progression », achève-t-il d'expliquer devant la centaine de supporters locaux venus encourager les blancs. La séance d'entraînement se termine. Le soleil au zénith plonge le centre dans une douce accalmie. Kamel n'est pas pressé de rentrer chez lui. Il parle encore de la guerre qui fait rage, de la corruption qui gangrène le championnat et des derbys épicés contre le Djoliba FC, lors desquels les supporters n'hésitent jamais à en venir aux mains : « Vous savez, je pense que tous les coachs africains ont en commun cette recherche de l'adrénaline », confie-t-il avant de prendre congé. « Ce qu'on peut vivre ici

en tant qu'entraîneur, aucun technicien ne l'a jamais vécu en Europe. Le Mali, c'est le niveau *n* + 1. »

On le voit, il est futile d'essayer de limiter le rêve européen, qui sert de moteur à tout un continent. Heureusement, vendre du rêve ne signifie pas toujours vendre du vent. Quand certains s'emparent du mythe pour prospérer, d'autres s'en servent à bon escient pour offrir à quelques gamins de véritables opportunités. C'est le cas de Khalifa Mbaye, un jeune entrepreneur sénégalais, qui se présente vêtu d'un polo et une grosse montre au poignet. De retour au pays, cet ancien athlète spécialiste du 400 mètres, qui s'est entraîné en France avec Leslie Djhone, a eu une idée de génie : créer une émission de téléréalité sur le thème du foot, les deux passions communes des Sénégalais. Baptisé *Espoirs du foot*, le programme se voulait un mélange subtil de *Star Academy* et d'*À la Clairefontaine*, le documentaire retraçant le quotidien de Hatem Ben Arfa, Abou Diaby et Geoffrey Jourdren au sein du centre de formation. Simple et efficace, le pitch est le suivant : réunir 24 footballeurs âgés de 15 à 17 ans et les filmer en train d'évoluer sous l'œil d'un coach de première division, qui va les aider à concrétiser leur rêve d'Europe. À la fin de chaque épisode, un candidat est éliminé, jusqu'à sélectionner quatre lauréats : un gardien, un défenseur, un milieu et un attaquant. Désignés par le jury et les téléspectateurs, ces derniers s'affrontent pour obtenir des essais dans des clubs pros, à savoir Le Havre, Amiens ou Lens. C'est pas le Pérou, mais c'est quand même la France.

## TV et réalité

Diffusés sur SenTV, les six épisodes hebdomadaires d'*Espoirs du foot* ont connu un succès indéniable. Au commencement, pourtant, Khalifa était loin de se douter de l'engouement que le programme allait susciter. Pour tout dire, il était même assez stressé à l'idée de faire un bide, à cause du manque de sponsors et de publicité. Pendant des mois, il a multiplié les annonces et le bouche-à-oreille dans un relatif anonymat : « Au mieux de mes prévisions, j'espérais 300 gamins. » Lorsque arrive le jour du casting, Khalifa se dirige vers le stade, deux heures à l'avance, pour tout organiser. Lui qui s'attendait au calme plat découvre une ambiance hystérique, proche de celle de l'ouverture des grands magasins le premier jour des soldes : « Ils

étaient au moins 3 000, une véritable marée humaine ! s'exclame-t-il. Certains enfants avaient passé la nuit sur place pour être les premiers à s'inscrire. » Dans la queue, on trouve alors des recalés des centres de formation, des jeunes venus de villages reculés, et même des étrangers, Maliens ou Gambiens pour la plupart. Pour tous, cette émission est un peu leur ticket vers la gloire. « C'est une super idée, ça permet de court-circuiter tout un tas d'intermédiaires malintentionnés, mais aussi de remettre les joueurs locaux, éclipsés par les stars parties jouer à l'étranger, au centre de l'attention », encense Jean-Claude Youayou, un agent de joueurs ivoirien surnommé Baresi, qui compte développer le même concept dans son pays après avoir constaté de ses propres yeux une telle ferveur. « Il arrive que certains joueurs talentueux se ratent lors d'une détection. C'est pourquoi il est primordial de leur donner une seconde chance. »

Face à la foule, la première réaction de Khalifa est la panique. Les moyens logistiques sont faméliques et le projet reste somme toute assez artisanal : « On était complètement submergés, résume-t-il. Ils étaient tous là, à attendre que je leur dise quoi faire, c'était assez effrayant. Mais je ne pouvais plus reculer. » Alors Khalifa a avancé, à tâtons, en faisant du mieux qu'il pouvait. Il a composé avec les éléments pour produire un programme fait de bric, de broc, et de beaucoup d'inventivité. Ici, quelques ballons et chasubles en échange de spots publicitaires pour les équipementiers, là quelques partenariats avec des sites d'information pour relayer l'événement. Le reste a été financé sur ses deniers personnels : « On a acheté deux voitures en France, dans lesquelles on a mis tout le matériel et tous les équipements », raconte Mansour Tall, son associé. « Derrière, on a fait 6 000 kilomètres de route pour tout rapporter au Sénégal. On a ensuite vendu les bagnoles sur place pour payer le camp d'entraînement. En tout, le projet a coûté 30 000 euros. » À la fin de l'émission, Khalifa s'est lui-même chargé de remettre les billets et les visas aux quatre lauréats. Il pensait à une simple formalité, mais la manœuvre s'est révélée plus difficile que prévu : « Le consulat avait peur que les enfants ne disparaissent dans la nature », explique-t-il, un peu gêné. De ce fait, le ticket vers la gloire n'a pas été composté. « À la base, on devait partir trois semaines mais finalement on n'est partis que dix jours. On n'avait pas compris que c'étaient les vacances de la Toussaint ; le centre du Havre était fermé. On n'a fait que trois jours

là-bas, puis trois à Amiens et quatre à Paris. Lens, malheureusement, ça a capoté ! »

Sur le plan sportif, ces visites écourtées n'ont débouché sur aucun contrat pour la première promotion d'*Espoirs du foot*. Qu'importe, le projet se voulait essentiellement « centré sur l'humain », un peu à la manière d'Aspire. Seulement, en ce qui concerne Khalifa, c'est vraiment le cas : « J'ai reçu plein d'appels de types louches qui me disaient : "Je te donne 1 000 ou 2 000 euros et tu me laisses gérer tel ou tel gamin après l'émission." J'ai toujours refusé, évidemment. Pour moi, les enfants ne se monnayent pas. » Pour les 24 chanceux, le tournage a été l'occasion d'évoluer sportivement, mais aussi de prendre du plaisir. Particulièrement pour les lauréats : « Rien que prendre l'avion, c'était un rêve pour eux, assure Mansour. Imagine : tu prends quatre jeunes qui ne sont jamais sortis du Sénégal. Tu leur payes tout de A à Z, tu leur donnes une chance de percer et tu leur fais découvrir l'Europe ; c'est déjà pas mal. » C'est même très bien, à en croire Ahmed Cheikh Diallo, lauréat de la première saison, qui se souvient de la tour Eiffel et du Parc des Princes avec émotion : « Ce voyage m'a ouvert les yeux ; à mon retour au Sénégal, je savais que j'allais repartir. » Un vœu resté pieu pour le reste de sa promotion mais qui s'est réalisé pour Ahmed, notamment grâce à son oncle installé en France. Il en a profité depuis pour atterrir en banlieue parisienne, où il découvre le froid et la grisaille. Aux dernières nouvelles, ses qualités lui ont permis de décrocher un essai à Rouen, où il espère obtenir un contrat. En tout cas, Ahmed est convaincu qu'il réussira, en partie grâce à l'émission : « Khalifa, c'est quelqu'un de bien. Il a tenu sa promesse. Pas comme beaucoup d'autres. » Heureux de voir un destin basculer du bon côté, les deux associés se sont depuis lancés dans une deuxième, puis une troisième saison de l'émission à succès, qui fleurit au Sénégal, telle une rose au milieu des orties.

## Jedi en croisade

Pour anecdotique qu'il soit, l'exemple d'*Espoirs du foot* délivre un enseignement de taille : plutôt que de l'affronter, il est possible de se nourrir du mythe de l'eldorado pour faire le bien. C'est même probablement le

vecteur de changement le plus efficace compte tenu du contexte actuel. Au Sénégal, un homme a compris qu'il était possible de fédérer les rêveurs et de construire, autour d'une ambition de vie axée sur le foot, un projet éducatif d'ampleur. Cet homme, c'est Saer Seck, un riche homme d'affaires philanthrope investi dans le football local depuis de longues années. Président de la Ligue professionnelle sénégalaise, il a fondé en 2003 le club de Diambars – « les guerriers » en wolof – dont l'esprit est parfaitement résumé par le slogan de l'institution : « Faire du football passion un moteur pour l'éducation. » Contrairement à nombre d'autres clubs africains adeptes de la poudre aux yeux, le slogan de Diambars n'est pas un simple vernis de respectabilité. Il reste fidèle à la réalité du projet, dont le bilan sportif et humain est plutôt flatteur : un titre de champion remporté en 2013, une flopée de joueurs partis ferrailler dans les championnats européens – Idrissa Gueye, Pape Souaré, Joseph Lopy et Kara Mbodj en sont les exemples les plus célèbres – et surtout une génération d'enfants poussée sur les bancs de l'école. Car c'est bien sur ce point que Saer Seck estime avoir remporté sa plus belle victoire : « Utiliser le football pour enseigner, c'est notre credo. L'idée derrière tout ça, c'est de former des champions, mais aussi des hommes. » Installé dans son immense bureau climatisé avec vue sur le port de Dakar, Saer Seck, dont le crâne semble aussi lisse qu'une boule de billard, ressent plus de fierté pour les gosses partis à l'université que pour les nombreux trophées qui confèrent un certain cachet à la pièce : « Je me souviens d'un jeune arrivé totalement illettré au centre de formation à l'âge de 13 ans. Aujourd'hui, il prépare un DUT informatique en France. Rien que pour un cas comme ça, je me dis qu'un tel investissement valait la peine. »

Face à l'*Étoile noire* que symbolise le foot business mondialisé, Saer Seck a des faux airs de Mace Windu. Il est assez aisé de l'imaginer armé de son sabre laser violet, tel un maître Jedi esseulé face à une armée de clones prête à piller et à asservir. Mais l'homme ne croit pas le combat désespéré, et pense pouvoir inverser la tendance à long terme : « Si les grands ne rêvent pas grand, les petits n'auront même pas le droit de rêver », assène-t-il, sûr de sa force. Pour saisir comment l'entrepreneur tente d'inverser le cours des choses, il faut quitter le tumulte du port de Dakar et ses effluves de poisson pourri pour se rendre une soixantaine de kilomètres plus au nord, dans la coquette station balnéaire de Saly. Très prisée des vacanciers occidentaux, la ville est connue pour ses plages bordées de cocotiers, ses

boîtes de nuit et le tourisme sexuel qui s'y pratique sans retenue. C'est ici que Diambars a pris ses quartiers depuis une quinzaine d'années, un peu en bordure de la ville, dans une magnifique propriété où d'impeccables pelouses symétriques bordent des immeubles d'un blanc éclatant. Outre l'académie Aspire, le club héberge ici 140 jeunes, qui partagent leur temps entre les entraînements, les cours et la piscine de rêve. Bien sûr, un tel projet n'est pas à la portée de tout le monde et coûte 700 000 euros annuels, au bas mot. Malgré sa fortune personnelle, Saer Seck a dû quémander beaucoup d'argent auprès de différentes instances, avec l'aide de son associé Jimmy Adjovi-Boco. Il a ensuite pu bénéficier du soutien médiatique et financier de Patrick Vieira et de Bernard Lama, tous deux séduits par sa volonté. « On s'est interrogés dès le départ sur nos ambitions », rembobine Saer Seck, en regardant les jeunes de son centre s'entraîner sous un soleil hivernal. « Est-ce qu'on fait la politique de nos moyens ? C'est-à-dire qu'on regarde combien d'argent Jimmy et moi pouvons mettre sur la table, ce qu'on peut piocher dans la poche de Patrick et celle de Bernard ? Ou bien est-ce qu'on fait la politique de nos rêves ? » La question a été vite tranchée. Aujourd'hui, Diambars n'est plus un rêve mais une réalité de 16 hectares, digne des meilleurs centres de formation européens. Un bastion de résistance face à la traite des êtres humains et un exemple à suivre pour tout le continent, que nous vous présentons en détail dans l'interview qui suit, avec le patron.

## ENTRETIEN

## Saer Seck

### « Les grands joueurs africains sont les meilleurs VRP du rêve européen. »

Lancé en novembre 2003 au Sénégal, le centre de formation de Diambars fait figure d'exception sur le continent. L'un de ses fondateurs, Saer Seck, est aussi l'actuel président de la Ligue de football sénégalaise. Son idée ? Mêler éducation et performance sportive. En s'appuyant sur les rêves des

enfants pour les scolariser, il leur offre une chance de percer, tout en assurant leur avenir en cas d'échec. Une solution testée et approuvée pour développer le football local et endiguer le problème de l'exode, dont il nous présente ici le versant mythifié.

**Bonjour, Saer ! Avant toute chose, pouvez-vous nous présenter Diambars ?**

C'est une initiative née dans les années 1990, qui est le fruit de ma rencontre avec Jean-Marc Adjovi-Boco, l'ancien capitaine de la sélection béninoise. On avait envie de créer un projet de formation qui montre l'exemple sur le continent. On a commencé à bosser tous les deux avec beaucoup de passion. Parce que sans passion on ne peut pas faire de grandes choses.

**Bernard Lama et Patrick Vieira vous ont rejoints dans la foulée…**

Leur notoriété nous a beaucoup aidés. Quand nous sommes allés le voir, Patrick a tout de suite adhéré. Il nous a dit : « Je veux aussi faire partie de l'aventure. » D'entrée de jeu, on a pris un certain nombre de décisions. La plus importante, c'était de faire de Diambars une association à but non lucratif. C'était primordial de montrer que nous étions tournés vers des valeurs humaines et non pas financières. La deuxième, c'était de trouver notre slogan : « Faire du football passion un moteur pour l'éducation. »

**C'est un projet ambitieux…**

J'ai toujours refusé de faire les choses à la petite semaine, de me laisser embarquer dans un esprit réducteur où on va agir – allez, je vais être péjoratif – « à l'africaine ». J'ai toujours vu les choses en grand. En ce moment, on a environ 140 jeunes sous notre responsabilité. À cela, il faut ajouter 110 employés qui travaillent dans tous les corps de métier. Tout cela demande un budget de fonctionnement très élevé. Depuis le début, si on additionne, ce projet nous a coûté près de 8 millions d'euros.

**Où avez-vous trouvé cet argent ?**

Pour se lancer, on est allés en France pour consulter la région Nord-Pas-de-Calais. Jimmy, c'est quelqu'un de Lens. On a obtenu au culot un entretien avec Daniel Percheron, le président de la région. On a beaucoup insisté sur notre sérieux et sur le côté émotionnel. Et au bout d'un moment,

plusieurs mois peut-être, Percheron nous dit : « Banco, j'y vais. » Nous avons obtenu 1,5 million d'euros. On a construit le centre comme ça, grâce à cet apport initial. On a aussi obtenu de l'aide de la part de Nicolas Sarkozy, qui a financé nos premiers terrains synthétiques avec la région des Hauts-de-Seine.

**Au niveau du sponsoring, l'arrivée de Patrick Vieira a marqué un véritable tournant…**

Clairement, Patrick Vieira nous a ouvert des portes. À l'époque, il est champion du monde, champion d'Europe. Quand il est passé de Nike à Adidas, en pleine négociation, il a dit à Adidas : « Entendez-vous d'abord avec Diambars, et ensuite on discute ensemble. » Évidemment, ça aide (rires). Grâce à lui, nous sommes encore sous contrat, avec à la clef tous les équipements sportifs pour les jeunes. Pour compléter, on a aussi dû mettre un peu de notre argent personnel ici ou là. Et puis voilà. C'est comme ça qu'on a démarré, au 1er novembre 2003, après avoir fait des tests pour les deux premières promotions.

**Comment se passent les sélections ?**

Tous les jeunes doivent être égaux. Pour ce faire, nous réalisons un contrôle strict sur l'âge. L'entrée n'est possible que pour les enfants âgés d'au moins 12 ans. C'est lourd, mais c'est l'expression d'une volonté. Ensuite, nous finançons sur nos fonds propres les tests de détection. On ne demande pas aux parents d'envoyer de l'argent. Pour qu'aucune famille ne soit dans l'obligation de choisir entre la pitance quotidienne et la possibilité d'envoyer son enfant au test. Parce que, quelquefois, ça se joue à 1 000 francs CFA.

**C'est rare. La demande est tellement disproportionnée que souvent ce sont les joueurs qui payent pour avoir la chance de faire des tests…**

Oui, tout à fait. On connaît ça au Sénégal. Mais ici la logique est totalement inversée, puisque les garçons sont hébergés, nourris, entraînés, scolarisés et assurés par nos soins. C'est indispensable pour que le projet reste sain.

**Cette politique de prise en charge totale des enfants nourrit paradoxalement quelques critiques à propos de leur isolement…**

On ne souhaite pas que les garçons se coupent de leur environnement originel mais, quand on veut faire un sportif de haut niveau, on ne peut pas le plonger de manière régulière dans un cadre de dénuement. Quand les garçons passent trois ou quatre jours chez eux, ils reviennent avec des pertes de poids. Il faut savoir que pendant leur première année chez nous les enfants prennent entre 8 et 14 kg. Avant de venir au centre, 53 % des jeunes n'ont jamais bu un yaourt et 83 % n'ont jamais mangé de fromage. Nous essayons de les placer dans des conditions de hautes performances sportives et scolaires.

**Justement, parlons plus en détail de l'éducation, une valeur centrale de votre projet…**

La première chose qu'on a construite, c'est l'école. C'est effectivement le plus important. Chaque année, on commence les cours deux semaines avant le premier entraînement. C'est fait exprès. Les gamins viennent avec beaucoup de rêves, en pensant qu'ils ne vont faire que jouer au foot. Alors, pour dégonfler les têtes, on leur explique que le football, c'est dans quinze jours. On en profite pour enchaîner les tests scolaires, qui nous permettent de réduire les écarts entre ceux qui ne sont jamais allés en cours et ceux qui ont déjà un petit bagage. Le ratio est simple. Chez nous, chaque semaine, c'est quarante heures de cours et quatorze de foot.

**On a l'impression que vous êtes plus fiers de former des avocats ou des médecins que des footballeurs. Pensez-vous que cela puisse aider au développement du Sénégal ?**

Oui. Je reste persuadé que le football ne va jamais développer le pays sur le long terme, contrairement à l'éducation. Je le répète partout : j'aimerais que nos jeunes trustent la sélection, mais aussi l'Assemblée nationale, le gouvernement, et pourquoi pas le palais de la République !

**Comment faites-vous pour intéresser les jeunes footballeurs à leurs études, alors qu'ils n'ont bien souvent que le foot en tête ?**

C'est bien simple : tout jeune qui n'a pas la moyenne à l'école est suspendu de terrain. C'est automatique. Tout le monde connaît les règles du jeu.

**Que faites-vous des joueurs qui n'ont pas le niveau sportif suffisant ?**

Si un joueur ne répond pas à nos attentes, on ne peut pas lui en vouloir d'échouer. Une partie de la responsabilité est la nôtre car c'est nous qui l'avons recruté. En revanche, le manque de volonté à l'école est un motif de renvoi.

**Cette politique n'est pas sans incidence sur vos résultats sportifs. Votre niveau a d'ailleurs baissé depuis votre titre de champion du Sénégal en 2013…**

Oui, c'est vrai, mais à Diambars l'intérêt individuel des joueurs prime sur l'intérêt collectif de l'équipe. Même si on est à la veille d'une finale, si le joueur a la possibilité d'aller s'engager dans un club professionnel qui lui permette de modifier son standing social, il n'attend pas la finale, il part.

**Vous n'êtes pas tentés parfois de garder les meilleurs pour progresser et faire monter le niveau du championnat ?**

Non. Tous les jeunes qui ont la possibilité de partir, même quand ça ne nous rapporte rien, on les laisse partir. Je vais vous citer les exemples les plus célèbres : Idrissa Gueye, Pape Souaré, Joseph Lopy. Récemment, notre capitaine est parti en Tunisie gratuitement. On ne va pas se mettre à bloquer un jeune pour 10 000 ou 15 000 euros. On préfère miser à long terme sur son éclosion, dans le cadre d'un futur transfert et des indemnités de formation qui en découlent.

**En fait, vous encouragez la mobilité des joueurs africains !**

Exactement. Chez nous, le départ vers une vie meilleure, c'est une finalité. J'ai moi-même plusieurs fois acheté des billets d'avion pour que les jeunes aillent faire des tests un peu partout. Mais évidemment, in fine, ça affaiblit notre équipe première.

**Le tableau serait presque idyllique, si seulement vous ne partagiez pas vos locaux et vos terrains avec l'académie Aspire.**

C'est un client. Nous avons surdimensionné nos capacités d'accueil afin de pouvoir faire de la location. C'est indispensable pour financer notre projet. Pour le moment, on a accueilli plusieurs sélections. La Mauritanie, la Guinée, l'Iran, le Maroc, l'Afrique du Sud ont déjà passé quelques jours dans notre centre. Parmi nos clients, il y a effectivement Aspire, qui a son propre projet, que nous n'avons pas à juger. Dans un hôtel, vous avez des

clients très différents. Après, on peut effectivement ne pas être totalement d'accord avec leurs pratiques et leur philosophie.

**Aspire recrute en masse sur le continent, accélérant l'exode des joueurs africains. En tant que président de club et président de la Ligue, n'avez-vous pas l'impression que le joueur africain devient une marchandise ?**

Le plus gros problème, c'est qu'en Afrique le ballon de football, qui est un objet de plaisir, de loisir, un objet de communication, qui met en relation les gens et leur fait partager des émotions, a mué en un objet de développement économique et social. Plus ça va, plus toutes les premières notions de communion et de plaisir disparaissent. Le football devient un business.

**Tout le monde veut sa part du gâteau…**

Ici, dès qu'on est jeune, qu'on a deux jambes, deux poumons et qu'on sait courir, on pense qu'on peut devenir footballeur. Évidemment, tout le monde surfe sur cette vague. Selon moi, le plus gros mensonge qu'on puisse faire à un jeune aujourd'hui, c'est de lui dire qu'il a assez de talent pour être footballeur pro. Car aujourd'hui, en Afrique, on n'a pas les infrastructures et les compétences pour profiter de l'économie mondiale du football. Du coup, faute de moyens, on attend d'avoir 20 ans, on baisse son âge de six ou sept ans, et on devient un petit phénomène. C'est la règle. On tente de s'exporter, par tous les moyens. Moi, j'ai rencontré des garçons en situation de détresse extrême en Égypte.

**Qu'est-ce qui leur était arrivé ?**

Je suis dans le hall de mon hôtel, j'attends une voiture qui doit venir me chercher. Là, cinq jeunes m'abordent : « Bonjour, monsieur, on est footballeurs, on sait que vous êtes de la Fédération sénégalaise, faut nous aider. » Ils me racontent rapidement leur histoire, assez terrible. Cela faisait quatre jours qu'ils n'avaient pas mangé. Je les ai laissés dans un restaurant le temps d'aller à mon rendez-vous. Une fois de retour, j'ai parlé à leur club, ça s'est un peu arrangé. Mais on est quelquefois dans des situations insolubles. Ce qu'on rencontre en Égypte, on le rencontre aussi en France…

**On a l’impression que les parents et les enfants ne sont jamais sensibilisés…**

Vous êtes naïfs. Mais complètement. Les parents sont prêts à s’endetter pour envoyer leur fils sur une pirogue qui va traverser la mer Méditerranée. Si leurs enfants survivent – car on parle bien là d’une question de vie ou de mort – ils se retrouvent entassés dans des camps de migrants. C’est l’enfer. Alors quand on leur demande de payer pour que leur gamin ait une chance de réussir sur un terrain de football vous croyez qu’ils vont hésiter ? En plus, si le gamin ne perce pas, il peut tenter de trouver du boulot sur place et faire vivre sa famille.

**Ce qui est très difficile à faire comprendre aux jeunes footballeurs, c’est que l’eldorado européen n’existe pas. Ils ont une image de l’Europe idéalisée, alors que la réalité est parfois cruelle…**

Ce que vous venez de dire est faux !

**Comment ça ?**

C’est faux dans la mesure où chacun fait une lecture personnelle de la situation. Quand on leur explique que tout le monde est confronté à des problèmes une fois arrivé en Europe, chacun pense que tout le monde, c’est tous les autres sauf lui. Et quand on refait le calcul, c’est l’eldorado pour tous. C’est pour ça que les discours de prévention n’ont aucune portée ni aucune emprise sur les jeunes.

**On ne peut rien faire pour l’empêcher ?**

Malheureusement, les télévisions racontent en boucle les success-stories du ballon rond. Chaque match qui met en scène un Sadio Mané ou un Samuel Eto’o développe un peu plus l’imaginaire des enfants. Les grands joueurs africains sont les meilleurs VRP du rêve européen. Le football est une belle histoire qu’on n’arrête pas de répéter et de montrer à la télévision chaque week-end. Forcément, ça fait rêver. Les jeunes ne savent pas ce qui se passe dans l’ombre, où il n’y a pas la lumière des projecteurs. Il est extrêmement difficile d’inverser la tendance aujourd’hui sur le plan médiatique.

**Pourquoi ?**

Parce que la relation à la vérité du phénomène est une relation ponctuelle. Par exemple, vous allez faire un livre sur le sujet. Si le livre est bien, ce que j'espère, peut-être qu'un média télévisé sera inspiré et fera à son tour un dossier qui sera diffusé. Très bien. Mais ce livre ou ce documentaire, ils vont être diffusés où ? En Europe. Ils ne seront pas forcément vus par les jeunes en Afrique. Et, même s'ils sont vus, ils ne le seront qu'une fois. Cela dure une heure. Et le dimanche suivant on raconte la belle histoire, mais celle-ci dure quatre-vingt-dix minutes. Et ça se répète quatre fois tous les week-ends. Je suis désolé de vous le dire, mais il n'y a pas photo. Il n'y a pas match.

**Les grands joueurs pourraient aider et tirer la sonnette d'alarme. Ils sont écoutés par les jeunes.**

C'est sûr, ils sont écoutés. Mais quel peut être leur message ? Regardez-moi, j'ai réussi, je reviens en Afrique avec une valise pleine de dizaines de millions d'euros. Et j'explique à tout le monde que ce n'est pas la peine d'y aller parce que vous ne les aurez pas (rires).

**Quelles politiques faut-il engager pour améliorer la situation ?**

Je pense que la seule solution réside dans le fait de développer les championnats professionnels, avec une vraie vision stratégique. L'idéal, ce serait que les jeunes qui partent soient des joueurs à la fois bons et répertoriés. Qu'ils puissent partir en étant bien encadrés. Qu'ils aient une valeur marchande qui rapporte de l'argent à leur club formateur et à l'économie sénégalaise, au lieu d'aller à l'aventure. Quant à ceux qui n'ont pas le talent pour partir, il faudrait leur permettre de faire une carrière honorable sur le plan local, avec le talent qui leur a été donné. C'est la réponse au problème. Mais ça, malheureusement, ça ne se fera pas du jour au lendemain.

# Au terminus des rêveurs

C’est ici que tout se termine. Que les masques tombent. Que les mirages s’évaporent. À Casablanca, difficile de les rater, ces grappes de footballeurs qui s’affrontent sur les terrains ocre de banlieue. Elles sortent du décor comme de petites taches noires. On pourrait presque les compter, les destins brisés. Ils viennent de partout : du Cameroun, du Ghana, du Nigeria, de Côte d’Ivoire. Ils jouent avec les tripes, sous le regard apathique de blédards en survet, qui végètent à l’ombre en les regardant s’épuiser. Cela fait plusieurs jours qu’ils n’ont rien avalé. Ils sont à cran, complètement rincés. Ce matin, ils s’énervent pour savoir s’il y a hors-jeu, et doivent demander aux gamins du quartier de ne pas entrer sur le terrain sans permission. Ce match dont tout le monde se fout, c’est leur Ligue des champions. Ils peuvent le toucher du doigt, l’espoir, malgré la tristesse de la situation. Il est là, de l’autre côté de la Méditerranée.

## L’envers du décor

L’Europe, Élie s’y voyait déjà. Mais, à 20 ans passés, il n’avait plus trop le temps d’y croire. Aussi, quand il a repéré sur Internet le « Foot Africa Inter », il a vite été séduit. Il pensait l’avoir enfin trouvé, son ticket vers la gloire. Il est vrai que le slogan du club avait de quoi appâter le chaland : « Nous réaliserons le rêve de l’Afrique. » Sur la page Facebook de la structure qui « recrute, forme et vend des joueurs de football en Europe », les photos avantageuses se succèdent. On y annonce la tenue d’un stage au Qatar et les transferts de certains joueurs dans les plus grands clubs européens, comme celui de Claude Kotoub, un jeune international togolais, recruté par le FC Nantes le 3 novembre 2015. Un coup de fil timide depuis Abidjan, et le « centre de perfectionnement » basé à Tunis envoie son représentant. Le VRP bien habillé rencontre Élie et ses parents à la terrasse d’un café de Cocody. À l’entendre, le PSG et le Real sont à portée, plusieurs joueurs du Foot Africa Inter ont d’ailleurs été contactés. Mais, pour prétendre au même destin, il faut passer à la caisse, et la facture est

salée : 3,5 millions de francs CFA, soit plus de 5 000 euros. Le prix à payer, assure-t-il, pour des « prestations de qualité » : internat, nourriture, carte de séjour, assurance et cours d'informatique sont assurés pendant dix mois. Bref, le tableau est idyllique.

Voici donc Élie dans l'avion, en route pour le Maghreb et son centre de formation quatre étoiles. La tête dans les nuages. Il ne le sait pas encore, mais le jeune footballeur vient de mettre le doigt dans une spirale infernale de mensonges et de tromperies. Sur place, la formule *all inclusive* des organisateurs tunisiens s'apparente à un plateau-repas lyophilisé, proposé en bonus payant dans un avion low cost. L'internat tout confort ? Il n'existe pas. Élie est en réalité hébergé chez le président du centre, en compagnie d'autres Africains, qui deviendront ses compagnons d'infortune : « Il a payé la caution et un mois de loyer, puis on a dû régler les mois suivants, peste-t-il, il a donc fallu qu'on se prenne en charge complètement. » La carte de séjour et les cours d'informatique ? En option. Des excuses fumeuses et la perspective de bientôt partir faire un tournoi en Croatie suffisent aux dirigeants pour gagner du temps, face à une horde de gamins énervés mais crédules. Seule promesse tenue, les quatre entraînements hebdomadaires : « Le coach tunisien était plutôt compétent, mais il était dépassé. Il y avait une quarantaine de joueurs, originaires de Côte d'Ivoire, du Mali, du Burkina Faso, de Guinée, du Congo… Certains étaient là depuis des mois », rembobine Élie, qui prend conscience du traquenard. La suite ne va pas en s'arrangeant. Après quelques semaines de travail, les séances s'arrêtent brutalement, sans la moindre justification de la part du président du Foot Africa Inter. Élie part donc le trouver, pour demander des explications. Mais, ce dernier, en bon prestidigitateur, s'est déjà évaporé dans la nature.

Normalement, on ne demande pas à un magicien de dévoiler ses secrets. Mais nous avons fait une exception pour le président de cette académie. Contacté par téléphone, le président du Foot Africa Inter nous explique qu'il est dans le business depuis 2010 et qu'il propose des formations allant d'un mois à deux ans, « selon le talent des joueurs ». Le prix varie selon la durée de la formation mais tourne officiellement autour de 1 500 euros, « sans compter l'hébergement et la nourriture », soit trois fois moins que la somme déboursée par les parents d'Élie. Quant à ses partenariats supposés avec de grands clubs européens, il ne faut pas gratter bien longtemps pour

que le vernis s’écaille. On lui explique que l’illustre Claude Koutob, que met en avant sa page Facebook, n’a pas signé à Nantes, mais au Poiré-sur-Vie, un club vendéen qui végète en CFA2 : « Aucun de nos joueurs n’a encore été recruté par un grand club », concède le dirigeant, avant de se rattraper, jamais à court d’arguments. « Mais deux de nos protégés sont en train de passer des tests au club d’Évian Thonon Gaillard. » Information démentie dans la foulée par le club savoyard, disparu corps et biens depuis. Faut-il s’en étonner compte tenu de tout ce qui vient d’être évoqué ?

Comme beaucoup d’aventuriers, ce dernier promet n’importe quoi à ses victimes, qu’il abandonne une fois les frais d’inscription encaissés. Il n’a alors plus qu’à attendre que la police le débarrasse de ces petits sans-papiers. La pratique est courante au sud de la Méditerranée. Les pays d’Afrique du Nord ne demandent pas de visa pour entrer sur leur territoire mais, sans permis de travail, le séjour est limité à trois mois. Une fois coincés, les footballeurs africains jouent à cache-cache avec les autorités et vivent de solidarité, en espérant que la roue tourne. Lors de son passage à la tête de la JSM Bejaïa, en Algérie, Kamel Djabour, le coach du Stade malien, en a vu « au moins 20 000 », des Africains qui galéraient : « C’est la pire destination possible pour eux. En Europe, on ne peut pas expulser quelqu’un facilement, mais dans les pays du Maghreb… C’est sauvage. Il y a cette notion-là qu’on n’en veut pas. » Un far west du football africain, violent et xénophobe, dans lequel les jeunes débarquent sans se douter de ce qui les attend : « On leur fait croire que c’est une porte ouverte vers l’Europe, un tremplin où pullulent les recruteurs », précise François Dumont, de la fondation Samilia, qui ne compte plus les témoignages en provenance de cette région. « On les place en stand-by et, en attendant, on les exploite. Un jeune homme nous a expliqué qu’il avait joué six mois là-bas sans être payé ; mais certains restent plus de trois ans sans salaire. »

## Honte de l’échec

Pour Élie, l’expérience tunisienne se termine dans la peur. Sans papiers, en situation d’échec, il ne peut pourtant pas retourner à Abidjan. Comment assumer son échec après avoir poussé ses parents à débourser plusieurs milliers d’euros ? Comment faire comprendre à ses amis restés au quartier que rien ne s’est passé comme prévu ? Mieux vaut garder la face et

entretenir le mensonge. Alors il s'accroche, à la recherche d'un plan B. Au bout d'un moment, en surfant sur Internet à coups de clics angoissés, il finit par découvrir l'existence des Amis talentueux du football (ATDF), une association dont le siège est basé à Rungis, en banlieue parisienne. Sur son site Internet – désormais inaccessible – l'organisation indique vouloir « conseiller les jeunes footballeurs amateurs du tiers-monde » et les aider à « suivre le droit chemin pour éviter les réseaux clandestins ». Bref, du mère Teresa dans le texte. « L'association était basée en France, donc ça m'avait l'air plus sérieux », confie Élie. La vertu a un prix : 800 euros la formation de deux mois, comme le lui explique le président des ATDF via Facebook, en l'inondant de détails aguicheurs sur son école partenaire située à Casablanca. Coincé en Tunisie, Élie fonce tête baissée et signe à la hâte, une seconde fois : « J'ai demandé à mes parents s'ils pouvaient me financer. Ils étaient sceptiques, mais je me sentais tellement mal qu'ils ont accepté. »

Au Maroc, Élie retrouve 11 autres joueurs ivoiriens, alléchés comme lui par la brochure vendeuse des ATDF. Tous débarquent à l'école de football Al-Mostakbal entre octobre 2014 et janvier 2015, où le cauchemar se répète. Mêmes arnaques, mêmes promesses non tenues, même précarité crasse. « Le président de l'école nous a amenés dans un logement de 20 $m^2$ environ, dans la banlieue de la ville. Il y avait déjà plusieurs joueurs entassés », raconte Élie. « Par la suite, on a changé d'appartement, parce qu'il était vraiment trop petit. » S'ensuit une longue errance, entre squats et logements insalubres. « On a même dû passer une nuit dehors », peste Marc, une autre victime, tombée malade à cause du manque de nourriture. Quant aux séances d'entraînement tant vantées, Élie les qualifie carrément de « mises en scène » sur des terrains en graviers, avec des entraîneurs absents une fois sur deux. Résultat : les jeunes Ivoiriens sont forcés de se débrouiller par eux-mêmes pour assurer leur survie, après avoir pourtant dépensé des fortunes pour leur prétendue formation. Alors, quand le président des ATDF vient finalement leur rendre visite sur place, au mois de mars, la mutinerie n'est pas loin. Les gamins demandent des comptes. Le président parvient à calmer les tensions en promettant que le fameux voyage en Europe, qu'il fait miroiter depuis le début, se fera bien début avril, dernier délai. Bien entendu, il n'aura jamais lieu.

## Avidité sans limites

On le voit, tout l'art des faussaires est de maintenir une once d'espoir indécrottable dans l'esprit de leurs victimes. La recette de leur succès tient en une alternance sordide entre extorsion de fonds et mots doux, pour grappiller un maximum d'argent tant que le doute subsiste. Parfois, l'avidité n'a aucune limite. Le président de l'école Al-Mostakbal a par exemple réclamé 200 euros à Élie et à Marc pour l'obtention d'une carte de séjour. Une somme extravagante, puisque les frais de dossier en mairie ne dépassent pas 10 euros. Là encore, les joueurs payent la taxe maison, sans obtenir, pourtant, le sésame espéré. Alors, à bout de nerfs, ils tentent de se révolter : « On est allés se plaindre auprès de la police à plusieurs reprises », déclare Élie, qui sera finalement placé en garde à vue au commissariat de Maârif, puis menacé d'expulsion. Finalement relâché après arrangement à l'amiable, il ne peut que constater la fin de ses dernières illusions. Les loyers n'étant plus payés par le président de l'école marocaine, les jeunes sont expulsés des deux appartements, sans autre forme de procès. Livré à lui-même dans un milieu hostile, le groupe se disloque.

Joint à l'été 2015, le président des ATDF s'avouait à l'époque « désemparé » par la tournure des événements. Il se défendait, cependant, d'avoir voulu rouler les jeunes dans la farine : « Si j'avais voulu les arnaquer, je n'aurais jamais déclaré l'association en France », assurait-il d'une voix paniquée. « Je l'ai créée en 2013 pour former les enfants et les orienter vers d'autres centres. Mais je ne leur ai jamais promis qu'ils iraient jouer en Europe. » Ce qu'il avait promis, en revanche, c'est une formation de qualité. Mais, là encore, l'excuse est toute trouvée : « J'ai été escroqué par mon homologue marocain. Il m'a présenté la structure à distance, en me montrant de fausses photos. Il avait l'air sérieux, donc j'ai signé un contrat de partenariat. Mais en fait il n'y avait rien là-bas ! Je me suis fait avoir car j'étais en France », reconnaît-il, pas gêné par son amateurisme malgré les tarifs pratiqués. « Il gardait une grande partie de l'argent que je lui envoyais pour la nourriture. Quant à l'hébergement, c'était à lui de tout financer, selon notre accord. » Accusé, le président de l'école Al-Mostakbal n'hésite pas à renvoyer la balle. Il affirme n'avoir reçu que 460 euros par mois pour s'occuper de l'ensemble du groupe. À peine un RSA. Une somme largement insuffisante selon lui : « J'ai des papiers qui attestent des faibles

sommes envoyées par le président des ATDF », assure-t-il, sans toutefois les fournir.

Alors à qui la faute ? Difficile de trancher. L'affaire se termine par la fermeture du site de l'association, subitement moins désireuse de communiquer sur ses activités suite à la révélation de l'affaire par France 24. Depuis, les victimes des ATDF connaissent des fortunes diverses. Le plus jeune du groupe, prénommé Daniel, âgé de 16 ans à peine, a préféré rester sur place pour forcer le destin. Aux dernières nouvelles, il a fini par trouver un club de seconde division, qui le paye seulement en promesses : « Je continue de m'accrocher pour réussir et pouvoir un jour aider ma famille », pose-t-il, plein de fougue et d'espoir. D'autres ont finalement compris qu'il était trop tard. À l'image de Marc, déjà rentré au pays, Élie a lui aussi relégué son optimisme au vestiaire : « Actuellement, j'essaie de trouver un petit boulot pour économiser et retourner en Côte d'Ivoire », indique-t-il, la voix pleine d'amertume. « J'ai abandonné mes études pour ce projet et ma famille a dépensé beaucoup d'argent. J'ai honte de revenir. Tellement honte. Mais je suis bloqué. »

## Comme du bétail

L'Europe, le malchanceux Élie ne la verra jamais. Et c'est peut-être mieux ainsi. Car le Vieux Continent est loin d'être la panacée pour les migrants. Qu'ils soient recalés des centres de formation, blessés à l'entraînement, sans papiers ou poursuivis par la police, les situations de détresse se succèdent dans un même intervalle désespéré, qui n'a rien à envier aux galères que l'on retrouve au Maghreb. Pour s'en assurer, il suffit de s'intéresser aux enfants amenés en Espagne par Sidy Soukouna qui avait lâchement abandonné nos amis maliens Moussa, Mohammed et Massiré aux portes de l'ambassade portugaise de Dakar. La trace de ces petits privilégiés, qui ont eu la chance ou le talent suffisant pour ne pas se faire arnaquer tout de suite n'aura pas été facile à remonter. Mais leurs témoignages poignants montrent bien que le désespoir existe des deux côtés de la Méditerranée. En lisant ces lignes, vous allez découvrir comment, dans la capitale espagnole, deux jeunes Maliens se sont du jour au

lendemain retrouvés sous l’emprise d’un agent espagnol, qui les a pris pour du bétail qu’il convient de tondre, sans une once de remords.

Étudiant en architecture, Ali a quitté la faculté après avoir été élu révélation 2012 du championnat malien, au sein de l’équipe Jeanne d’Arc. « Un de mes oncles m’a mis en contact avec Soukouna, qui m’a proposé de partir faire des essais », raconte-t-il. Un vol long-courrier plus tard, Ali atterrit dans la banlieue de Madrid, au Deportivo Leganés. Il y passe alors deux jours à s’entraîner, sous le regard de José Gimenez, la tête pensante du réseau, qui a déjà la soixantaine bien entamée : « Ce n’est pas un agent à proprement parler, mais il connaît beaucoup de monde en Espagne », explique Ali. « En m’observant, il a jugé que j’avais le niveau. » L’intermédiaire espagnol envoie sa nouvelle recrue à l’Atlético Madrid, où il a ses entrées. Pendant trois semaines, l’espoir malien y fait ses preuves, à tel point qu’il finit par décrocher un contrat de 600 euros par mois. Dont il ne verra pourtant jamais la couleur : « Malgré mes demandes, je n’ai pas pu lire le contrat, et je n’ai jamais perçu mon salaire. » Tout simplement parce que l’avaricieux Gimenez garde tout pour lui. À écouter Ali décrire ses moindres faits et gestes, son comportement donne la nausée : « Parfois, il me donnait 10 euros d’argent de poche, avec un grand sourire. Et, chaque fois, il notait ce qu’il me prêtait dans un carnet, en disant que je lui rembourserai cet argent plus tard. »

## Dépendance totale

Logé, comme il se doit, dans un petit appartement surpeuplé, le joueur n’a pas le temps de polémiquer. Il se concentre donc sur ce qu’il fait de mieux : jouer au football. Jusqu’à connaître une sale blessure en octobre 2013. Pendant sept mois, Ali est éloigné des terrains, suite à son opération : « Gimenez n’est passé me voir que deux fois pendant toute ma convalescence, alors qu’il habitait juste à côté », raconte le jeune espoir, qui se console à l’époque avec l’arrivée de Mamadou, qui commence à squatter le trou à rats qui sert de pépinière à José. Fraîchement débarqué de Bamako, le jeune homme va connaître peu ou prou la même destinée que son compatriote, esquissant le circuit préférentiel de l’agent : « J’ai commencé par faire un test d’un mois à Leganés, puis José m’a envoyé à l’Atlético

pour un essai qui a duré trois jours. À l'issue du test, on m'a fait signer un contrat de six mois. » Même parcours sinueux, mêmes méthodes troubles : « Sous prétexte que je ne savais pas lire l'espagnol, le vieux ne m'a jamais donné la copie de mon contrat. Cela me semblait bizarre de ne gagner que 200 euros par mois mais, quand j'insistais pour connaître les clauses de mon contrat, il se fâchait. Il me reprochait de ne pas lui faire confiance. » Sans revenus ou presque, les deux jeunes joueurs dépendent entièrement du bon vouloir de Giménez. De là à parler d'un chantage et de détournement de salaires, il n'y a qu'un pas, que franchit Mamadou : « Il contrôlait unilatéralement notre vie et notre carrière Quand je me plaignais, il me menaçait directement de me renvoyer au Mali. » La pratique est mesquine, mais répétée avec des dizaines de jeunes elle peut rapporter gros.

Ce genre de situation, la fondation Samilia les connaît bien : « C'est un cercle vicieux, les joueurs sont coincés car ils sont clandestins », décrypte François Dumont, qui a recueilli plusieurs cas avérés de maltraitance en Belgique. « Ces jeunes n'ont rien à opposer. On va leur faire nettoyer le vestiaire, balayer la buvette, les faire dormir à même le sol dans un local. Ils acceptent tout dans l'espoir de jouer et de se faire remarquer. » Et de préciser : « À Bruxelles, on voit beaucoup de joueurs qui viennent tous les jours à la Roue, un terrain fréquenté par les immigrés. Ce ne sont pas des mecs qui charbonnent en tant qu'électricien ou plombier, mais des gars qui galèrent à sept ou huit dans un appartement, qui ont quelques sapes et qui se pavanent dans la rue à l'arrache. Ils n'ont pas les moyens de se loger décemment, encore moins d'envoyer de l'argent. » Une fois, quand même, Ali a tenté de réagir, face au désespoir de sa situation : « Je voulais absolument changer d'agent. J'ai donc commencé à faire des recherches discrètes sur Internet. Malheureusement, le fils de M. Gimenez, qui s'appelle lui aussi José, me surveillait. Il m'a piégé sur Facebook en se faisant passer pour un autre agent. Ne sachant pas qu'il était derrière ce faux profil, je lui ai avoué les mauvais traitements que je subissais. Derrière, il a tout raconté à son père. » Dans la foulée, ce dernier débarque, ulcéré. Le ton monte, la dispute éclate. La raison du plus fort est toujours la meilleure. « Il a pris mes affaires et m'a jeté dans la rue », se souvient Ali, qui a trouvé refuge chez un ami guinéen, le temps que l'affaire se calme. Avant de revenir chez son tortionnaire, une semaine plus tard, la queue

entre les jambes : « Je l'ai supplié de me reprendre. J'avais honte mais je ne connaissais personne d'autre. » Par la suite, la situation ne s'est pas arrangée. Lassé d'être traité comme une vache à lait, Mamadou est reparti au Mali, tandis qu'Ali s'accroche encore à son rêve, follement, désespérément. Mais il l'avoue sans ambages, il est dans l'impasse : « Je ne peux pas continuer à vivre de cette façon. »

## Les damnés du ter-ter

En France comme en Espagne, ils sont des milliers à avoir composté cet aller sans retour. En fait de Ligue 1 et de contrats à cinq chiffres, ils n'ont trouvé que des portes fermées, des promesses non tenues ou des piges éphémères dans des clubs obscurs. En banlieue parisienne, les plus chanceux d'entre eux sont épaulés dans leurs galères par Kampos, le saint patron des joueurs africains restés sur la touche. Cet ancien footballeur, passé par le Cameroun, la France et l'Italie avant de se blesser gravement, est un des rares soutiens sur lesquels ils peuvent compter. Tous les jours, il organise des entraînements au stade Auguste-Delaune, à Saint-Denis : « On leur propose une sorte de stage UNFP, ils gardent la condition, ils viennent s'entraîner, ils peuvent se faire repérer par un club de CFA ou de DH. Mais, surtout, ils se retrouvent entre eux, nouent des liens forts, et ça, c'est le plus important », pose « coach Kampos ». Un discours attendri entrecoupé de harangues bien senties pour motiver les joueurs avant leur match contre une équipe composée à 100 % de Sénégalais : « Youssef, tu fumes la moquette ou quoi ? » hurle-t-il à un retardataire. Avant de glisser à Gaëtan, son adjoint : « Il est où, Mansaré ? Qu'est-ce qu'il fout ? Dis-lui de se bouger le cul ! »

Sur le terrain, seule tache verte au milieu du gris délavé du ciel humide et des immeubles carrés, des touches de couleur criardes égayent le décor. Alioune et sa doudoune bleu pétard de l'OM, André et sa tunique verte de Sainté… Des maillots qu'ils ont portés dans les centres de formation des plus grands clubs français, et qu'ils ont conservés depuis, comme un talisman. L'échauffement commence sur *Premier Gaou* de Magic System. Les joueurs improvisent quelques pas de danse entre deux passes du plat du pied. Venus de Dakar ou d'Abidjan, ces footballeurs d'une vingtaine d'années ont connu les mêmes victoires et les mêmes déboires. Tout

commence par la joie d’être repéré au pays. Mam, un Dakarois de 22 ans au physique frêle, s’en souvient avec fierté : « J’étais en centre de formation à Pikine (un quartier populaire de Dakar, NDLR), j’avais 17 ans et demi. Mon agent, un Sénégalais lui aussi, m’a présenté un recruteur de l’US Alfortville qui m’a proposé de venir faire un essai en France. Je suis parti sans réfléchir, c’était la chance de ma vie. » Talentueux, il intègre rapidement l’équipe première, en CFA, puis part à Fergeras, en deuxième division portugaise : « Je gagnais plus de 700 euros par mois, c’était dur bien sûr, mais j’avais la sensation de réussir. Puis je me suis blessé, Fergeras ne m’a pas prolongé. Mais je m’estime chanceux d’avoir eu ces expériences, tout le monde ne peut pas en dire autant ! » Depuis, Mam est revenu à Saint-Denis pour retrouver son niveau et entretenir la flamme de son rêve inachevé : « Kampos est exigeant, il connaît le foot, et puis je me fais des contacts ici, plus qu’avec mon ancien agent. Parce qu’il ne faut pas se faire d’illusions : le talent, c’est bien, mais les pistons, c’est mieux. C’est pour ça que j’ai arrêté de bosser avec mon manager sénégalais, il me faisait croire qu’il avait un gros carnet d’adresses, mais c’étaient des conneries. Aujourd’hui, avec mon nouvel agent, j’ai des contacts pour faire des essais à Amiens, à Strasbourg et peut-être aussi au Danemark, en première division. »

## Solidarité et entraide

Se plonger dans les vies des joueurs présents sur la pelouse, c’est découvrir un monde fait de contrats précaires, dans des divisions inférieures ou des championnats obscurs, un monde de combines et de débrouille, de passionnés de foot, obnubilés par une réussite qu’ils côtoient sans qu’elle leur accorde ses charmes. Pour l’instant du moins, car tous le savent : un bon contact, un essai concluant, et un parcours anonyme peut vite basculer. Alioune a 25 ans, un sourire édenté et un début de carrière prometteur, qui s’est progressivement étiolé : « J’ai joué au Portugal avec la réserve de Boavista, puis à Moulins, en CFA. Je pense souvent à Cheikh Kouyaté, j’étais avec lui en jeunes. Aujourd’hui, il est à West Ham et moi, je suis ici. Ça ne me décourage pas, bien au contraire, c’est le signe que ça peut marcher ! » Dans ce monde en marge, chacun arbore son pedigree, les stars avec qui il a joué. Comme pour se rassurer. André, l’homme à la liquette de Sainté, ébroue ses tresses. Le match va commencer : « Je suis passé un an

par le centre de formation des Verts. Là-bas, j'ai joué avec Aubameyang et Matuidi. » Sur le bord du terrain, alors que l'arbitre vient de siffler le début de la rencontre, Mansaré débarque enfin, accompagné de deux cameramen. Une bonne soufflante de Kampos plus tard, il entre sur le terrain, un peu stressé. Du bord du terrain, Steve suit ses moindres faits et gestes : « Il m'a engagé pour faire une caméra isolée sur lui, cette vidéo lui servira pour démarcher les clubs », explique le réalisateur, l'œil fixé sur sa muse. Sur son couloir gauche, Mansaré combine avec Jean-Michel, sosie de Wiltord, la trentaine bien sonnée et un CV plutôt flatteur : l'ASEC Mimosas en Côte d'Ivoire, Malaga en Espagne et un prêt au Portugal. À la différence de ses coéquipiers, Jean-Michel joue pour le plaisir uniquement. Il a créé son école de foot à Abidjan, la Deportivo Academy : « Je forme des jeunes, je fais tout pour qu'ils évitent de tomber sur des agents véreux, qu'ils trouvent un club solide sur lequel ils peuvent compter. Mais ce n'est pas facile. J'ai emmené un jeune faire des essais au Portugal il y a un mois. Tout le monde le voulait, même le FC Porto. Mais, comme souvent, c'est un problème de papiers qui l'a empêché de signer. L'ambassade portugaise refusait de lui accorder un nouveau visa pour venir parapher son contrat. »

Les papiers. Plus que le talent ou la réussite, voilà le nerf de la guerre pour ces joueurs en quête de gloire et de célébrité : « Ici, il y a beaucoup de gens dont le visa a expiré », déplore Kampos. « Ils viennent ici pour travailler, mais ils galèrent. Souvent, quand un club veut les prendre, les dirigeants reculent devant les difficultés pour leur obtenir un permis de séjour. C'est un scénario qui se répète sans cesse. » À 2-0 pour l'équipe ouest-africaine, Henri, le solide numéro 5, regagne le banc de touche. À 36 ans, sa carrière est derrière lui. En réalité, elle n'a jamais vraiment décollé. Pourtant, « ce n'est pas faute d'avoir été approché », explique ce père de famille. « J'ai joué à Livry-Gargan, Sarcelles, Aulnay-sous-Bois. D'autres clubs plus huppés m'ont contacté, mais ils ont tous reculé devant la complexité de ma situation. Résultat, ça fait dix ans que je bosse dans le bâtiment. J'habite toujours chez ma sœur. J'ai eu de la chance de pouvoir compter sur elle à mon arrivée. » Comme Henri, ils sont nombreux à avoir fait le choix de rester, malgré la tournure décevante que prenait leur carrière. Tous ont choisi un parcours similaire, fait de débrouille, allant de petit boulot en job au noir. Un cercle vicieux que décrit Kampos : « Le problème, c'est qu'en Afrique on pense que l'Europe, c'est la mine d'or.

Mais il faut bosser, s'intégrer, la réussite n'est pas assurée. Ceux qui partent n'osent pas dire qu'ils sont en galère, ils se sentent obligés d'envoyer des sous au pays pour montrer qu'ils s'en sortent, même si ce n'est pas le cas. C'est ça qui entretient le rêve au pays. »

## Rêves envolés

Le rêve, Henri ne l'a jamais vraiment vécu : « Dès le moment où j'ai quitté le bled, j'ai découvert une autre réalité. Sans avoir le temps de comprendre, je me suis fait balader. Mon agent de l'époque m'a envoyé en catastrophe au Portugal pour un test, c'était le dernier jour du mercato. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, de venir quand même, que, si j'étais bon, le club m'engagerait à l'intersaison. Je l'ai payé 6 000 euros pour qu'il m'arrange le rendez-vous et le visa. Finalement, je n'ai jamais fait de test. Deux semaines plus tard, il m'a traîné en France pour un autre essai, à Mantes-la-Jolie. Ils voulaient bien me prendre, mais m'ont demandé de patienter le temps qu'ils m'obtiennent des papiers. Un mois après, ni l'agent ni le club ne m'avaient répondu. J'étais déçu, mais je n'osais pas rentrer. Du coup, j'ai emménagé chez ma sœur, et je suis resté. » Recalés des équipes pros ou semi-pros, ces prolos du foot en sont réduits à s'inscrire dans des clubs amateurs, dans l'espoir de se faire repérer. Saliou, un autre Dakarois de 22 ans, joue à l'USMA Saint-Ouen. La dernière étape d'une lente chute vers les bas-fonds du ballon rond : « Je suis arrivé l'année dernière en quatrième division italienne, dans un club de Bologne, mais mon agent m'a conseillé de les quitter en me jurant qu'il allait me faire jouer en deuxième division turque. À ce moment, je ne savais pas encore que ses promesses s'envoleraient comme une frappe de l'exter de Karembeu ! » lance-t-il dans un grand éclat de rire, qui masque à peine les désillusions. « En fait de D2 turque, tout ce qu'il m'a trouvé, c'est un test en CFA en France, où je n'ai pas été retenu. Du coup, je suis dans un club amateur et, même là, c'est difficile de faire confiance aux gens. On m'a dit que j'étais important pour le club, on m'a promis de me payer mon Passe Navigo. Mais, même ça, je ne l'ai jamais eu ! Les clubs profitent de la situation, ils savent qu'on a besoin d'eux pour se mettre en vitrine et se faire repérer. »

Sur son banc de touche, Saliou a le regard triste. Henri enlace virilement son cadet : « Regarde, tu n'as pas trouvé de club pro, mais tu as trouvé des amis. Depuis qu'on joue avec Kampos, on se voit aussi en dehors, on se fait des potes. Et puis t'es jeune, ce n'est pas fini. » Coup de sifflet de l'arbitre. La rencontre, elle, est bien terminée. Malgré une belle résistance, les Sénégalais s'inclinent 4 à 1 face à la bande de Kampos. « Aujourd'hui, il n'y avait pas de recruteur sur le bord du terrain. Mais ça arrive régulièrement », lâche le coach, fier du travail accompli. « Beaucoup de joueurs ont relancé leur carrière ici : Stéphane N'Guéma, l'ancien Lorientais ; Apoula Edel, le gardien parisien ; Daouda Konaté du FC Tours ou encore Serey Dié, parti à Bâle. Tous ces mecs, je les ai aidés à gérer leur carrière à un moment où ils étaient au plus bas. Je traitais avec leurs agents pour qu'ils ne se fassent pas arnaquer. Il ne faut pas généraliser mais, dans la profession, certains se comportent comme des passeurs de réfugiés. Ils font payer le voyage et le test, ils demandent des sous à la famille, ou alors exigent de mettre leur enfant sous tutelle, avant de les laisser en plan en Europe. Avec six ou sept gamins, ils peuvent se faire 50 000 euros, ça va vite. » À 36 ans, Henri n'est plus un gamin. Il le sait bien et essaye, depuis plusieurs années déjà, d'accepter la réalité : « Ma carrière est finie, j'ai été obligé de mener une autre vie, loin de celle que j'espérais. Mais est-ce que je peux vraiment me plaindre ? Aujourd'hui, j'ai un travail, des amis, une famille. Même si je n'ai pas de papiers, j'ai réussi à rebondir. » Et à accepter que les rêves puissent s'envoler, comme une frappe de l'extérieur du pied.

## ENTRETIEN

## Jean-Claude Mbvoumin

### « Quand les enfants viennent nous trouver, la situation est déjà désespérée. »

De la Tunisie à Saint-Denis, vous avez pu suivre l'itinéraire chaotique de joueurs laissés à l'abandon. Pour défendre leur cause, ces « foot people » ne

peuvent compter que sur de rares initiatives isolées. Parmi les voix qui s'élèvent pour dénoncer le phénomène, celle de Jean-Claude Mbvoumin se distingue. Cet ancien international Camerounais a connu le succès en France avant d'enchaîner les galères, à la suite d'une blessure qui a brisé sa carrière. Une expérience qui l'a poussé à créer une association, baptisée Foot Solidaire, destinée à protéger les footballeurs africains des abus dont ils sont victimes. Toujours motivé malgré les difficultés, il prend ici le temps de retracer quinze années d'une bataille intense et encore loin d'être gagnée, entre racisme latent, recrudescence des arnaques et laxisme des autorités.

**Pouvez-vous nous présenter un peu votre parcours ?**

Cela va être long ! Mais c'est vrai que c'est important, parce que ma vie est indissociable de mon combat. On dit parfois qu'on ne naît pas footballeur mais qu'on le devient. Moi, je suis quasiment né footballeur. J'ai été élevé dans une famille modeste, dans un quartier populaire de Yaoundé. Mon quotidien, c'était de jouer au football dans la rue. À l'époque, les matchs interquartiers, c'était vraiment la Champions League du jeune footballeur camerounais. On marchait des kilomètres pour aller lancer des défis aux jeunes d'autres quartiers. C'était chaud !

**Comment avez-vous été repéré ?**

Par des gens qui observaient les matchs. Dans mon cas, c'était un ancien arbitre international camerounais, qui s'appelait Louis de Gonzague. Il était fan du Canon de Yaoundé, il s'occupait officieusement du recrutement du club dans les quartiers et les collèges.

**Dans les collèges ?**

Oui, car football et scolarité étaient intimement liés. Dans les années 80, le football était déjà important au Cameroun, mais pas au point que les enfants abandonnent l'école ou rêvent à tout prix d'aller en Europe.

**Vous devenez un grand espoir, au Canon de Yaoundé, puis en sélection de jeunes…**

Oui, on peut dire ça comme ça. En 1987, quand j'ai intégré la sélection nationale des moins de 17 ans, j'avais à peine 14 ans.

**Trois ans d’avance, la classe…**

J’ai commencé à faire des tournois prestigieux, notamment celui d’Avignon, en France. Claude Le Roy nous avait fait voyager pendant deux semaines. La découverte de l’Europe, c’était fantastique. C’était la première fois que je quittais le Cameroun, que je quittais mes parents. Je me revois monter dans le Boeing 747 ! Pour moi, le gamin des quartiers pauvres de Yaoundé, c’était un choc. On était une vingtaine d’adolescents à voyager, on a tous été accueillis sur place dans des familles françaises. C’était la première fois que je voyais des Blancs d’aussi près (rires).

**Cette première expérience internationale a été déterminante pour la suite de votre carrière…**

Déterminante pour la suite de ma vie même ! En revenant au Cameroun, je me suis dit : « Le football, ça peut être intéressant, il y a des opportunités. » J’ai commencé à envisager sérieusement de percer. J’ai joué mon premier match professionnel avec le Canon, en août 1989, au poste d’arrière gauche. Ensuite, tout s’est enchaîné, ma progression a été régulière.

**Vous avez grandi dans une période marquée par la Coupe du monde 1990 et le parcours incroyable du Cameroun. La performance des Lions indomptables a changé les perspectives de toute une génération…**

Effectivement. Ce n’est pas un hasard si, après les exploits de Roger Milla et sa bande, les meilleurs joueurs camerounais ont commencé à migrer. Tout le monde s’est mis à rêver. Même moi. En ce qui me concerne, tout s’est finalement joué au hasard d’un match amical. J’étais de passage à Paris avec la sélection U20. On logeait à Pantin. Un de mes cousins, qui habitait dans la capitale, m’a dit de venir faire un match amateur à Romainville, pour s’amuser. J’y vais, je joue plutôt bien. Derrière, l’entraîneur me dit : « Toi, t’es un putain de bon joueur ! Faut que je t’envoie faire un essai. » Il m’a envoyé à l’AS Beauvais, un club de D2 où officiait à l’époque Bruno Metsu. J’ai passé trois jours là-bas. À la fin de mon essai, Metsu décide de me garder mais je lui dis : « Désolé, il faut que je rentre au Cameroun » (rires). À l’époque, on n’avait pas l’idée de fuguer ou de rester en France coûte que coûte, comme beaucoup le font aujourd’hui.

**Par la suite, Beauvais va beaucoup insister pour vous récupérer, à une époque où les transferts des joueurs africains n'étaient pas si courants…**

Oui. Cela ne s'est pas fait tout de suite car le président du Canon de Yaoundé a longtemps bloqué mon départ. Il demandait trop d'argent. Finalement, le transfert se fait en 1994. Le club m'envoie un contrat de travail. Je prends mon visa long séjour et je débarque seul à Beauvais, en janvier 1995, sûr de moi et de mon talent. Mais j'ai vite déchanté.

**L'adaptation a été difficile ?**

Oui. Quand on est un jeune immigré en Europe, le plus dur, c'est la solitude. J'avais ma chambre au centre de formation, que je ne quittais presque jamais. Je restais tout seul, le nez collé à la vitre, quand les autres partaient le week-end. Mes parents me manquaient. Et puis, à côté de ça, l'entraînement était dur. En Afrique, on joue, on est des copains, « on est ensemble », comme on dit, on se défonce seulement le jour du match. En Europe, l'entraînement, c'est beaucoup plus tendu. C'est là que je découvre pour la première fois les difficultés du monde pro.

**Vous n'aviez pas un agent à vos côtés pour vous aider à gérer votre carrière ?**

Si, j'étais suivi par Patrice Liguistin, un gars bien. Il m'amenait chez lui, dans les Yvelines, il venait parfois me rendre visite à Beauvais. Le jour où j'ai emménagé, avec sa femme ils m'ont amené des casseroles, des draps, des ustensiles… C'était vraiment le bon agent quoi, le gars qui suit son joueur et se soucie de son bien-être. Je lui faisais entièrement confiance pour tous mes contrats. Il me disait : « Jean-Claude, l'argent viendra un jour, tu n'as pas à t'inquiéter pour ça, continue à travailler. » Il m'a conseillé de m'accrocher à pas mal de reprises, parce qu'à un moment j'étais vraiment à deux doigts de repartir en Afrique.

**À ce point ?**

Oui. Heureusement, Patrice avait le sens de la formule : « Tu sais, Jean-Claude, le foot pro, c'est un peu comme un mec armé d'un bâton et qui se bat contre un tigre. C'est la lutte à mort. » Il m'a fait comprendre qu'il fallait que je sois prêt à tuer, à être sans pitié sur un terrain. « Les autres, tu

t’en fous, tu es là pour gagner ta place. Et tu vas y arriver. » C’est la réalité. Pour percer au plus haut niveau, il faut te battre tous les jours.

**Vos efforts finissent par payer. Vous devenez titulaire à Beauvais, avant de poursuivre votre tournée des plus belles villes de France…**

Oui, j’ai enchaîné en signant à Dunkerque à l’été 1996. J’ai obtenu un super salaire, presque 100 000 francs par mois ! C’est là que je me suis rendu compte que Beauvais avait profité de mon manque d’expérience pour me berner ! J’étais sous-payé ! À Dunkerque, le courant est tout de suite bien passé avec Alex Dupont. Le club était descendu en National, ils voulaient remonter. Moi, je poursuivais mon apprentissage du haut niveau.

**C’est à ce moment que vous avez connu vos premières sélections en équipe nationale du Cameroun…**

Au mois d’avril 1997, précisément. À l’époque, le sélectionneur m’appréciait beaucoup mais il trouvait que Dunkerque, ce n’était pas assez bon pour moi. Il m’a proposé de m’envoyer faire un test en première division belge, à Molenbeek, qui cherchait un arrière gauche et jouait la Champions League. Il m’a chaudement recommandé. C’était une formalité, il n’y avait plus qu’à signer Moi, j’étais motivé, si bien que j’ai résilié mon contrat avec Dunkerque.

**Cependant, tout ne va pas se passer comme prévu…**

Tout s’est écroulé. Pendant mon essai, je me casse la jambe à l’entraînement, tout seul. Fracture du cinquième métatarse. J’étais totalement effondré. J’étais international, sur le point de faire la Coupe du monde 98… Finalement, je me retrouve du jour au lendemain avec la jambe bousillée, au chômage. Je rentre chez moi, à Dunkerque, où je n’ai plus de contrat. J’entame une rééducation longue et compliquée, le moral à zéro. Je végète.

**Vous avez quand même fini par retrouver les terrains…**

Oui, mais cela n’a plus jamais été pareil. Mon élan était brisé. Je suis quand même allé faire une petite pige à Boulogne-sur-Mer, qui jouait en CFA à l’époque. Il fallait bien vivre, surtout qu’en tant qu’immigré t’as tous les problèmes de papiers qui t’attendent au tournant. Le titre de séjour, il faut bien le renouveler. Mais, sur ce point-là, je dois avouer que la région

Nord-Pas-de-Calais ne m'a jamais compliqué la vie, car j'avais un dossier clean. C'est pour ça que je dis toujours aux jeunes que c'est intéressant d'arriver en situation régulière parce que si j'avais été sans papiers, comme tant de gamins aujourd'hui, ça aurait été beaucoup plus compliqué.

**Après ce passage express à Boulogne, vous atterrissez à Sannois Saint-Gratien, au début des années 2000…**

Je me retrouve à jouer en DH, entre deux petits boulots. Ce n'est pas la joie. Dans ces moments, il faut se reconstruire et affronter la réalité. C'est difficile parce que, quand tu es dans le foot, tu es fermé sur tout.

**C'est-à-dire ?**

Tu n'es pas dans la vraie vie mais dans un cocon. Quand tu en sors, tu es un peu déboussolé. Heureusement pour moi, j'avais fait des études au Cameroun. Cela m'a permis de m'en sortir. J'ai décidé de reconstruire ma vie autrement, en fondant Foot Solidaire.

**Pouvez-vous nous raconter la genèse de l'association ?**

Tout est né d'une visite à l'ambassade du Cameroun. Sur place, un employé m'interpelle. Il savait que j'étais footballeur, que j'avais des contacts dans le milieu, et réclamait mon aide car 14 gamins venus faire un tournoi avaient été abandonnés. Ils étaient complètement paumés. Ils me racontent qu'ils sont arrivés à Saint-Denis dans la perspective de jouer un tournoi et de signer un contrat dans de grands clubs professionnels. Certains devaient signer au PSG, d'autres à Nantes. Mais le lendemain, quand ils se sont réveillés à l'hôtel, l'agent s'était envolé avec leur argent et leurs passeports.

**Comment avez-vous réagi ?**

J'étais déboussolé. Cela ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Quatorze gamins, tous sous l'emprise d'un seul agent, je n'avais jamais vu ça. J'avais déjà rencontré quelques jeunes Camerounais quand je jouais à Beauvais et à Dunkerque. Ils étaient en galère, m'expliquaient qu'ils étaient venus faire des tests et que ça n'avait pas marché, mais c'étaient des cas isolés. Cette fois-ci, vraiment, c'était différent.

**Que s'est-il passé ensuite ?**

L’ambassade m’a demandé de retrouver l’agent. Du coup, je commence un peu à enquêter à Saint-Denis. J’apprends alors que c’est un phénomène courant, que c’est normal, que ça arrive tout le temps. Qu’il y a même des Camerounais, des Maliens et des Ivoiriens sans papiers ou SDF qui s’entraînent régulièrement à côté. Je tombe des nues.

**Vous décidez alors de venir en aide aux enfants…**

C’est mon bon cœur qui a parlé ! Ma carte bleue chauffe, j’apporte à manger, certains emménagent même chez moi. Au fur et à mesure, je suis devenu comme un papa pour eux. Mais ce n’était pas de tout repos. Chez moi, les gamins piquaient de l’argent ou des paires de chaussures avant de disparaître dans la nature. C’était un peu le bordel. J’avais des factures de téléphone astronomiques, parfois plus de 5 000 francs, des trucs monstrueux (rires).

**Aujourd’hui encore, de nombreux joueurs africains ont plusieurs compatriotes à charge qui squattent leur domicile…**

Chez nous, il y a toujours cette idée de solidarité. On connaît un papa, une tante, un cousin éloigné, ou alors on a joué dans la même équipe au Cameroun… Quand tu es joueur professionnel, la présence de ces gens te permet d’éviter le mal du pays et d’être entouré. C’est un peu un échange de bons procédés. Après, il y a quand même de nombreux cas où la cohabitation pose souci, ou vire au parasitisme. Parfois, les histoires sont salées.

**Par exemple ?**

Rigobert Song, quand il jouait au FC Metz, avait accueilli chez lui un bandit, qui l’a mêlé à une histoire un peu glauque de trafic de cartes bleues. Rigobert a échappé à la taule par miracle. C’est un cas extrême mais c’est vrai que beaucoup profitent de la notoriété des joueurs pour vivre à leurs crochets. Ils s’accrochent à leurs basques, bâtissent leur vie sur la carrière du joueur, ont une influence néfaste. Ce sont des situations très compliquées à gérer.

**Avec Foot Solidaire, vous tentez de proposer une solidarité plus formalisée.**

Voilà, c’est exactement ça. Quand je reçois les jeunes aujourd’hui, je comprends les difficultés et les problèmes qu’ils rencontrent, parce que moi aussi, j’ai connu la galère. C’est pourquoi j’ai toujours pensé que j’avais la responsabilité d’aider ces enfants. Quand les cas ont commencé à s’enchaîner, c’est devenu impossible de continuer sur le même rythme. Je n’ai pas eu une grosse carrière, je n’étais pas millionnaire et j’avais une famille à nourrir. Je ne pouvais plus me permettre de dilapider mes économies. C’est pourquoi j’ai créé l’association. Au départ, Foot Solidaire, ce n’était rien. J’ai tout appris sur le tas.

**À quoi ont ressemblé vos débuts ?**

Je passais mes journées sur le terrain avec ces jeunes. J’essayais d’interpeller mes contacts, d’obtenir quelques coups de main ponctuels, de mobiliser des gens. Je gérais tout au cas par cas. Je me suis retrouvé à me promener chez les assistantes sociales ou les associations de migrants, afin de trouver des solutions. J’allais partout, à Lognes, à Saint-Leu, à Roissy… Tout ça en marge de mon entraînement de foot, cinq fois par semaine, sans compter les matchs, car je n’ai vraiment arrêté ma carrière qu’en 2007. Mais j’étais heureux car je me sentais utile. J’ai commencé à donner des interviews pour les magazines et à participer à des émissions télé. C’est ce qui m’a permis de rencontrer Aimé Jacquet.

**Aimé, c’est ce qu’il y a de plus beau…**

C’est quelqu’un qui a beaucoup compté. Un type magnifique, qui m’a pris sous son aile et qui a usé de sa notoriété de champion du monde pour m’ouvrir certaines portes. Je l’ai rencontré sur une émission de Canal +, en 2003, quand il était encore directeur technique national. Je lui ai parlé du phénomène et il m’a invité à passer à la Fédération pour discuter. Il m’a expliqué qu’il connaissait très bien la situation, que c’était un problème global, un problème de société, et que la priorité, c’était vraiment de s’occuper des enfants. J’étais abasourdi. Pour la première fois de ma carrière associative, il y avait quelqu’un en face de moi qui comprenait ce que je disais.

**Vous aviez auparavant le sentiment de parler dans le vide ?**

Complètement. À l’époque, les gens du football avaient vraiment du mal. Certains ne voulaient pas me recevoir pour « parler de ça ». Je me suis

rendu compte que le sujet était tabou, et que le footballeur africain était globalement méprisé. C'est à ce moment que Foot Solidaire est entré dans une autre dimension : j'ai commencé à réfléchir aux moyens à mettre en œuvre pour changer les choses. Je ne voulais plus me contenter d'organiser des barbecues caritatifs. Je me suis rendu compte que notre structure et les moyens mis en place ne répondaient pas aux enjeux globaux.

**Pourquoi dites-vous que le footballeur africain est méprisé ?**

En France, le footballeur africain est considéré comme une bête de somme. Personne ou presque ne le respecte, il n'est pas protégé, mais exploité au maximum. Notre vocation, c'est de courir, de marquer des buts, de coûter le moins cher possible et de rapporter des sous. Une fois la carrière terminée, personne ou presque ne se soucie plus de toi. Tout le monde s'en fout. Tu veux être directeur sportif ou entraîneur ? C'est mort ! Tu vois les barrières qui se lèvent, tu te fracasses contre un mur…

**Comment expliquez-vous ces discriminations ?**

Il y a un arrière-plan raciste, basé sur des préjugés d'un autre âge. Il ne faut pas se mentir, il y a encore des gens qui pensent qu'il y a des races supérieures à d'autres. C'est l'héritage de l'esclavage. Mais je pense qu'avant tout les clubs profitent de joueurs qui arrivent dans une situation de vulnérabilité. Les clubs savent très bien que le footballeur africain est obligé de prendre ce qu'on lui donne. Il n'a aucun recours. Tout est permis avec lui, on peut tout lui faire. C'est scandaleux. Parce que si les jeunes Africains déferlent actuellement sur l'Europe, ce n'est quand même pas totalement leur faute non plus.

**Que voulez-vous dire ?**

Je ne veux pas trop parler politique mais il est important de rappeler la toile de fond : si les joueurs et autres migrants sont prêts à partir à tout prix, c'est aussi parce que les Africains ont subi la colonisation et souffrent aujourd'hui encore des guerres provoquées par l'Europe. On sait très bien que l'immense majorité des dictateurs du continent sont arrivés au pouvoir grâce au soutien des pays occidentaux. La vie sur le continent reste difficile parce que l'Africain n'a pas de liberté individuelle, le niveau économique est faible, rien n'est construit. Personne ne fait d'effort pour améliorer

l’avenir des enfants sur place. Forcément, ces derniers s’en vont chercher ailleurs un destin meilleur.

**Durant votre carrière, avez-vous été victime du racisme latent que vous dénoncez ?**

Plein de fois. Je me souviens particulièrement d’un match que j’ai joué avec Beauvais, contre Lorient, en Coupe de la Ligue. On se prend un but, c’est même pas ma faute, le mec met une frappe de 30 mètres. À la mi-temps, le coach me balance cash : « Putain Jean-Claude, c’est toi qui aurais dû sortir dessus ! C’est ta faute ! C’est à cause de gars comme toi que les gens n’ont pas de travail en France. » Un truc totalement gratuit…

**À quel point ces comportements sont-ils répandus ?**

La xénophobie est instituée et confortée par les gens du milieu. Tous les mecs avec qui j’ai joué en Ligue 2 sont maintenant devenus des décideurs dans de très nombreux clubs ou centres de formation. Quand moi, j’ai essayé de postuler, tout le monde m’a regardé en souriant, l’air de dire : « Non, Jean-Claude, t’es bien gentil mais ça ira. » Tu piges le message. Et, là encore, je parle de la France. Pour avoir recueilli pas mal de gamins qui revenaient d’Italie ou d’Europe de l’Est, je peux confirmer que c’est pire ailleurs. Certains te racontent qu’ils se sont fait tabasser dans les vestiaires. D’autres ont été insultés ou moqués quotidiennement, sans que les entraîneurs interviennent. Le dernier en date qu’on a reçu à Foot Solidaire, c’était un gamin arrivé par la route via la Mauritanie et le Maroc. À partir de là, il a traversé la Méditerranée et s’est retrouvé en Italie, puis en France. Quand je l’ai rencontré, il avait des cicatrices partout. Il me racontait qu’il avait longtemps dû se cacher dans les ronces et les broussailles pour que la police ne le trouve pas. Il était démoli. Qu’est-ce que je peux dire à ce gamin ? Quel discours je peux lui tenir ? Ils sont traités comme des animaux.

**Pouvez-vous nous exposer la variété des cas et des situations recensés par Foot Solidaire depuis quinze ans ?**

On a de tout. Le premier cas de figure, c’est le gamin qui arrive en Europe pour faire un test dans un club, qui échoue et qui ne veut pas repartir. Son agent s’en fiche et le laisse tomber, quand ce n’est pas le joueur lui-même qui disparaît. Le problème derrière tout ça est simple :

quand ils partent faire un test en Europe, les joueurs africains croient toujours que tout est bon, que c'est déjà fait. Alors que non, pas du tout : un test, c'est un test. Les clubs ne sont pas obligés de te prendre et beaucoup échouent lors des sélections. Le second cas de figure, c'est le joueur qui vient faire son test, grâce à sa famille qui lui a payé son billet d'avion, et qui va être logé par son tonton ou sa tata qui habite ici. Ils sont là pour tenter leur chance, avec une grosse pression familiale mais, au moins, ils ne se retrouvent pas à la rue.

**Il y a aussi ceux qui sont amenés par les agents via des réseaux de mieux en mieux organisés…**

Cela se fait de plus en plus. Certains intermédiaires font venir entre 7 et 10 joueurs d'un coup. Ils les logent à plusieurs dans des endroits insalubres, pour faire des essais à la va-vite. Ce qui change vraiment par rapport à mon époque, c'est que les joueurs ne viennent plus pour tenter leur chance dans un club précis, où ils ont un piston plus ou moins établi. Non, ils viennent sur place et, à partir de là seulement, on essaie de leur trouver une équipe qui leur convient.

**Les clubs ne recrutent plus vraiment comme ça. Les cellules de recrutement travaillent de plus en plus sur le long terme, pour limiter les risques…**

Au plus haut niveau, on va suivre un joueur pendant un ou deux ans avant de faire une proposition. Le hasard du recrutement, qu'on retrouvait encore à mon époque, laisse place à la sélection statistique et scientifique. Nous, en Afrique, on a du mal à accepter qu'un basculement majeur s'est opéré. On est restés à l'époque où il suffisait de venir taper à la porte des vestiaires, sans papiers, avec une paire de godasses, pour se faire accepter à l'entraînement.

**La promesse d'un essai en Europe, c'est pourtant l'argument clef des agents qui pullulent sur le continent…**

Oui. Ils disent au joueur : « Donne-moi 10 000 euros en avance et je te décroche un essai dans un club en France. » C'est complètement dingue quand on y pense. À mon époque, un essai, c'était gratuit. L'agent se payait seulement au moment de la signature. Maintenant, c'est le monde à l'envers. La demande est devenue tellement forte par rapport à l'offre que

les joueurs africains sont prêts à payer pour avoir leur chance ! Ce ne sont pas des prostituées, mais presque ! Toujours en demande, à la recherche d'opportunités, prêts à accepter n'importe quoi.

**Ce phénomène de la traite des joueurs africains s'est considérablement accéléré avec l'arrêt Bosman…**

Avec l'arrêt Bosman, on a basculé dans un autre monde. Les pays comme la France et la Belgique perdent leurs meilleurs joueurs, au profit de championnats plus relevés. Donc ils compensent en recrutant là où il y a le meilleur rapport qualité-prix, c'est-à-dire en Afrique. En Afrique, personne ne fait rien pour l'empêcher. Au contraire, les fédérations soutiennent l'exode. Elles laissent partir les joueurs pour qu'ils soient formés dans les meilleurs centres, avec l'idée d'obtenir de bons joueurs binationaux pour la sélection dans le futur. Pour ainsi dire, le joueur africain est incité à partir.

**En termes de moyenne d'âge au départ, le joueur africain est celui qui quitte son continent le plus jeune…**

Oui, une étude faite par le CIES en 2008 a indiqué que la moyenne d'âge au départ était de 18,3 ans. C'est très tôt. Mais cela s'explique par plusieurs raisons.

**Lesquelles ?**

La tendance des clubs, c'est de dire qu'ils doivent recruter et former les jeunes de plus en plus tôt. Pour eux, faire venir un joueur à 10 ou 12 ans, c'est l'idéal. Les règlements de la FIFA sont clairs à ce sujet, mais ils sont faciles à contourner.

**Certains commencent quand même à payer leurs excès…**

Le FC Barcelone, le Real, l'Atlético ont récemment été sanctionnés. C'est bien. Quand on voit les jeunes du Barça qui ont 10 ans, c'est difficile à justifier.

**Comment s'opère le recrutement ?**

On peut parler d'une forme de blanchiment de joueurs, via les réseaux de l'immigration clandestine. Les moyens sont souvent les mêmes : on bidouille les licences grâce à des complicités administratives. En France, des clubs de banlieue parisienne récupèrent 5 % sur chaque transfert, ils

sont spécialisés là-dedans. Ils ont des clubs partenaires, ils savent comment récupérer des sous. Tout le monde sait qu'il y a de l'argent au bout, donc on ferme les yeux. Aujourd'hui, même les clubs amateurs se lancent dans une politique de détection et de recrutement transnationale.

**C'est tout un trafic qui se met en place, à toutes les échelles…**

Les gens qui ont théorisé ce phénomène parlent généralement de trafic de joueurs, mais je pense qu'il faut plutôt employer le terme de traite. La définition du mot est claire : il s'agit de personnes organisées qui transportent des individus d'un pays à l'autre dans un but lucratif. Beaucoup de gens tentent de combattre ce mot et sa sémantique coloniale, mais je n'invente rien. Cela correspond au phénomène, car les intermédiaires dont on parle exploitent les gamins en s'adjugeant une bonne partie de leurs revenus. En gros, on est face à un business où les gens tirent profit de victimes crédules, parfois par la menace, la tromperie ou l'abus de position dominante. Il y a aussi tout un aspect illégal, caché, non officiel, qui alourdit le bilan.

**Mais, contrairement aux esclaves – car c'est bien à l'esclavagisme que renvoie ce mot –, les victimes sont consentantes…**

Oui, c'est vrai. C'est un côté un peu particulier. Mais il faut bien comprendre que les joueurs africains sont subjugués par de fausses promesses. S'ils savaient qu'à l'arrivée il n'y a pas de contrat, seulement des difficultés, ils ne seraient pas aussi nombreux à partir. Les trafiquants exploitent le rêve. Il suffit d'avoir en sa possession une carte de visite d'un dirigeant du PSG : on sort ça devant les parents, ça fait sérieux. On trompe, on dupe, on ment. C'est grave car c'est l'être humain qui est touché, dans ce qu'il a de plus profond. Pour moi, c'est un trafic criminel. C'est du crime organisé.

**C'est un terme fort…**

Oui, mais c'est le mot. C'est un crime, il n'y a qu'à voir le nombre de migrants qui meurent dans le désert ou noyés dans la Méditerranée. On a affaire à des filières qui prospèrent dans l'immigration clandestine, composées de mecs qui maillent le territoire et qui vont servir de relais dans différents pays. Par exemple, un mec au Cameroun va s'occuper du recrutement. Un autre va amener les joueurs jusqu'au Maroc. Un troisième

va les prendre en charge pour leur faire traverser la Méditerranée et arriver en Europe. Et ainsi de suite…

**Cela fait maintenant plus de quinze ans que votre association existe. À combien de cas avez-vous été confronté depuis vos débuts ?**

C’est un phénomène difficile à recenser. Si je devais lister tous les jeunes que j’ai rencontrés, ou du moins dont on a eu signalement (*il réfléchit*), je dirais qu’on doit être aux alentours de 2 000 témoignages. Sachant qu’il y a pratiquement la moitié des victimes qui échappent à nos radars parce que notre association n’est pas encore assez connue.

**Quel est l’état d’esprit des garçons qui viennent vous voir ?**

Quand les enfants viennent à Foot Solidaire, la situation est déjà désespérée. Une fois en Europe, ils attendent que les problèmes s’accumulent avant de chercher des solutions. Quand ils arrivent chez nous, c’est souvent contraints et forcés.

**Ils mettent souvent du temps à admettre que l’eldorado européen n’existe pas…**

Ils n’arrivent pas à faire le deuil de leur carrière. Ils sont désabusés face à la réalité du football, des règlements de comptes, des mensonges. À la base, beaucoup des gamins que je croise n’auraient même pas dû se déplacer car leur talent n’est pas suffisant pour jouer en Europe. À ceux-là, je leur dis de retourner en Afrique car il faut regarder la réalité en face. Les autres, on les aide à reprendre leur vie en main. Faut que je leur trouve des papiers, un club prêt à les accepter, ou du moins un foyer. J’ai placé des jeunes un peu partout, à Reims, à Tours, mais ce n’est plus aussi facile qu’avant.

**Vous êtes un peu leur dernier recours en somme…**

Oui. Un recours totalement gratuit et désintéressé. Je tiens à préciser que Foot Solidaire, c’est du bénévolat. Je n’ai jamais rien gagné ou profité de quoi que ce soit. J’ai toujours fait ça avec mon cœur, avec ma tête, mes convictions, sans soutien de la part des institutions. On a réussi seuls, quand tout le monde nous riait au nez. C’est une vraie fierté. Si on avait compté sur les gens du football et leurs promesses, on ne serait pas allés loin. Personne ne nous a jamais aidés.

**Vous faites référence à qui en particulier ?**

Je pense notamment à l'UNFP et à la FIFPro, le syndicat des joueurs de la FIFA. Aujourd'hui, ce sont des gens qui nous considèrent pratiquement comme des ennemis, et qui nous mettent des bâtons dans les roues.

**Comment expliquez-vous cela ?**

Ils veulent garder leur monopole. À l'été 2008, quand j'ai commencé à militer auprès de la FIFA, sur les conseils d'Aimé Jacquet, à organiser des meetings politiques, cela a commencé à faire peur. Je suis devenu une cible. Parce que je dis la vérité. Parce que je n'ai jamais accepté certaines choses. Moi, je suis dans le militantisme. Prendre de l'argent et la mettre en veilleuse, ce n'est pas trop mon truc.

**Vous pouvez expliciter ?**

En Afrique, les syndicats de joueurs sont corrompus. Il ne faut pas être Prix Nobel pour constater qu'il y a un problème. Ils encaissent les subventions de la FIFA et bénéficient des droits télé et des droits à l'image des joueurs. Et pourtant rien n'avance, rien ne bouge. Les salaires ne sont pas payés. Où va cet argent ? Qu'en font-ils ? On peut se le demander. Seulement, dénoncer des trucs comme ça, c'est très mal vu. Cela m'a valu énormément de difficultés.

**Certains sont quand même plus coopératifs puisque vous avez réussi à organiser une grande conférence à Dakar pour la protection des footballeurs africains en novembre 2015…**

Je suis soulagé, car cette conférence a été une vraie réussite.

**Vous en doutiez à la base ?**

Je suis généralement assez méfiant, car je doute parfois de la sincérité de certains acteurs. Mais, cette fois, j'ai eu l'impression qu'il y avait eu une prise de conscience à tous les niveaux. C'est une vraie satisfaction car c'est un combat pour lequel j'ai beaucoup sacrifié.

**Vous semblez un peu blasé par le monde du football…**

De manière générale, mes quinze dernières années passées en immersion totale dans ce milieu m'horrifient. J'ai découvert un monde très politique, où il est aisé d'acheter les consciences. Pour faire avancer un dossier, il faut

prêter allégeance à certains, accepter de marcher avec eux dans leurs combines, avoir l'esprit tordu. Les dirigeants du football se croient tout permis. Ils se retrouvent à la tête d'un no man's land où l'on peut blanchir de l'argent à volonté, sans trop se prendre la tête. Forcément, ils me voient comme un ennemi. Ils font tout pour que je me casse la figure.

**Ce qui a fini par vous arriver en 2009, quand Foot Solidaire a fait faillite…**

Oui, l'association a connu des périodes vraiment difficiles. Je me suis retrouvé avec plein de dettes. J'ai dû payer tout un tas de trucs de ma poche, 200 euros par-ci ou par-là pour des gamins qui criaient famine. J'avais plus un rond, j'ai dû mettre la clef sous la porte. Momentanément.

**Malgré toutes ces embûches, Foot Solidaire s'est agrandi et a progressivement fait avancer les choses…**

À notre modeste échelle, oui. On a lancé le livret d'accueil du jeune footballeur africain en 2007. On multiplie les conférences aussi, depuis la première, organisée en 2006 à Enghien-les-Bains, à la dernière en date à Dakar.

**La grande résolution qui a été prise lors de cette conférence, c'est la mise en place d'un centre d'information, baptisé Claude-Le Roy…**

Oui. C'est une avancée très importante. Pour être vraiment protégés, les enfants doivent être informés… Concrètement, ce centre sera une structure d'information et d'accompagnement basée en Afrique. Le but, c'est de prévenir des dangers, de diffuser les bonnes pratiques auprès des académies, de former les gens pour les convaincre de travailler autrement.

**Loin de nous l'idée d'être pessimistes, mais pensez-vous vraiment que cela va faire évoluer la situation ?**

Cela ne peut qu'y contribuer. Il faut arrêter de se victimiser et serrer les dents. À force de se battre, il y a eu des avancées, une prise de conscience. Il faut continuer et ne pas désespérer, même si on est encore loin du compte. On a déjà aidé des centaines de jeunes à trouver un foyer et un boulot. Humainement, c'est une aventure qui a été très forte. Il y a eu des moments difficiles, mais je ne regrette rien.

# CONCLUSION

## Magique système

À travers tous les témoignages recueillis sur le terrain, vous avez pu découvrir un monde trouble, fait de prestidigitateurs chevronnés. Car oui, le système de la traite des joueurs africains a quelque chose de magique. Entre les agents qui s'évaporent dans la nature comme par enchantement, les marabouts qui prédisent des carrières, les fédérations qui engloutissent l'argent sans laisser de traces, les joueurs qui se rajeunissent ou se vieillissent à volonté, les parents qui deviennent aveugles à la vue d'un billet et même les Qataris qui parlent de projet humanitaire, on a parfois l'impression de regarder le plus grand cabaret du monde.

Le côté absurde de certaines affaires, leur indéniable aspect comique, ne doit cependant pas masquer la tristesse qui émane de nombreuses situations de détresse. Au milieu des destins broyés prolifèrent des milliers de menteurs, d'arnaqueurs et d'illusionnistes de toutes sortes, prêts à sacrifier les jeunes talents comme de la chair à canon. Prolétaires d'un genre nouveau, victimes consentantes par la force des choses, les footballeurs africains sont l'armée de réserve d'un football mondial toujours plus injuste, entièrement tourné vers le profit et la rentabilité.

Aujourd'hui, grâce à la parution d'ouvrages et à la production de films plus ou moins inspirés, la situation commence à être connue. Mais pas assez, surtout en Afrique, où l'accès à l'information reste un privilège fluctuant. Naïfs, parfois crédules, souvent aveuglés par la recherche d'une vie meilleure, les jeunes garçons de Lomé, Bamako, Kinshasa, Abidjan ou Dakar ne jurent que par l'Europe. Leur expliquer les dangers d'une telle aventure revient bien souvent à briser leurs rêves. Pratiquement leurs seules richesses.

C’est pourquoi, malgré des histoires de plus en plus sordides, en dépit de drames humains toujours plus violents, tout recommence le lendemain. Les récits de ceux qui ont échoué ne rencontrent pas l’effet escompté. Tout le monde pense être l’exception. Personne ne veut abandonner. C’est là le plus grand mérite d’un système inique qui s’auto-alimente à volonté. En attendant que les contrevenants soient un jour frappés d’anathème, les requins se frottent les mains à l’ombre des cocotiers. Bienvenue en zone grise, cher ami. Bienvenue dans le magique système.

Notes

1. Aziz est un exemple, il est loin d’être le seul à procéder de la sorte.
2. Voir cahier central.